
U d'/ of Ottawa
39003002744125

4/7/41

LES ANCIENS
ÉTATS BARBARESQUES

Gr. in-8°. 2e série.



Carte
DE LA
BARBARIE
Contenant
L'EMPIRE DE MAROC L'ALGÉRIE
et les
BEYLIKS DE TUNIS ET DE TRIPOLI
ALGÉRIE.
PLAN
de la Ville
D'ALGER
Lieues communes de France.
Myriamètres
ESPAGNE
PORTUGAL
MER MÉDITERRANÉE
OCÉAN
SAHARA ALGÉRIEN
SAHARA OU GRAND DÉSERT
DÉSERT DE LIBYE
SICILE
ITALIE
GRÈCE
MER IONIENNE
Golfe de la Syrte
TIBBOUS
FEZZAN

Mme LA COMTESSE DROHOJOWSKA

LES ANCIENS ÉTATS BARBARESQUES

ALGER, TUNIS, TRIPOLI, MAROC

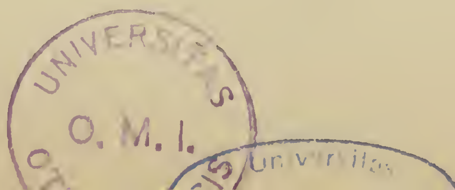
ORNÉ DE QUATRE GRAVURES

LIBRAIRIE DE J. LEFORT

IMPRIMEUR ÉDITEUR

LILLE
RUE CHARLES DE MUYSSART, 24

PARIS
RUE DES SAINTS-PÈRES, 30



AVANT-PROPOS

Les événements qui se sont accomplis en Afrique pendant le cours de l'année 1881 et qui ont placé la Tunisie sous le protectorat de la France; l'organisation politique et administrative qu'étudie et prépare, au moment où nous écrivons, une commission nommée par le gouvernement français et par le gouvernement tunisien; tout contribue à appeler plus que jamais l'attention sur cette belle contrée d'Afrique, que l'occupation de l'Algérie, depuis plus d'un demi-siècle, a faite en si grande partie française.

Une étude sérieuse et exacte des Etats barbaresques, tant dans l'antiquité que de nos jours, nous a semblé devoir intéresser tout particulièrement les lecteurs aux-

quels les descriptions géographiques et les détails statistiques, que nous joignons à nos récits, permettront de se rendre plus aisément compte de la marche des événements qui viennent de se succéder, et des conséquences qui doivent en résulter.

A ce point de vue, notre ouvrage, qui est essentiellement un livre historique, peut être considéré comme un travail d'actualité.

LES ANCIENS

ÉTATS BARBARESQUES

I

Les pays barbaresques.

I. Description géographique.

Une ligne qui, des cataractes du Nil, descendrait obliquement vers le cap Blanc d'Arguin, séparerait du reste du continent Africain, la division dont nous allons nous occuper.

Le plus grand désert du monde connu, une des chaînes de montagnes les plus étendues, sont les deux plus grands phénomènes que présente ici la géographie physique. Ces deux traits représentent deux régions distinctes ; nous retracerons d'abord celle du mont Atlas à laquelle l'usage commun des géographes a imposé le nom de *Barbarie* ou plus exactement *Berberie*, d'après celui que porte, du moins en arabe, la race indigène la plus ancienne.

« Le mont Atlas, continue Malte-Brun à qui nous empruntons la partie géographique descriptive de notre travail, le mont Atlas ne manque pas de célébrité : Homère et Hérodote en parlent comme d'une des colonnes du ciel, et, selon Virgile, « c'est un héros métamorphosé en pierres, dont les membres » robustes sont devenus autant de rochers. Il porte l'Olympe » entier avec toutes ses étoiles, et ne succombe point sous un » tel fardeau ; sa tête, couronnée d'une forêt de pins, est » toujours ceinte de nuages ou battue des vents et des orages ; » un manteau de neige couvre ses épaules et de rapides tor- » rents coulent de sa barbe antique. »

Si de ces images poétiques et grandioses, nous passons à l'examen de la réalité, nous trouvons moins une chaîne de montagnes qu'un assemblage confus et entremêlé de plusieurs chaînes dont la masse principale se prolonge de l'ouest à l'est, depuis le cap Gher, dans le voisinage du golfe de Cabès et jusqu'aux caps Bon et Blanc. Plusieurs noms particuliers s'appliquent aux diverses parties de l'Atlas, et il y a un grand nombre de rameaux dirigés en différents sens et entre lesquels s'étendent de hauts plateaux riches en pâturages.

On réserve le nom de *Haut-Atlas* à la partie occidentale qui est revêtue de neiges continuelles et dont le point le plus élevé, le mont *Miltsin*, a 3,475 mètres ; au milieu se trouvent les monts *Amour* ou *Amer* et *Aounis* (2,500 mètres), et, plus près de la mer, le mont *Mouzaïa* (1,608 mètres), célèbre par ses mines ; l'*Ouarensenis* (1,991 mètres) ; à l'est, les monts *Ghorra*, *Korra*, *Zaghouan*, *Halouk-el-Mekhila*.

Le mont *Jurjura* est un rameau célèbre qui s'avance vers la Méditerranée, à l'ouest du golfe de Bougie, et qui a une altitude de 2,318 mètres.

Les montagnes qui forment la continuation orientale de l'Atlas se ramifient en plusieurs chaînes qui prennent les noms de monts *Fisset* ou *Nefouça*, *Ghâvian*, *Tharôna*, *Ouadan*, *Haroudjè-Noir*, *Haroudjè-Blanc*, *Gherdobah*, *Tibesty*, et auxquelles il faut joindre le plateau de *Hamada*.

Les différentes chaînes de l'Atlas sont faciles à franchir

parce qu'elles ont peu de largeur et qu'elles offrent de nombreux cols ou passages appelés *Portes (Bab)* par les Arabes.

Le plus oriental de ces passages, dans le Haut-Atlas, est le *Bab-es-Soudan* ou *Porte-du-Soudan.*

Pour se rendre d'Alger à Constantine, on traverse l'Atlas par un défilé remarquable appelé les *Bibans* ou les *Portes-de-fer.*

Entre Médéah et Milianah, on connaît le col de Teniah, etc.

La grande élévation de l'Atlas est constatée par les neiges perpétuelles qui couvrent ses sommets dans plusieurs parties et principalement dans l'Est du Maroc. Scipion l'Africain, qui y voyageait pendant le mois d'octobre, faillit être enseveli sous une avalanche de neige.

En Algérie, les sommets du Jurjura perdent leur neige dans le mois de mai et en sont de nouveau couverts en septembre. L'*Ouarensenis* qui forme une chaîne intermédiaire entre l'Atlas maritime et celui de l'intérieur, reste presque toute l'année revêtu d'une calotte de neige. Même vers l'est, où l'élévation paraît s'abaisser, les monts Ghâvian, au sud de Tripoli, se couvrent de neiges pendant trois mois.

La chaîne de l'Atlas est en grande partie calcaire ; on y a trouvé de grands amas de coquilles et de corps marins.

Les superbes marbres de Numidie, épuisés par le luxe des Romains, étaient, les uns jaunes, les autres tachetés de diverses couleurs. Les Carthaginois les avaient employés avant les Romains à des pavés en mosaïque.

Cependant, les mines de cuivre, de fer, de plomb, et autres, exploitées dans le Maroc et l'Algérie, indiquent la présence de roches schisteuses ou granitiques.

On peut dire que, au moins en Algérie, l'Atlas se compose surtout de gneiss, sur lequel repose un calcaire de sédiment inférieur, à couches soulevées et même presque perpendiculaires, de *schiste*, de *lias* ou calcaire bleu du terrain de sédiment supra-inférieur, de dépôt de sédiment supérieur (gros calcaire grossier, ferrugineux), de *porphyres trachyliques* et de terrain *diluvien* ou de transport.

C'est dans la formation schisteuse que se trouvent les calcaires qui ont fourni aux anciens les beaux marbres de Numidie. Le schiste contient aussi du grenat et de l'anthracite. Les tourmalines noires sont en quantité considérable dans ces montagnes.

Les collines par lesquelles l'Atlas se termine dans le désert de Barcah sont des masses calcaires blanches.

L'Atlas établit deux divisions naturelles fort distinctes : le pays qui s'étend au nord de la chaîne est une belle et fertile contrée appelée *Tell*. La partie située au sud de la chaîne s'appelle *Sahara* ou *désert*, et l'idée qui s'y attache a été longtemps celle d'une vaste étendue de sables brûlants et infertiles.

Ce tableau était au moins exagéré ; le Sahara est beaucoup moins aride qu'on ne le croyait autrefois ; les oasis y abondent et on y recueille d'excellents fruits.

On donne à une assez grande étendue de cette région le nom de *Beled-el-Djerid* ou *pays des Dattes*. Il y règne, pendant une grande partie de l'été, une très forte chaleur ; mais au pied de l'Atlas la température est douce ; on y éprouve même des froids beaucoup plus vifs que la latitude ne pourrait le faire supposer.

La saison des pluies, qui est l'hiver des climats chauds, commence en octobre et finit en avril.

Les cours d'eau de la Barbarie sont divisés en trois versants : le versant de la Méditerranée au nord, le versant de l'Atlantique à l'Ouest, et le versant du Sahara au sud.

Parmi les cours d'eau du versant qui appartient à la Méditerranée, on remarque le *Medjerdah* qui est l'ancien *Bagradas*, la *Seybouse*, l'*Oued-el-Kebir*, le *Chelif*, fleuve assez considérable, la *Tafna* et l'*Isly*, ses tributaires, rivières fort petites, mais devenues pour nous, à la fois historiques et légendaires, la *Malouïa* ou *Moulouïa*.

Sur le versant de l'Atlantique coulent le *Sebou*, le *Morbija*, le *Tensift* et l'*Oued-Sous*.

Sur le versant méridional de l'Atlas, du côté du Sahara, on

voit descendre beaucoup de rivières qui vont se perdre dans les sables ou dans les lacs salés du désert; tels sont le *Draha*, qui, à l'époque des hautes eaux, prolonge, dit-on, son cours jusqu'à l'Atlantique, en tournant à l'ouest; le *Ziz*, l'*Oued-Guir*, l'*Oued-el-Djeddi*, qui se rend dans le grand lac marécageux et salé qu'on nomme *Melghigh* ou *Melrir;* ce lac se confond à l'ouest, dans la saison des pluies, avec une suite de lacs, à une partie desquels on a donné les noms de *Sebkha-el-Aoudhyeh* et de *Sebkha-el-Fejej*. La partie la plus orientale de ces lacs se nommait anciennement *Triton;* une partie presque entièrement desséchée présente un sable très fin, mouvant, où des hommes se sont quelquefois aventurés et ont été engloutis.

Il y a dans le voisinage de l'Atlas un assez grand nombre de ces *Sebkha* ou *Chott*, lacs qui sont desséchés pendant quelques mois de l'année; un des plus considérables que l'on trouve dans les plateaux est celui de *Saïda*.

La fertilité de cette partie de l'Afrique a été célébrée par Strabon et Pline.

Ce dernier en admire les figuiers, les oliviers, le froment et les bois précieux.

Il remarque que les vins avaient une certaine âcreté que l'on corrigeait en y mettant du plâtre. Les vignobles, dit-il, doivent être exposés au nord et à l'ouest.

Les vignes, assure Strabon, ont quelquefois le tronc assez gros pour que deux hommes puissent à peine l'embrasser : les grappes sont longues d'une coudée.

Une administration affreuse et l'absence de toute civilisation n'ont pu anéantir tous ces dons de la nature. La Barbarie et même le Maroc exportent encore de grandes quantités de blé; l'olivier y est plus beau qu'en Provence, et, malgré une religion ennemie de Bacchus, les Maures cultivent sept variétés de vigne.

Le sol des plaines ressemble, cependant, en beaucoup d'endroits, à celui du reste de l'Afrique; il est encore léger et sablonneux, entremêlé de rochers; mais les vallées du mont

Atlas et celles des petites rivières qui en descendent dans la Méditerranée, sont couvertes d'un terreau fertile et bien arrosé; il en résulte que les plantes indigènes les plus communes fleurissent sur les rivages et s'enracinent profondément dans le sable mobile, tandis que les espèces les plus rares viennent dans les marais et les forêts.

Les côtes arides se couvrent de plusieurs espèces salines et grasses, telles que la *salsola* et la *salicorne*, le *pancrais maritime* et la *scilla maritime*, avec différentes espèces d'herbes dures.

Les plateaux secs et rocailleux qui séparent les vallées de l'intérieur ont une grande ressemblance avec les landes d'Espagne. Ils abondent en bosquets épars d'arbres de liège et de chênes, toujours verts, à l'ombre desquels la sauge, la lavande et d'autres plantes aromatiques croissent en abondance et s'élèvent à une hauteur extraordinaire. Le genêt à haute tige, les différentes espèces de cistes, la mignonnette, le sumac, la bruyère, l'aloës, l'agaric et plusieurs sortes d'euphorbes et de cactus, ornent les anfractuosités des rochers, où, bravant la chaleur et la sécheresse, ils fournissent aux chèvres une nourriture et un ombrage salutaires.

Les forêts qui, vers le nord de ces contrées, couvrent les flancs des montagnes fertiles, sont composées de diverses espèces de chênes dont les glands font, assure-t-on, partie de la nourriture des habitants.

On y trouve fréquemment l'arbre à mastic, le *pistachier atlantique*, le *thuya articulé*, le *rhus pentaphyllum*. Le grand cyprès, pyramide verdoyante, étend ses branches vers le ciel; l'olivier sauvage donne, sans culture, d'excellents fruits; l'*arbutus unedo* porte des baies rougeâtres qui ressemblent à celles de la fraise; la bruyère en arbre répand au loin une odeur très douce; toutes les vallées un peu élevées, ressemblent, en mai et en juin, à autant d'Elysées. L'ombre, la fraîcheur, l'éclat de la verdure, la variété des fleurs, le mélange d'odeurs agréables, tout charme le botaniste, qui serait exposé à oublier sa patrie au sein d'une terre aussi

richement dotée, s'il n'était effrayé par le spectacle de la barbarie de ses habitants.

Les côtes et les plaines voient, dès le mois de janvier, l'oranger, le myrte, les lupins, la vigne vierge et le narcisse se couvrir de fleurs et de feuilles nouvelles; mais, aux mois de juin, de juillet, d'août et de septembre, le sol, desséché et gercé, n'est recouvert que des débris jaunâtres des végétaux morts ou expirants. Le chêne-liège attriste les forêts par le sombre aspect de son écorce brûlée.

A cette époque, néanmoins, le laurier-rose étale encore ses fleurs brillantes, depuis le sommet des montagnes jusque dans les plus profondes vallées, sur les bords de tous les ruisseaux et de toutes les rivières.

Parmi les plantes cultivées nous distinguerons le blé dur, l'orge, le maïs, l'*holcus sorghum* et l'*holcus saccharatus*, le riz, dans les terrains inondés; le tabac, le dattier, l'olivier, l'oranger, le figuier, l'amandier, la vigne, l'abricotier, le pistachier, le jujubier, les melons, les citrouilles, le safran, le mûrier blanc, l'*indigofera glauca* et la canne à sucre.

Dans les jardins, on cultive presque tous les légumes d'Europe.

Les habitants de ces contrées conservent leurs grains pendant plusieurs années en les ensevelissant dans de grandes fosses creusées en terre dans les lieux secs, ils nomment ces fosses *silos*.

Le blé est semé en automne et se récolte en avril ou en mai; le maïs et le sorgho se sèment au printemps pour être récoltés en été. L'avoine croît spontanément; quelques fruits, entre autres la figue, viennent de qualité inférieure à ceux d'Europe. Les glands du chêne ont le goût de nos marrons.

Le règne animal offre la plupart des espèces communes à l'Afrique; il faut en excepter le rhinocéros, l'hippopotame, la girafe, le zèbre et plusieurs singes.

La nature a fourni aux habitants un moyen de traverser en peu de jours les immenses déserts de l'Afrique occidentale. Monté sur le *heirie* ou *maharie*, qui, semblable au droma-

daire, s'en distingue seulement par une taille plus élégante, l'Arabe, après s'être enveloppé les reins, la poitrine et les oreilles pour se garantir des bouffées d'un vent dangereux, parcourt avec la rapidité de la flèche le désert brûlant dont l'atmosphère enflammée gêne la respiration, et peut presque étouffer un voyageur imprudent.

Disons cependant que les mouvements très violents de ces chameaux ne sauraient être supportés que par des gens aussi patients, aussi abstinents, aussi exercés que les Arabes.

La plus mauvaise espèce de ces chameaux s'appelle *talaye*, terme indiquant que l'animal ne fait par jour que le chemin de trois journées ordinaires d'un bon cheval ; la variété la plus répandue est celle qui fait sept journées dans un jour ; on la nomme *sebaye* ; il y en a qui font neuf journées et qu'on nomme *tasaye ;* mais ils sont rares et hors de prix.

L'Arabe, dans son style figuré, dépeint de la manière suivante la vitesse du chameau : « Quand tu rencontres un » *heirie* et que tu dis au cavalier qui le monte, *Salem* » *Alik* (1), lui, avant d'avoir pu te répondre *Alik Salem*, est » déjà presque hors de ta vue, car il marche comme le » vent. »

Jackson rapporte, à ce sujet, des faits qui paraissent incroyables : Un heirie, assure-t-il, arriva du Sénégal à Mogador en sept jours. Il avait traversé quatorze degrés de latitude et avec les détours de la route, il avait franchi un espace de 1,000 à 1,100 milles anglais, ce qui fait, par jour, 160 milles ou 75 lieues ordinaires (300 kilomètres).

Un Maure de Mogador, toujours d'après le même auteur, monté un jour sur son heirie, alla au Maroc, qui en est à 100 milles anglais (environ 190 kilom.) et revint le soir même, avec quelques oranges qu'une de ses femmes avait désirées.

M. Jackson convient que ces faits mettent la foi du lecteur à une rude épreuve ; mais d'autres voyageurs antérieurs ont rapporté des traits semblables. Tous, d'ailleurs, ajoutent que cette espèce de chameaux est très peu nombreuse.

(1) *Paix avec vous.* C'est le salut oriental.

On se sert aussi d'ânes dont il y a deux races : l'une très forte et très grande, l'autre très petite.

Le Maroc nourrit de très beaux chevaux, de race arabe.

Dans toute la Barbarie, le bétail est petit et maigre ; les vaches n'y donnent que peu de lait, encore ce lait a-t-il une saveur désagréable ; les indigènes lui préfèrent, du reste, celui de chamelle. Les chèvres et les brebis y sont en quantité. Les chats, les chiens et toutes les volailles d'Europe y sont communs et les ruches d'abeilles fort nombreuses.

Si nous arrivons aux animaux sauvages, nous trouvons d'abord la panthère, si fameuse déjà dans l'antiquité, et qui cependant n'a été décrite, pour la première fois, d'une manière claire et précise que par Cuvier.

Le bubale, animal du genre des antilopes, appartient aux déserts de la région qui nous occupe ; il y vit en troupes, et au temps des grandes sécheresses, il va en Egypte se désaltérer dans les mares et les canaux d'arrosement.

Parmi les autres espèces de gazelles communes à ces contrées, on rencontre le plus fréquemment le pasan et ensuite la *gazelle corinne* qui se distingue peu du *Kevel* et de la gazelle proprement dite.

Dans les forêts et les déserts, on rencontre l'éléphant, le lion, le sanglier d'Afrique, les deux espèces d'hyène, le furet habitant les buissons, quelques singes parmi lesquels le môme et le magot.

..... La chasse aux autruches offre un spectacle curieux. Une vingtaine d'Arabes montés sur des chevaux du désert, qui sont à leur espèce ce que les heiries sont parmi les chameaux, vont contre le vent, cherchant la trace de l'autruche, et, quand ils l'ont trouvée, ils la suivent tous avec la plus grande rapidité, en se tenant l'un de l'autre à une distance d'un petit demi-mille anglais.

L'autruche, fatiguée de courir contre le vent qui s'engouffre dans ses ailes, se tourne contre les chasseurs et cherche à passer à travers leur ligne. Alors ils l'entourent et tirent tous à la fois jusqu'à ce que l'oiseau tombe mort.

Sans cette manœuvre, il ne serait pas possible de prendre à la course un animal qui, bien que dépourvu de la faculté de voler en l'air, se sert cependant des ailes dont la nature l'a pourvu, de façon à raser la terre, ce qui lui donne une vitesse supérieure à celle des animaux les plus rapides (1).

Le vent du sud apporte des nuées de sauterelles qui, en ravageant les moissons, font naître ces famines terribles, si souvent suivies de pestes plus terribles encore, dont la tradition a conservé de nombreux souvenirs et qui ne se reproduisent encore que trop fréquemment.

Ces invasions, qui rappellent les récits de la Bible au sujet des plaies d'Egypte, couvrent parfois la terre de couches si épaisses de sauterelles que le voyageur ne peut plus retrouver son chemin.

Quant aux pestes dont les ravages désolent un des pays les plus salubres et les plus propres à la propagation de l'espèce humaine, on ne peut s'empêcher d'être frappé des inconvénients inhérents aux divers modes de gouvernement qui, sauf en Algérie, depuis notre conquête, ont jusqu'à ce jour régi l'Afrique musulmane.

M. Jackson, consul anglais à Mogador, a tracé l'effrayant tableau d'un de ces fléaux qui dépeupla le Maroc au commencement de ce siècle.

Il mourut, dans la ville de Maroc, cinquante mille individus; à Fez, soixante-cinq mille; à Mogador, quatre mille cinq cents; à Saffi, cinq mille. Les survivants n'eurent pas le temps d'enterrer régulièrement les morts; on jetait les cadavres dans de grandes fosses que l'on comblait avec de la terre quand elles étaient à peu près pleines.

Les individus jeunes, sains, forts et musculeux furent les premiers attaqués de la maladie; ensuite les femmes et les enfants; en dernier lieu, les gens maigres et épuisés, les valétudinaires et les vieillards.

(1) Voir pour l'autruche et sa domestication, le volume de la collection des *savants modernes* et *leurs œuvres* portant pour titre : Buffon. — *Les Oiseaux* (même auteur et même éditeur.)

Le fléau ayant cessé, il se produisit une révolution totale dans les fortunes des particuliers et dans la situation des individus. Des hommes qui n'étaient, avant la peste, que de simples ouvriers, se trouvèrent possesseurs de gros capitaux; ils achetaient des chevaux qu'ils ne savaient pas monter, et des objets de luxe dont l'emploi leur était inconnu.

Les vivres se vendaient en grandes quantités et à des prix extrêmement bas; les troupeaux et leurs gardiens erraient sans maîtres dans les pâturages; c'était une grande tentation pour l'Arabe, le Berber, le Maure, tous également enclins au vol, mais ils étaient retenus par la crainte de la mort, car la peste, *el khere*, comme ils la nomment, est à leurs yeux un jugement de Dieu, une punition des crimes de l'humanité; ils considéraient donc comme primant tout intérêt terrestre, de n'être pas pris en flagrant délit par l'ange vengeur, mais au contraire de régler leur conduite de façon à être constamment en état de partir pour le paradis.

Cependant, le prix du moindre travail fut bientôt hors de toute mesure; et comme le nombre d'hommes capables de travailler ne suffisait pas pour les besoins et les demandes des hommes riches ou en état de payer, il en résulta pour ceux-ci la nécessité de vaquer eux-mêmes aux petits travaux domestiques de leur maison; on les voyait moudre du blé et cuire du pain; la simplicité de l'âge d'or semblait renaître.

Beaucoup de familles ayant été complètement anéanties, des propriétés considérables restèrent sans possesseurs; dans les villes, le gouvernement se les attribua; dans les campagnes, les Arabes du désert s'en emparèrent.

II. Peuples primitifs.

L'incertitude et l'obscurité qui se trouvent au commencement des différentes histoires, sont surtout profondes en ce qui touche aux peuples primitifs de l'Afrique septentrionale.

Voici à cet égard l'opinion la plus accréditée. A la suite d'Hercule, des Perses, des Mèdes et des Arméniens enva-

hirent le nord de l'Afrique, et, s'alliant aux Lybiens qui, avec les Gétules, en avaient été jusqu'alors les seuls habitants, formèrent cette grande race Maure que l'on vit plus tard s'établir en Espagne, et de là, menacer l'Europe.

Les peuples de Chanaan, fuyant devant les armes victorieuses de Josué, vinrent à leur tour apporter un élément nouveau à la population mauresque.

Quant aux Gétules, confinés dans les vallées de l'*Atlas*, ils imposèrent au pays tout entier (1) le nom nouveau qui leur fut donné de *Berbers* ou *Barbares*.

Dès lors apparaissent ainsi au regard ces deux races distinctes qui vivent depuis plus de deux mille ans l'une près de l'autre sans se mêler ni se confondre, et que nous nommons les Arabes et les Kabyles, c'est-à-dire les nomades et les sédentaires.

Les uns comme les autres sont divisés en tribus; la tribu emprunte son nom, quelquefois à un lieu remarquable du territoire qu'elle habite, le plus souvent à celui qui passe pour l'avoir fondée. De là, les mots de *beni* et *ouled*, qui signifient fils, enfant, si souvent répétés dans la dénomination des tribus. Chaque tribu, ou plutôt chaque grande division de tribu a son *cheik* ou chef, qui doit être réélu tous les ans au moins, et quelquefois tous les trimestres. Chez eux la loi du talion est en usage; le sang versé demande du sang, et lorsqu'il y a meurtre, le parent le plus proche de la victime est obligé de la venger.

« Les Kabyles sont de taille moyenne, leur teint est brun, ils sont maigres et robustes, leurs mouvements sont brusques et rapides, leur caractère naturellement porté à la cruauté. Ils jettent, sur leur simple chemise de laine, un *haïk*, ample pièce d'étoffe rattachée sur la tête par plusieurs tours de corde. L'hiver, ils complètent ce costume par le bournous. Leurs jambes sont nues; cependant, les cheiks portent en campagne des bottes de maroquin rouge, ornées de massifs éperons, et faites à peu près sur le modèle de celles que

(1) Etats barbaresques.

portaient les chevaliers au moyen âge. Les femmes kabyles, quoique musulmanes, ne se voilent pas le visage; elles jouissent d'une grande liberté, reçoivent chez elles les hôtes étrangers et prennent part à toutes les fêtes, à tous les exercices de la tribu. — Comme les Berbers de l'antiquité, les Kabyles de nos jours, agriculteurs et artisans, sont économes et laborieux, et, ce qui viendrait à l'appui de l'émigration chananéenne, on retrouve chez eux, toujours en vigueur, le mode de culture en usage dans le pays de Chanaan.

» Les Kabyles tiennent au sol natal et ne s'en éloignent guère que pour les besoins de la guerre; jusqu'à ce jour, rien n'a pu vaincre leur amour de l'indépendance. Ils aiment les expéditions hardies; au moment où l'on y songe le moins, on les voit quitter les contreforts de l'Atlas, où ils habitent des maisons grossièrement construites, et se ruer sur les villes, sur les habitations isolées qu'ils pillent et qu'ils saccagent. Dans le cours de ces expéditions, ils font le plus de prisonniers possible, et les condamnent ensuite à d'affreux supplices, si on ne les rachète moyennant de fortes rançons. Enfin les Kabyles sont musulmans très peu zélés.

» Les Arabes, au contraire, s'appliquent à l'étude et à la pratique du Coran. Avides du merveilleux, enthousiastes et superstitieux, ils se passionnent aisément, mais devant l'intérêt personnel et l'amour du gain, tout autre sentiment s'affaiblit. Ils ne veulent plus aujourd'hui ce qu'ils voulaient hier, ils promettent et ne tiennent pas, enfin rien n'est moins stable que leur fidélité.

» Mais une justice à leur rendre : ils ont admirablement conservé les mœurs patriarcales. Un Européen, admis dans la tente de leur chef, recevant de lui une hospitalité simple et abondante, croit lire quelqu'une des sublimes pages de la Bible.

» Ces mêmes hommes, qui rappellent les temps heureux des âges primitifs, au premier signal de guerre deviennent terribles. Il n'est pas de cruautés dont ils ne se rendent coupables. Leur physionomie est d'une saisissante expression. Ils

ont les yeux brillants et enfoncés dans leur orbite, le teint brun, le nez fortement recourbé, la bouche bien dessinée et d'une mobilité extrême, les dents admirablement rangées et très blanches. Ils portent en toute saison le bournous flottant et sont les plus intrépides et les plus adroits cavaliers du monde.

» Les Arabes, comme les Kabyles, sont toujours armés. Chaque homme est guerrier en naissant. Ils n'ont pas de troupes régulières ; le danger les rassemble. Après le triomphe, comme après la défaite, ils se débandent. Chacun est libre jusqu'à un nouvel appel. D'ordinaire les femmes et les enfants les suivent à la guerre, et se tiennent à l'abri de tout danger derrière leur armée.

» Les Arabes et les Kabyles ne peuvent jouir de l'organisation religieuse des villes. Pour eux les muphtis et les ulémas sont remplacés par les marabouts, que l'on ne peut considérer comme des prêtres musulmans, mais plutôt comme des espèces de religieux ou d'ermites. Ils ne sont rangés dans aucune hiérarchie, ne reçoivent aucune consécration; leur sainteté et leur savoir leur donnent seuls le droit d'interpréter le Coran. Ils forment des disciples qui prennent après quelques années d'études le nom de *Thalebs* (1). »

Tels sont les hommes contre lesquels toutes les dominations en Afrique ont lutté sans pouvoir les subjuguer. La France sera-t-elle plus heureuse?... Tout permet de l'espérer. Elle a pour elle l'expérience du passé, les progrès de la civilisation et surtout le tout puissant prestige de ses œuvres de charité. Là, croyons-nous, est le secret de sa force dans le présent et le gage d'un complet triomphe pour l'avenir.

L'Arabe, en effet, est profondément religieux. Il a dans le Coran une foi aveugle, et le respect que lui inspire ce livre est si profond qu'il n'ose se permettre non seulement d'en discuter, mais même d'en interpréter aucun des dogmes. Il en accepte la lettre littérale et y conforme scrupuleusement ses croyances et sa conduite.

(1) *L'Algérie française*, par Mme la comtesse Drohojowska.

On comprend la difficulté, on pourrait dire l'impossibilité de faire accepter une autre doctrine à de tels hommes, alors même que la haine religieuse qu'ils portent aux chrétiens, haine accompagnée d'un mépris traditionnel, ne les mettrait pas sans cesse en garde contre toute tentative de prédication.

Mais si l'Arabe a une ferme croyance religieuse, il ne connaît ni la charité, ni l'oubli des injures, ces compagnes célestes de la vraie foi : là est le défaut de l'armure qu'il interpose sans cesse entre son intelligence et les clartés de la lumière évangélique. On ne pénétrera dans son esprit qu'en forçant les portes de son cœur, c'est-à-dire en l'obligeant à admirer dans ses œuvres ce christianisme dont il refuse si obstinément d'entendre la voix.

Et qu'on ne s'y trompe point; aucun autre mobile ne saurait être fructueusement mis en jeu pour attirer à nous ces fils du désert et leur faire goûter notre civilisation si brillante qu'elle soit.

Ce n'est pas que l'Arabe soit insensible à la splendeur de la richesse et de la puissance, à l'éclat du luxe, aux jouissances du bien-être. Non, « mais en entrant dans nos palais, en contemplant les merveilles que notre industrie étale à ses yeux, en paraissant devant les hommes qu'entourent tous les honneurs, tous les prestiges, il se dit avec fierté :

« Le Tout-Puissant, qui dispose de tout sur la terre aussi bien que dans les cieux, aurait pu me combler de toutes ces faveurs. Je l'aurais loué ! Mais ne dois-je pas le louer encore, puisque après tout ma part est la meilleure? Ceux qui en jouissent ont leur paradis sur cette terre, qui est une auberge où l'homme entre et d'où il disparaît en quelques heures, mais mon paradis à moi m'attend après ma mort, et ce paradis, c'est l'éternité.... »

.... Mais laissons ces observations que les événements qui vont suivre développeront, et achevons de jeter notre coup d'œil sur l'état des tribus libyennes et gétules, au moment où la civilisation phénicienne et la civilisation grecque s'introduisent en Afrique, par la fondation de Carthage et de Cyrène.

Le pouvoir était absolu; il était sans cesse disputé, et par conséquent à la merci du plus fort ou du plus ambitieux.

Quant aux croyances religieuses, elles semblent avoir été les mêmes pour tous les peuples de l'Afrique septentrionale. Ils adoraient le soleil, la lune et tous les astres; un feu perpétuel et sacré était entretenu avec soin dans des espèces de temples, et ils offraient en sacrifice à leurs divinités des victimes humaines.

Ce culte et ces pratiques avaient été apportés, sans aucun doute, par les premières colonies asiatiques. Il est facile de s'en convaincre, en se remémorant l'histoire de la religion des peuples d'Asie et surtout celle des Perses.

III. Carthage.

Je ne rappellerai ici ni la fondation de Carthage, ni sa brillante prospérité, ni ses luttes célèbres avec Rome; je ne montrerai cette puissante souveraine de la Méditerranée que sous le point de vue de ses rapports avec les contrées qui nous occupent. Bien que bâtie au nord de l'Afrique, cette grande cité n'était point sur le territoire actuel de l'Algérie, mais plus à droite, vers la pointe orientale, à l'endroit à peu près où se trouve aujourd'hui Tunis.

Purement commerciale d'abord, Carthage, pour protéger et affermir ses relations qui s'étendaient à tout le monde connu à cette époque, fut bientôt obligée de devenir une puissance militaire et conquérante.

Elle voulut commencer par asseoir sa domination en Afrique. Comme, à ce moment, elle était déjà la reine des mers, rien ne lui résista, et tout le littoral, depuis la petite Syrte ou golfe de Gabès au sud-est de la régence de Tunis jusqu'aux colonnes d'Hercule, se soumit à ses lois et reçut ses colonies.

Parmi ces colonies, dont le nombre, suivant certains auteurs, s'élevait à plus de trois cents, j'en nommerai quelques-unes, parce qu'elles sont encore des villes importantes : Ubbo (Bone), Igilgiles (Gigel), Saldæ (Bougie), Jol, nommée

ensuite Julia-Cæsarea (Cherchell), et enfin Icosium (Alger).

L'occupation carthaginoise ne chercha jamais à pénétrer dans les terres. Se fixer sur les côtes, y établir ses comptoirs, placer ses produits, se procurer ceux de l'intérieur, tels étaient le désir et le but de la république marchande qui employait toute espèce de séductions et de promesses avant de se décider à recourir à la violence et à la force des armes. Aussi sa domination s'étendit-elle pacifiquement et en général sans effusion de sang.

On connaît la maxime célèbre de Jules-César : diviser pour régner; Carthage pourrait en revendiquer l'honneur ou plutôt la mise en pratique.

Pendant les six siècles de son existence, ce fut toujours le mobile de sa politique. Après avoir attiré à son service par l'appât d'une forte solde, l'élite des populations libyennes, elle cherchait à maîtriser le reste des tribus, et à les mettre dans l'impossibilité de lui nuire, en fomentant leurs divisions et leurs haines et en les opposant sans cesse les unes aux autres.

Non seulement Carthage demandait aux peuples de l'Atlas sa cavalerie et ses meilleurs soldats, mais encore elle leur empruntait un des principaux éléments de ses colonies commerciales et agricoles, qu'elle formait en majeure partie d'Africains.

On nommait ces colons, Liby-Phéniciens, c'est-à-dire Libyens déjà façonnés à la civilisation phénicienne. De plus, la métropole se servait de ses sujets indigènes pour le commerce avec l'intérieur. Par eux elle se procurait les riches pelleteries, l'or en poudre ou en grains, les dattes et surtout les esclaves noirs qu'elle allait revendre aux autres peuples et qui lui fournissaient d'excellents rameurs pour sa marine.

Carthage laissait à ses établissements coloniaux une grande liberté. Chacun d'entre eux avait son gouvernement particulier qui consistait, généralement, en des conseils organisés sur le modèle de ceux de la mère patrie. Quoiqu'ils

reconnussent les lois fondamentales de la métropole, leur dépendance était volontaire, et n'existait qu'autant qu'elle leur paraissait conforme à leurs intérêts.

D'après cet exposé, il est facile de reconnaître que les tribus libyennes étaient plutôt des alliés que des sujets et qu'au premier mécontentement, il deviendrait aisé de les détacher de leur suzeraine.

C'est ce qui arriva et ce qui perdit Carthage.

Mais avant de passer à ces grands événements, revenons un moment sur nos pas.

A la fin du dernier chapitre, j'ai parlé de la civilisation phénicienne et de la civilisation grecque introduites en Afrique. Je viens de montrer la première, ses progrès, son influence; et quoique la seconde ait eu des résultats moins étendus, quoique, venue après Carthage et repoussée par elle, elle ait été forcée de se restreindre à une plus petite partie du littoral, elle a exercé néanmoins une action évidente sur toute l'Afrique, et d'ailleurs elle a eu une trop grande célébrité pour que nous la passions sous silence.

Bien des colonies grecques avaient déjà été jetées sur les côtes africaines, lorsque vers 675, c'est-à-dire un siècle environ après la fondation de Carthage, des Doriens vinrent aborder en Libye. Ils errèrent d'abord de contrée en contrée, puis s'arrêtèrent dans cette partie du littoral désignée de nos jours sous le nom de Barka, dans la régence de Tripoli. Là, ils bâtirent une ville magnifique qu'ils appelèrent Cyrène.

Bientôt d'autres Doriens vinrent rejoindre les premiers; alors ils soumirent les indigènes, conquirent des villes et des provinces et se trouvèrent bientôt assez forts pour lutter avec les puissants satrapes d'Egypte. En même temps leur commerce prenait un grand développement, et Cyrène marchait sur la même ligne de prospérité que Marseille, sa rivale du nord. Son territoire renfermait cinq villes grecques, ce qui lui fit donner le nom de Libye pentapole.

Carthage, jalouse de ces succès, songea à tourner ses armes contre les deux cités grecques; mais Cyrène et Marseille

étaient trop florissantes pour qu'elle osât les attaquer directement : aussi, déplaçant le lieu de la guerre, elle alla combattre les colonies grecques dans leur point central d'Occident, je veux dire en Sicile.

Les noms inséparables de Syracuse et de Gélon, son héros, rappellent l'issue de cette lutte célèbre qui, en se renouvelant plus tard, servit de prétexte aux fameuses guerres puniques.

IV. Les mercenaires.

La politique de Carthage toute tournée du côté mercantile devait lui faire redouter de dépeupler ses villes et ses colonies pour les besoins de la guerre. Dans ce cas, le commerce et l'industrie eussent souffert de ses conquêtes et de ses tentatives d'agrandissement. Alors l'opulente république, considérant les hommes comme une marchandise, alla les acheter au dehors.

A la Grèce elle demanda des stratégistes et des ingénieurs habiles, à la Gaule des guerriers invincibles, aux îles Baléares les archers les plus adroits qu'ait connus l'antiquité, à l'Espagne une infanterie aguerrie et infatigable, enfin à la Numidie la meilleure cavalerie du monde.

C'est cette armée, formée de tous les peuples connus, que l'on désigna par la dénomination de mercenaires.

Tant que ces troupes, qui n'étaient unies entre elles par aucun lien moral, furent victorieuses et bien payées, elles se montrèrent pleines de zèle et de bravoure ; mais quand vinrent les défaites et les désastres, quand vaincues par les Romains, après la première guerre punique, elles furent forcées d'évacuer la Sicile et de rentrer en Afrique pauvres et décimées, quand surtout le payement de leur solde éprouva du retard, oh ! alors, ce ne fut plus cette armée si brave et si bien disciplinée que l'on admirait naguère.

Les officiers subalternes donnèrent l'exemple de la rébellion, les soldats les imitèrent ; les chefs furent massacrés, et bientôt

tout fut à feu et à sang jusque sous les murs de Carthage. Aux mercenaires révoltés vinrent se joindre les habitants des villes maritimes, et ceux des colonies agricoles de l'intérieur que les nécessités de la guerre et les exigences de Rome victorieuse avaient fait accabler d'impôts. Les populations de l'Atlas se hâtèrent aussi d'accourir pour prendre leur part de déprédation et de pillage. Grossis par ces recrues, les rangs des insurgés présentèrent bientôt une multitude féroce qui menaçait Carthage de ruine et de mort.

Enveloppée de toutes parts d'un cercle de feu et de fer, réduite à l'enceinte de ses fortifications, sans soldats, sans marine, presque sans argent, cette malheureuse ville semblait perdue ; mais l'excès même du péril, en ranimant et en exaltant le courage de ses habitants, fut ce qui la sauva.

Deux fameux généraux, Hannon et Amilcar, lui restaient encore. Ennemis et rivaux (l'un représentait le parti aristocratique, l'autre s'était fait le champion du parti populaire), le danger de la patrie les rapprocha, et leur bonne intelligence assura le succès de leur entreprise et termina heureusement la guerre.

Les mercenaires, vaincus dans deux grandes batailles, furent complètement défaits, dispersés et détruits. Les villes révoltées se soumirent, les tribus de l'Atlas regagnèrent leurs montagnes, l'Afrique entière rentra sous le joug, et Carthage fut sauvée après trois ans de guerre et d'alarmes.

Cependant la lutte ne devait pas se terminer là : éteinte en Afrique, la guerre des mercenaires se réveilla en Sardaigne. Sur ce point elle acquit une plus grande importance encore, et ses suites furent des plus désastreuses pour la métropole, parce qu'elle donna aux Romains l'occasion d'intervenir.

En Afrique, Rome s'était contentée de fournir des armes aux révoltés ; ici elle fit mieux : sous le prétexte de s'interposer entre eux et les habitants, elle s'empara de l'île et mit garnison dans les principales places fortes.

Carthage, irritée, eut un instant la pensée de prendre les armes ; mais la puissance romaine était si bien assise, si supé-

rieure à la sienne, que le résultat d'une nouvelle lutte ne pouvait être douteux.

La république africaine dut, non seulement se résigner à abandonner la Sardaigne, mais encore à acheter la continuation de la paix à prix d'argent.

V. Annibal.

Les suites qu'eut pour Carthage la guerre des mercenaires furent immenses.

En renonçant à la Sicile et à la Sardaigne, elle perdit sa prépondérance maritime; la Méditerranée ne lui appartenait plus. Le commerce, qui était sa vie et sa fortune, n'avait plus de débouchés; par conséquent, il n'était plus possible. Toute voie lui étant fermée par mer, il lui fallait s'en ouvrir une par terre; mais pour cela, changeant totalement la politique qu'elle avait suivie depuis sa fondation, il fallait, de puissance maritime, se transformer en puissance continentale.

Cette importante révolution fut accomplie d'une manière fort habile, sans transition brusque, par un homme qui était en même temps un grand capitaine et un sage politique. Cet homme était le père du fameux Annibal ; c'était Amilcar.

Déjà célèbre par la première guerre punique et par celle des mercenaires qu'il avait vaincus avec l'aide d'Hannon, Amilcar débarqua en Espagne à la tête d'une nombreuse armée, établit rapidement la domination carthaginoise sur la majeure partie de la Péninsule, et périt glorieusement sur le champ de bataille.

Asdrubal, son gendre, lui ayant succédé dans le commandement des troupes, mérita aussi la confiance et l'estime que lui avaient accordées les Ibériens. Ce général fonda la célèbre colonie de Carthagène et poussa ses victoires jusqu'à l'Ebre qu'il ne put franchir parce qu'un des articles du traité fait avec les Romains le lui interdisait. Assassiné par un Gaulois, Asdrubal remit avant de mourir toute l'autorité entre les mains du fils d'Amilcar alors âgé à peine de vingt-deux ans.

A l'aspect de son jeune général, l'armée éclata en transports de joie ; elle retrouvait en lui un autre Amilcar et mieux encore.

En héritant du commandement de l'armée, Annibal héritait aussi d'un vaste projet, d'un projet en harmonie avec le serment de haine et de mort aux Romains, qu'il avait prêté entre les mains de son père dès l'âge de neuf ans, et dont la réalisation n'eût mené à rien moins qu'à la conquête et à la ruine de Rome.

Annibal trouva une armée aguerrie, redoutable et redoutée; mais ce qui valait mieux encore : ses prédécesseurs avaient, par une habile administration, par une politique prudente et pacificatrice, rallié tous les peuples à leur cause.

En Espagne surtout, ils s'étaient concilié tous les esprits, si bien que les habitants de la Péninsule, réunis d'intérêt et de cœur à la métropole, ne devaient pas être considérés comme des vaincus, mais comme des sujets fidèles et dévoués.

Enfin, Sagonte, la célèbre alliée de Rome, tomba devant les troupes carthaginoises, qui, en dépit du traité, passèrent l'Ebre; le signal de la guerre partit de ce champ de bataille, et après vingt-quatre ans d'une paix douteuse, l'Europe et l'Afrique se levèrent encore l'une contre l'autre, toujours représentées par Rome et Carthage et personnifiées cette fois par deux grands noms : Annibal et Scipion.

Ici je m'arrête : j'ai voulu montrer Annibal en Espagne, donnant de nouvelles provinces à sa patrie. Maintenant qu'il a quitté Carthagène, qu'il a franchi les Alpes, je renvoie mes lecteurs à leurs souvenirs historiques.

Un mot seulement sur les dernières années de la vie de ce héros : après la deuxième guerre punique, les Carthaginois l'élevèrent à la dignité de suffète. On appelait ainsi les magistrats suprêmes que le peuple élisait chaque année. Les suffètes partageaient l'autorité avec le sénat, dont les membres étaient choisis dans l'aristocratie, et avec le tribunal des Cent, spécialement destiné à surveiller tout ce qui concernait l'armée et la flotte.

Annibal, ai-je dit, fut nommé suffète ; mais, par suite de l'inimitié de ses concitoyens, il fut obligé de quitter l'Afrique. Après s'être réfugié chez Antiochus, roi de Syrie, et y avoir habité quelque temps, il se retira chez Prusias, roi de Bythinie, où il s'empoisonna.

Ainsi finit ce héros ; on lui fit porter la peine des fautes du gouvernement, et non seulement on le sacrifia à une basse jalousie, mais encore, en lui refusant les moyens de combattre Rome, on précipita la ruine de Carthage.

II

Royaume de Numidie.

I. Fondation du royaume de Numidie.

Revenons de quelques pas en arrière, et voyons ce qui se passait en Afrique pendant que les Carthaginois s'emparaient de Sagonte.

Parmi les tribus libyennes tributaires ou alliées de Carthage, deux surtout se faisaient remarquer par leur nombre et leur puissance. Les Massiliens qui composaient la première, avaient pour centre de leurs forces Zama, ville située à cinq journées de marche de Carthage : leur chef était Galla, dont le fils, Massinissa, joue un grand rôle dans l'histoire numidique ; la seconde était celle des Massæsyliens : ils avaient Syphax pour chef, et pour capitale une ville de la province d'Oran, aujourd'hui ruinée et qu'on nommait Siga.

Galla était l'allié fidèle de Carthage, et le courage de son fils qui se battait pour elle en Espagne, était stimulé par le trésor qui lui était destiné : on l'avait fiancé à la plus belle personne de toute l'Afrique, à Sophonisbe, fille d'Asdrubal. Massinissa avait pour elle une grande affection et attendait avec impatience le moment qui devait les unir, lorsqu'il apprit que le sénat de Carthage la mariait à Syphax.

Le prince numide, offensé et irrité de cet affront, qui était d'autant plus injurieux que Syphax avait déclaré la guerre à Galla et venait de le déposséder de ses Etats, quitta l'armée

d'Annibal pour entrer dans celle de Scipion, qui le reçut avec distinction.

Voici le motif de la conduite des sénateurs carthaginois : Syphax, qui était loin d'être aussi fidèle à la métropole que Galla, avait reçu les avances des Romains, qui lui avaient même envoyé un de leurs capitaines, nommé Statorius, pour lui former un corps de jeunes Numides qui combattissent à la manière des légions. Alors, se sentant fort de la force de ses alliés, le roi libyen attaqua Galla, qu'il considérait comme son rival, et, après l'avoir vaincu, il menaça Carthage elle-même. Celle-ci ne trouva d'autre expédient pour le rattacher à sa cause que de lui promettre la main de Sophonisbe.

Dès lors, les rôles changèrent : Syphax abandonna le parti de Rome, tandis que Massinissa l'embrassait avec ardeur. Sur ces entrefaites, Galla étant mort, Massinissa, qui devait lui succéder, devint roi, mais roi sans royaume, car les quelques débris de l'héritage de son père, qui n'avaient pas été envahis par Syphax, étaient tombés au pouvoir de ses oncles.

Revenu en Afrique, le manque d'armée et de ressources ne le décourage pas. Il se pose en prétendant, reçoit quelques secours de Bocchus, roi de Mauritanie, et, avec ces auxiliaires, reprend ce que ses oncles avaient usurpé. Mais tout son courage et ses talents militaires ne peuvent rien contre les phalanges aguerries de Syphax, et il est obligé d'attendre l'arrivée de Scipion.

Dès que l'armée romaine a posé le pied sur la terre d'Afrique, il se hâte d'aller la rejoindre, se range sous ses drapeaux, fait cause commune avec elle, et, après plusieurs autres conquêtes, s'empare de Cyrtha (aujourd'hui Constantine). Dans cette ville, il retrouve Sophonisbe devenue l'épouse de Syphax.

Les lois de la guerre, si rigoureuses à cette époque, vouaient la fille d'Asdrubal à l'esclavage des Romains. Le roi numide, espérant la soustraire à ce rôle avilissant, se hâta de l'épouser. Ce mariage ayant déplu à Scipion, Massinissa comprit sur-le-

champ qu'il fallait immoler son amour à son ambition. Il ne balança pas, et voulant dérober Sophonisbe à toute humiliation, il lui proposa la mort qu'elle préféra à la perte de la liberté ; il la fit empoisonner.

Peu de temps après ce sacrifice, Massinissa reçut, en présence de toute l'armée, le titre de roi et la couronne d'or, emblème de la puissance. Rome lui offrait ainsi un dédommagement et une consolation. L'enivrement des honneurs, l'espoir de réunir un jour toute la Numidie sous ses lois, firent oublier à ce prince la perte d'une femme que, cependant, il aimait tendrement.

C'est que l'ambition absorbe complètement le cœur qui s'y livre. Elle domine toutes les autres passions qu'elle fait taire. A chaque feuillet de l'histoire on en trouve de nouvelles preuves.

A la bataille de Zama qui vit le dernier effort d'Annibal, ce fut Massinissa qui renversa l'aile gauche de son armée. Après la victoire, désireux de couronner son succès par la prise du héros carthaginois, quoique blessé, il le poursuivit lui-même.

Lorsque, la guerre étant terminée, Scipion revint à Rome, il laissa son allié et ami, non seulement maître de tous les Etats héréditaires de sa famille, mais encore de tout ce que Syphax avait possédé en Numidie.

Massinissa réunit ainsi tout le territoire entre Cyrène et la Mauritanie, et en forma un seul empire, dont il fut le premier roi et qu'il nomma royaume de Numidie.

II. Massinissa et Carthage.

Les années n'affaiblissaient point le souvenir de l'outrage dans le cœur du prince africain. Aussi, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, se mit-il à la tête de ses troupes pour s'emparer de Carthage; mais la politique romaine ne lui permit pas de poursuivre ce but. La cité phénicienne était une proie qu'elle avait marquée comme devant lui revenir à elle seule. Les succès

faciles de Massinissa lui firent juger que la dernière période de décadence et de faiblesse était arrivée. Alors, profitant du premier prétexte, elle prétendit que Carthage, en se plaignant à elle des violences de ses alliés les Numides, violait le traité, et la troisième guerre punique fut déclarée. On connaît ses épisodes et ses résultats ; on sait le courage et l'héroïsme qui signalèrent les derniers efforts de l'ancienne reine des mers et la rigueur sans pitié de Rome victorieuse.

Pendant cette guerre, Massinissa mourut. Son règne avait été glorieux, civilisateur surtout. Ce prince, dont le génie était remarquable, avait su mettre à profit les loisirs de la paix pour faire faire un pas immense aux peuples soumis à ses lois. Il enseigna aux Numides errants à tirer parti de la fertilité de leur sol, et les soixante années de son administration éclairée et énergique apportèrent un changement immense, soit dans les campagnes, soit dans les villes, dont la plus grande et la plus peuplée, Cyrtha, s'enrichit surtout sous le règne de Micipsa, qui continua l'œuvre de son père.

Là semble s'être réfugiée la civilisation carthaginoise. Par les soins de Micipsa, de magnifiques édifices viennent l'embellir. Les arts et l'industrie y sont apportés par des colonies grecques et romaines qui s'y établissent, et telles étaient alors sa splendeur et sa force que, d'après le rapport d'un auteur latin de cette époque, elle pouvait aisément, à elle seule, mettre sur pied, en cas de guerre, 10,000 cavaliers et 20,000 fantassins. Les littératures grecque et latine y trouvèrent aussi d'habiles imitateurs.

Pendant les trente années du règne de Micipsa, cette prospérité alla toujours en croissant. Ce fut réellement l'apogée de la grandeur numidique ; mais avec lui, elle s'arrêta ou plutôt elle disparut.

Plusieurs motifs amenèrent ce résultat. D'abord les Romains qui, depuis les guerres puniques, exerçaient un haut patronage sur l'Afrique septentrionale, voyant leur pouvoir s'y consolider, songeaient à y établir une domination absolue, et, pour préparer les voies, cherchaient à retirer aux fils les

largesses faites aux pères, et à diminuer leur pouvoir. Ensuite, Micipsa en mourant fit une faute, toujours fatale aux Etats, en démembrant son royaume en trois parts : une pour chacun de ses fils, et une pour un neveu, qu'il favorisait ainsi par crainte plutôt que par affection.

Ce neveu, qui était Jugurtha, n'avait qu'un but, qu'un désir : régner seul. Pour y arriver, il fallait se débarrasser de ses deux cousins ; peu délicat sur le choix des moyens, il fit assassiner Hiempsal, l'aîné, et vainquit Adherbal, le second, dans une grande bataille. Il est donc enfin maître de tout le royaume ; son ambition, qui ne connaît plus de bornes, va bientôt amener la ruine de sa patrie et sa propre chute.

III. Jugurtha.

Adherbal, chassé de ses États, s'était réfugié à Rome et avait demandé au sénat asile et secours. A cette époque déjà, la corruption et l'amour de l'or s'étaient glissés au sein de cette austère assemblée. Jugurtha le savait et, quelques jours après l'arrivée d'Adherbal, ses émissaires se répandaient dans Rome, chargés de magnifiques présents. Aussitôt la faveur de tous ces nobles patriciens lui fut acquise. C'est à peine si quelques voix s'élevèrent pour le pauvre opprimé : leurs protestations ne furent pas écoutées, et l'on se contenta de nommer des commissaires chargés de régler un nouveau partage. Ces commissaires, eux non plus, ne résistèrent pas à l'offre d'un peu d'or, et Adherbal dut se contenter de la part que voulut bien lui faire son ennemi.

A peine libre par le départ de ces arbitres, Jugurtha va assiéger son parent dans Cyrtha. Trop forte pour être prise d'assaut, la ville fut étroitement bloquée et réduite à la famine. Adherbal eut la loyauté imprudente de se fier à son rival ; il se rendit sur parole. Jugurtha le fit périr dans d'affreux supplices, lui et tous ceux qui avaient combattu pour sa cause.

Ce crime affreux souleva la plus vive indignation parmi les

Romains. Le peuple force le sénat à envoyer une armée en Numidie ; mais les chefs, à peine arrivés, se laissent corrompre et signent un traité. Le peuple, irrité, mande Jugurtha à Rome ; il s'y rend, et une fois encore réussit à acheter la paix. Un nouveau crime, le meurtre de Massiva, petit-fils de Massinissa, assassiné dans Rome même, vint faire déborder la mesure : la guerre fut définitivement résolue.

En quittant la capitale du monde, Jugurtha prononça ces paroles célèbres : « O ville vénale, le jour où il se présentera un homme assez riche pour t'acheter, tu périras. »

Cette guerre dura sans interruption sept années entières, et l'Italie envoya en Afrique six grandes armées qui reçurent encore de nombreux renforts. Les généraux les plus habiles, les stratégistes les plus consommés les commandaient, et tout cela en vain. Les efforts les plus patients, les mieux combinés venaient échouer contre le génie opiniâtre du héros numide, qui achetait les uns, entraînait les autres dans des embuscades, les fatiguait tous, sans leur laisser remporter de sérieux avantages, et qui, lorsque Métellus eut relevé la fortune romaine et abaissé la sienne, continuait encore à harceler l'ennemi et lui échappait sans cesse.

Au fameux Marius était réservée la gloire de le saisir; encore cette gloire fut-elle due à la trahison de Bocchus, roi de Mauritanie, son beau-père et son allié, qui le livra à ses ennemis.

Pris et conduit à Rome, Jugurtha orna le triomphe de Marius et ensuite mourut de faim dans un cachot, à l'âge de cinquante-quatre ans.

Telle fut la fin de celui qui, par son courage autant que par son génie, a mérité de devenir une des célébrités de l'Afrique septentrionale ; de celui que Rome eut tant de peine à vaincre, qu'elle le compara à Annibal ; de celui enfin qui, malgré ses crimes, a laissé un nom et un souvenir chers aux peuples de l'Atlas.

III

Domination romaine.

I. L'Afrique sous les Romains.

A la fin de la guerre numidique seulement commence réellement la domination romaine en Afrique, et c'est cette période qui va nous occuper maintenant. Là, comme dans tout l'Occident, l'élément latin domine complètement l'élément national, avec cette différence toutefois que les peuples de l'Atlas n'acceptèrent la civilisation étrangère que momentanément et qu'ils la subirent sans se laisser dompter par elle.

Si l'Afrique, avec ses trois cents villes florissantes et sa métropole aux sept cent mille habitants, avait été grande et puissante sous la domination carthaginoise; si, énergiquement gouvernée par Massinissa et Micipsa, elle avait été productrice et forte, ce fut bien mieux encore sous les Romains, qui, avec leur tact parfait des hommes et des nations, empruntèrent aux gouvernements précédents tout ce que leur politique avait eu de bon.

Avec son habileté ordinaire, Rome, pour dissimuler son insatiable amour de conquêtes, ne s'était pas emparée de tout le territoire. Elle avait laissé une partie du centre à Hiempsal II, petit-fils de Massinissa, et l'en avait reconnu roi; mais elle avait mis le roi et le royaume hors d'état de lui nuire, du moins quant au moment présent.

La fertilité du sol concordait avec les besoins des Romains,

qui, ne récoltant pas en Italie les grains nécessaires à leur subsistance, les demandèrent en tribut à leurs nouvelles colonies. Chaque année les moissons africaines leur fournirent des blés pour leur alimentation pendant six mois au moins.

Cet état prospère exerça son influence sur les populations, et l'on vit un certain nombre de Numides et de Gétules abandonner leur vie errante pour s'adonner à la culture et aux travaux sédentaires. Plus Rome était forte, plus l'Afrique était calme. Mais lorsque la métropole s'affaiblit, la colonie, comprenant sa force, se révolta souvent ; et comme chacune de ses révoltes menaçait Rome de la disette, vers la fin de l'empire, le sénat alla jusqu'à s'opposer à la répression de l'insurrection, dans la crainte de voir, en cas de guerre ouverte, les blés cesser d'arriver.

Les guerres civiles de Rome trouvèrent toutes leur écho sur la terre d'Afrique. Marius, Sylla, Pompée, César viennent tour à tour se placer sur cette vaste scène. Les habitants des colonies romaines et les indigènes eux-mêmes s'engagent dans la lutte et y prennent une part active.

Juba, un des rois du pays, joua surtout un grand rôle dans la lutte qui eut lieu entre César, Scipion et Caton d'Utique. On sait que ce dernier reçut ce surnom, parce que, ne pouvant défendre contre César la ville africaine d'Utique, il préféra la mort au déshonneur de se rendre à son ennemi et se perça lui-même de son épée.

César fut vainqueur là comme il l'avait été partout, et bientôt il demeura seul maître du théâtre de la guerre. Scipion avait voulu se réfugier en Espagne ; mais surpris par la tempête, il fut rejeté sur les côtes d'Afrique et périt près d'Hippone. Juba, suivant l'exemple que lui avait donné Caton, s'était suicidé.

César réunit alors à la province romaine tous les Etats de Juba, qui comprenaient une vaste étendue, puisque ce prince avait ajouté au petit royaume de Numidie, laissé à Hiempsal II, toute la Mauritanie orientale, c'est-à-dire le territoire actuel d'Alger et d'Orän.

II. Rétablissement du royaume de Numidie.

L'organisation donnée à l'Afrique par Jules-César ne fut que momentanée. On la changea d'abord à la mort de deux princes de Mauritanie, Bocchus et Bogud, qui léguèrent leurs Etats aux Romains. Ensuite Auguste en forma un royaume en faveur de l'héritier des rois de Numidie, Juba II (1), qu'il avait fait élever à Rome avec un soin tout particulier et qu'il aimait d'une tendre affection. Peu de temps après l'avoir fait roi, il lui fit épouser Sélène, fille d'Antoine et de Cléopâtre.

Auguste connaissait trop bien la noblesse de caractère de son protégé pour redouter qu'il abusât de la puissance qu'il mettait entre ses mains ; le rétablissement du royaume de Numidie peut donc être considéré, autant comme un acte de haute politique que comme un simple mouvement de générosité. En effet, en gagnant le cœur des Numides à l'empereur, il assurait sa domination réelle en diminuant sa domination territoriale.

Juba, bien décidé à conserver toujours la paix avec Rome, reporta sur les arts et les sciences toute l'activité naturelle aux Africains, et qu'il possédait à un plus haut degré peut-être que tout autre. Le premier emploi qu'il fit de son autorité, fut la fondation, sur l'emplacement de l'ancienne Jol, d'une magnifique capitale, à laquelle il donna, par reconnaissance, le nom de Cæsarea : c'est aujourd'hui Cherchell. Ce prince se fit dans les lettres une réputation justement méritée. Par malheur, il ne nous est resté de ses œuvres, toutes scientifiques et historiques, que des titres avec quelques fragments qui nous font déplorer la perte de la presque totalité.

Les progrès que le gouvernement d'un homme aussi éclairé fit faire à l'Afrique, furent tels qu'Auguste, jugeant que c'était le meilleur moyen de civilisation pour tout le pays, reprit

(1) Ce jeune prince était fils de Juba Ier. Tout enfant, à la mort de son père, il avait été fait prisonnier et conduit en Italie pour orner le triomphe de Jules-César.

à Juba, pour les annexer à la province romaine, quelques-unes des contrées où le mouvement était déjà accompli, et lui donna en échange des cantons du grand Atlas qui, jusqu'alors ne lui appartenant pas, n'avaient pu se ressentir de son influence.

Grâce à cette adroite politique, la civilisation pénétra dans ces contrées éloignées dont les habitants obéirent avec docilité à l'impulsion donnée par un chef de leur race, tandis que leur orgueil les eût toujours empêchés d'entrer dans une voie ouverte par une administration étrangère.

Les quarante-cinq années du règne de ce roi jouirent de la paix la plus profonde. Egalement cher aux Gréco-Romains et aux indigènes, ces derniers le mirent au nombre de leurs dieux, et Athènes lui érigea des statues.

Ptolémée succéda à Juba, mais le fils était loin de ressembler au père. L'habitude de la mollesse, l'amour du luxe et du plaisir s'étaient tellement emparés du cœur du roi numide, qu'il devint un objet de pitié et de mépris pour les peuples guerriers soumis à ses lois.

Nous verrons plus tard l'histoire et les malheurs de ce prince. Jetons maintenant un coup d'œil sur un fait qui, avec le règne de Juba, eut une grande influence sur la prospérité de l'Afrique, la réédification de Carthage.

III. Seconde Carthage.

L'histoire n'indique pas d'une manière bien précise la date de la reconstruction de Carthage. Certains auteurs l'attribuent à César, d'autres à Auguste.

Voici l'opinion qui nous semble la plus probable.

Un historien romain rapporte que César, s'étant endormi sur les ruines de cette grande cité, eut un songe extraordinaire; il crut voir une multitude éplorée le supplier avec des cris et des larmes. A son réveil, il s'imagina que c'étaient les ombres plaintives des habitants de Carthage qui lui demandaient le rétablissement de leur patrie. Ce songe lui inspira le projet de

relever Carthage : ce projet d'ailleurs était en harmonie avec le besoin qu'avait l'empire d'occuper un grand nombre d'hommes ruinés par la guerre et que l'oisiveté pouvait entraîner dans la révolte.

César résolut donc de les envoyer sur le sol de l'Afrique, reconstruire d'abord, et ensuite repeupler l'ancienne reine des mers.

La mort ne lui permit pas de réaliser son dessein, et ce fut Auguste qui, continuant ses vues, fit passer en Afrique trois mille familles pauvres auxquelles se joignirent les habitants du pays. La nouvelle ville terminée, l'empereur lui accorda de grands privilèges, mais il ne voulut pas qu'elle fût aussi solidement fortifiée qu'autrefois ; il détermina lui-même la hauteur de ses murailles.

Utique alors dut se résigner à perdre la primauté qui lui appartenait depuis les guerres puniques ; elle la restitua à Carthage, où les proconsuls transportèrent leur résidence, et qui bientôt, prenant place après Rome et Alexandrie, devint la troisième ville de l'empire. Cet état florissant, qui dura jusqu'au règne de Constantin, ramena la prospérité commerciale en Afrique et réagit sur tous les peuples de l'Atlas, avec lesquels Carthage avait des rapports journaliers, et qui, par son entremise, se polissaient à la civilisation romaine.

Cette civilisation était aussi brillante ici qu'à Rome même. Avec ses droits municipaux, ses libertés, son sénat et son gouvernement particulier, Carthage était vraiment une ville royale ; elle déployait avec éclat le génie commercial qui avait fait l'orgueil et la force de sa devancière, et y ajoutait tout le luxe des arts.

Qu'on se figure une ville immense avec des édifices admirables, des places publiques entourées de riches monuments, et sur ces places des hommes célèbres et éloquents, dissertant devant tout un peuple connaisseur, éclairé en fait de science et d'art et prêt à applaudir, avec tout l'enthousiasme méridional, ses rhéteurs préférés. Écoutez cette multitude faire trembler les échos de cet immense théâtre au bruit de ses bravos répé-

tés, lorsqu'elle vient d'écouter une des pièces de l'Africain Térence, l'esclave poète, comédie que Rome s'est hâtée de lui envoyer. Voyez ces savants, ces artistes, venant briguer, non pas les suffrages d'un petit nombre choisi, mais ceux de tous, parce que tous ici sont appréciateurs compétents, que tous ont acquis l'instinct du beau et du grand.

Certes, il n'en faut pas plus pour ratifier ce surnom de muse africaine que les contemporains avaient d'un commun accord décerné à Carthage.

C'est ici le lieu, il me semble, de faire remarquer le talent qu'avaient les anciens Phéniciens pour choisir admirablement la position de leurs colonies, talent dont la prospérité constante de Carthage est une preuve évidente. En effet, la ville phénicienne compte six siècles de durée, et jusqu'à son dernier jour elle conserve sa splendeur; celle des Romains, après avoir brillé durant sept siècles, transmettra son importance à la Tunis de nos jours qui la continuera. Posée sur les ruines des deux premières, Tunis en effet est encore la cité la plus commerçante des côtes africaines.

La Carthage romaine joua un grand rôle dans les guerres civiles de la période de décadence de l'empire. Elle aussi nomma des empereurs et fut dévastée par leurs rivaux; enfin elle se ressentit de toutes les phases diverses de la fortune de la métropole.

Terrible et cruelle, lorsqu'elle adorait Moloch, la sanglante idole de la Phénicie, elle s'adonna avec excès sous la domination des Césars, à toutes les folles joies du culte des dieux de l'Olympe. Bientôt nous la verrons sous un aspect nouveau, régie par une croyance pure et noble, obéissant aux lois saintes du christianisme, auquel elle empruntera un nouveau lustre pour ses splendeurs, une lumière divine ajoutée à ses gloires.

IV. Le Maure Tacfarinas.

Ptolémée, fils et successeur de Juba II, jouait à peu près en Numidie le rôle que six à sept siècles plus tard devaient jouer

en France les rois fainéants ; c'est-à-dire que, livré à ses plaisirs, il laissait toute l'autorité aux mains de ses favoris. De cet état de choses, il résultait une foule d'abus, et le peuple se montrait de plus en plus irrité et prêt à la révolte.

Un homme voulut profiter de cette disposition populaire : c'était un Maure, transfuge de l'armée romaine, qu'on appelait Tacfarinas. Ambitieux par nature, il n'avait servi Rome que pour se façonner à sa tactique, et lorsqu'il avait su ce qu'il voulait apprendre, il était revenu parmi ses compatriotes.

D'abord à la tête de quelques brigands, il vit bientôt se réunir autour de lui un certain nombre de tribus, mécontentes de Ptolémée, et heureuses de revenir à leurs habitudes chéries de courses, de guerre et de pillage. Des déserteurs romains accoururent à leur tour grossir son parti, qui le choisit solennellement pour chef.

Alors il fit alliance avec un autre chef maure, Mazippa. Celui-ci eut le commandement de la cavalerie numide, destinée à harceler l'ennemi. Tacfarinas garda celle du corps d'armée organisé et devant combattre d'une manière régulière.

Quoique leurs soldats fussent en majeure partie des sujets révoltés de Ptolémée, néanmoins ce ne fut pas précisément contre ce prince que marchèrent les deux alliés, mais bien contre les Romains. Ceux-ci, malgré leur infériorité de nombre, furent victorieux. L'armée maure et numide se débanda. Tacfarinas regagna à grand'peine le désert et on le crut mort.

Trois ans s'écoulèrent avant qu'on le vît reparaître. Puis il revint tout à coup , attaqua hardiment ses anciens vainqueurs, et les défit en plusieurs rencontres, notamment sur les bords de la Pagida, petite rivière qui coule entre Constantine et Gigeri.

Cette guerre offre les mêmes circonstances que celles de Jugurtha et de Juba.

Chaque fois qu'une action un peu décisive forçait Tacfarinas à regagner les montagnes, Rome se croyait victorieuse. Une fois même, elle décerna les honneurs du triomphe à un de

ses généraux nommé Blésus, oncle du fameux ministre Séjan. Mais tandis que Rome saluait le vainqueur supposé de ses cris de joie, le Maure revenait à la charge, plus intrépide, plus audacieux que jamais. Il alla même, lui, chef de brigands, déserteur de l'armée impériale, jusqu'à envoyer à Tibère des ambassadeurs chargés de traiter avec lui. Tibère, indigné, pour toute réponse, fit mettre sa tête à prix.

Enfin, le successeur de Blésus en Afrique, Dolabella, avec le secours de Ptolémée, qui, malgré son indolence habituelle, ne manquait ni de courage ni de talents militaires quand il se décidait à agir, le surprit au milieu de son armée, campé près des ruines d'un fort nommé Ouzéa. Les Romains mirent tant de secret et de célérité dans leur marche, que Tacfarinas n'en fut instruit que lorsque, cerné de toutes parts, il lui était impossible d'échapper. Après une longue et intrépide résistance, après avoir tué une grande quantité d'ennemis, il trouva la mort sur le champ de bataille.

Son fils avait été fait prisonnier pendant le combat, et le petit nombre de ses amis et de ses soldats qui n'avaient pas péri, partagèrent le même sort.

Cette bataille d'Ouzéa termina la guerre, et l'Afrique passa les dix-sept années qui suivirent dans la paix la plus profonde.

V. Nouvelle organisation en Afrique.

Tibère fut remplacé par un prince plus cruel que lui encore, par Caligula. Un des crimes de cet empereur eut une grande influence sur l'Afrique et amena le changement de son organisation.

Ptolémée, fidèle allié de Rome, fut invité par Caligula à faire un voyage en Italie. Le roi numide y consentit, et, à son arrivée, il se vit comblé de témoignages d'amitié d'autant plus vifs que les liens du sang unissaient les deux princes, la femme de Caligula étant, comme Sélène, mère de Ptolémée, de la famille de Marc-Antoine.

Mais le monarque africain ayant étalé une pompe somptueuse, ses richesses tentèrent l'avide empereur. Enfin, dans une occasion d'apparat, Ptolémée ayant captivé tous les regards par l'éclat de sa parure, la jalousie de Caligula fut portée à son comble. Immédiatement après le spectacle, un mandat fut lancé, et les gardes chargés de le mettre à exécution reçurent l'ordre d'assassiner en route le malheureux confié à leurs soins. Ce crime horrible accompli, les Etats de la victime furent réunis à l'empire.

En apprenant cette violation sanglante de tous les devoirs de l'hospitalité et de l'équité, la Mauritanie tout entière se souleva. On oublia les vices du mort, qui d'ailleurs était plutôt faible que méchant, pour ne se souvenir que des vertus et des bienfaits de son père, et la révolte éclata en Afrique.

Ce ne fut que sous le règne du faible Claude que les armes romaines reprirent la Mauritanie, qui fut alors divisée en deux provinces.

La première, qui est maintenant le Maroc, reçut le nom de Mauritanie Tingitane, de Tanger, alors Tingis, sa capitale. La seconde, qui comprenait les provinces actuelles d'Alger et d'Oran, fut appelée Mauritanie Césarienne, parce qu'on lui donna pour capitale Julia Cæsarea (Cherchell).

L'Afrique semblait désormais à l'abri de toute secousse. L'autorité romaine n'y avait jamais été si bien affermie. Des colons européens y affluaient sans cesse et augmentaient sa prospérité. Tingis jouissait d'une réputation justement acquise, qu'elle partageait avec une autre ville située près des colonnes d'Hercule, sur les bords de l'Océan Atlantique : c'était Lixos, alors très riche et très commerçante, et qui n'existe plus.

Les Africains ne se soulevèrent plus de longtemps; mais l'absence de guerre civile ne leur donna pas le bonheur et le calme qu'ils désiraient.

Le joug que les premiers empereurs avaient, par une sage politique, fait léger à porter, était devenu de plus en plus rude, et l'anarchie et la tyrannie qui tour à tour pesaient sur

Rome se faisaient plus lourdes encore pour la colonie, qui ne fut plus considérée, en quelque sorte, que comme une mine féconde qu'il ne fallait pas épargner, mais bien exploiter sans pitié.

Un moment Macer, propréteur des provinces romaines en Afrique, voulut les rendre indépendantes, mais il ne leur offrait en échange qu'un gouvernement aussi despotique et aussi onéreux que celui du cruel Néron qui régnait alors; le peuple, s'en apercevant à temps, ne le seconda point, et la lutte fut vite terminée. Une assez longue période, sinon d'une tranquillité parfaite, du moins exempte de tout événement remarquable, suivit cette tentative de Macer.

Sous Adrien, nous voyons l'élément juif se transplanter en Afrique. Voici dans quelles circonstances : Après la ruine définitive de la Judée, les uns y furent envoyés comme esclaves, d'autres y passèrent volontairement. Tous retrouvèrent une grande analogie entre leurs mœurs, leur origine, et celles d'une partie de ses habitants, qui étaient venus autrefois du pays de Chanaan, et des rapports bien plus grands encore avec ceux de leurs compatriotes et coreligionnaires qui y avaient, dans des temps plus ou moins rapprochés, formé quelques petites colonies ou qui s'y étaient réfugiés lors de la prise de Jérusalem par Titus. Aussi la langue et la religion hébraïque prirent-elles d'assez fortes racines dans ces contrées, où elles se sont maintenues à travers toutes les vicissitudes qui les ont agitées jusqu'à nos jours.

Après les Juifs, l'élément germanique essaya, lui aussi, de s'implanter en Afrique. Quelques hordes de Francs, après avoir franchi les Pyrénées et l'Espagne, traversèrent la Méditerranée, au moyen d'une flottille dont ils s'emparèrent dans un petit port espagnol, et cherchèrent à s'établir sur les côtes de la Mauritanie. Elles n'y réussirent pas, et après avoir désolé et saccagé le littoral pendant douze ans, elles disparurent pour jamais.

Cependant les tribus de la partie montagneuse de l'Algérie

actuelle, lasses de leur rôle inactif, se détachèrent de l'empire et se déclarèrent indépendantes. Maximien passe immédiatement sur le théâtre même de la révolte, défait sans peine Julianus que Carthage venait d'élire empereur, mais ne parvient à soumettre les tribus insurgées qu'après de sérieux efforts. Il les transplante alors sur d'autres points de l'empire, et, pour prévenir la possibilité de troubles semblables, il change encore une fois l'organisation africaine.

Voici cette nouvelle division : La province consulaire primitive en forma deux : celle de Byzacène (régence de Tunis), et celle d'Afrique proprement dite. La Numidie reçut un gouvernement consulaire. La Mauritanie Césarienne fut divisée en deux parties; l'une conserva le nom et la capitale, l'autre eut pour capitale Sitifis (Sétif), d'où elle prit le nom de Sitifienne. Le territoire de Tripoli, alors Œa, forma la province Tripolitaine. Quant à la Mauritanie Tingitane, elle était considérée comme province de l'Espagne dont elle n'était séparée que par le détroit de Gibraltar.

Cette organisation, plus en harmonie avec les besoins du pays, ne fut cependant pas un sûr garant de paix pour l'avenir. Les Numides et les Maures, protégés par leurs montagnes, conservèrent jusqu'à la fin de la domination romaine une attitude menaçante. Les villes du littoral étaient seules devenues romaines et de mœurs et d'intérêts.

VI. Le christianisme en Afrique.

Plus que tout autre pays, l'Afrique semblait peu propre à recevoir un dogme aussi pur que celui du christianisme. Elle avait dépassé Rome elle-même dans ses déportements. Les dieux étaient encore debout, mais aucune croyance n'existait plus dans les cœurs. L'homme, n'ayant pas de frein religieux, s'était abandonné à ses passions avec la fougue du caractère africain.

Cependant, par ce miracle de la toute-puissance divine qui a marqué partout l'établissement de notre religion sainte,

l'Evangile qui prêchait l'amour de la croix, le renoncement aux richesses, la mortification et la pénitence, trouva de nombreux et zélés prosélytes parmi ces hommes qui jusqu'alors s'étaient adonnés à toutes les jouissances du luxe et de l'opulence, à tous les raffinements de la vie matérielle.

Déjà, vers le deuxième siècle, une des gloires du christianisme, celui qu'un auteur moderne a si bien nommé le *Bossuet Africain*, faisait entendre sa parole puissante et appelait le peuple à la lumière et à la vérité. C'était le célèbre apologiste Tertullien, qui invitait les chrétiens au martyre et les enflammait de cette ardente charité qui se manifestait aux yeux de tous aux jours de la persécution.

A cette époque, l'Eglise d'Afrique était une des plus fidèles et des plus fermes dans la foi. L'influence de Tertullien exerça un immense effet sur elle, et, à sa voix, le sol se couvrit d'églises et d'évêchés. Cette impulsion, couronnée par les bénédictions du Ciel, alla toujours en progressant, et, au temps de saint Cyprien, vers le milieu du troisième siècle, on comptait en Afrique plus de deux cents évêques.

A cette date du troisième siècle, l'esprit se porte sur ces affreuses persécutions qui ensanglantèrent la primitive Eglise. En effet, l'empereur Dèce, irrité du progrès du christianisme en Afrique, crut l'arrêter par la persécution. Il se trompait; là, comme sur tous les points de la terre, le sang chrétien était une semence féconde, et la hache du bourreau, en abattant des têtes, augmentait le nombre des croyants. L'arme que le paganisme employait contre la foi triomphante se tournait contre lui, et chaque coup ajoutait de nouveaux adeptes à la religion de Jésus-Christ.

Saint Cyprien, qu'on peut regarder comme le vrai fondateur de l'Eglise d'Afrique, soutenait son troupeau et l'animait par son courage et ses consolations. Arrêté, un jour qu'il allait porter ses exhortations aux chrétiens qui avaient trouvé un refuge dans les mines de Numidie, il fut conduit devant le proconsul et condamné à mort.

Le supplice de l'illustre évêque donna une nouvelle énergie

à son troupeau. L'exemple d'un homme aussi vénéré ne passa pas inaperçu et inutile, et dès ce moment la persécution fut endurée avec encore plus de fermeté, s'il est possible.

Mais si la foi portait de tels fruits en Afrique, malheureusement aussi l'esprit inquiet et enthousiaste de ses habitants adoptait avec empressement toutes les doctrines en dehors de l'orthodoxie ; nulle part les hérésies ne furent plus nombreuses et ne firent autant de prosélytes.

Les principales furent celles des donatistes, née sur les lieux mêmes, et celle des Manichéens, venue de l'Orient. Il n'était pas rare de voir dans les villes les moins importantes un évêque catholique, un évêque donatiste et un évêque manichéen. Le peuple se partageait entre la vraie foi et ces sectes hérétiques, et il en résultait des querelles, des troubles interminables, des meurtres, des scènes de dévastation, toujours excités par les donatistes, qui, animés du fanatisme le plus aveugle, croyaient faire une œuvre agréable à Dieu en répandant le sang de ceux qui ne faisaient pas partie de leur Eglise et surtout des catholiques.

Pendant que ces scissions religieuses portaient le bouleversement en Afrique, l'empire avait adopté le christianisme.

Julien l'Apostat voulut faire rétrograder les voies de Dieu, mais le Seigneur brisa ses desseins, renversa son espoir, et les divinités païennes tombèrent, cette fois, pour ne plus se relever.

Avec Valentinien et Valens, arriva cette malheureuse division de l'empire en empire d'Orient et en empire d'Occident, division qui hâta la ruine de la puissance romaine ; l'Afrique fit partie de l'Occident et obéit à Valentinien.

Cette période fut terrible par les guerres cruelles qu'elle vit naître, et dont la principale fut celle du Maure Firmus.

VII. Firmus et Gildon.

Vers la fin du règne de Valentinien, l'Afrique était gouvernée par un homme avide et vénal dont les crimes eurent

sur elle une bien fâcheuse influence. Cet homme était le comte Romanus.

A la même époque existaient en Afrique trois villes puissantes réunies en confédération, Sabratta, Leptis et Occa. Les richesses qu'elles possédaient tentèrent les Gétules, et comme elles tentaient plus encore Romanus, il engagea les tribus à les dévaster et à les piller, et leur promit l'impunité moyennant une part dans les trésors dont elles s'empareraient.

Assurés de la non-intervention du gouverneur, les Gétules attaquèrent les trois cités qui, prises à l'improviste, devinrent le théâtre des plus sanglantes horreurs. Non seulement Romanus refusa de les défendre, mais encore il trompa l'empereur, qui, considérant leurs plaintes comme des calomnies, condamna à mort plusieurs de leurs habitants.

Cette cruauté révolta tous les peuples de l'Afrique. La Mauritanie et la Numidie se levèrent en masse, non plus comme au temps de Tacfarinas, sous la conduite d'un aventurier, mais cette fois sous les drapeaux de l'un des chefs les plus influents du pays intermédiaire entre les terres romaines et les tribus nomades. Son nom était Firmus. Ses talents militaires, son ambition sans bornes, son esprit subtil et rusé étaient propres au rôle qu'il voulait jouer.

Il avait tout ce qu'il fallait pour faire un chef de parti.

Des succès couronnèrent ses premières tentatives, et le plus grand fait fut, sans contredit, la prise de Cæsarea, cette importante capitale des derniers rois de Numidie, dont j'ai parlé plusieurs fois. Elle fut pillée et incendiée.

Cet éclatant triomphe amena dans les rangs de l'armée rebelle tous les peuples du littoral, jusqu'alors indécis. Romanus vaincu n'était plus à craindre, et Firmus se croyait prêt à poser sur son front le diadème des rois, lorsque la fortune de l'empire se releva tout à coup avec le nouveau général de Valentinien, Théodose, père de l'empereur du même nom.

Cet habile capitaine venait de pacifier la Grande-Bretagne

quand il reçut l'ordre de passer en Afrique. Rassemblant à la hâte une armée, il quitta l'Europe près de l'embouchure du Rhône et débarqua à Igilgilis (Algérie).

Comme tous les chefs numides ou maures, ses devanciers, Firmus essaya d'amuser son ennemi par des paroles de paix, des promesses de soumission. Théodose, tout en répondant à ces avances, qu'il pensait bien recouvrir un piège, continuait toujours ses préparatifs, et bien lui en prit, car, au moment où Firmus semblait le plus disposé à se soumettre, ses deux frères, Masicel et Mazuca, s'avançaient avec des armées nombreuses; les Romains, sur la défensive, furent victorieux.

Firmus eut alors l'air de déposer les armes. Il accepta toutes les conditions que Théodose lui imposa; mais, sous main, il cherchait à corrompre l'armée, à acheter les chefs. Déjà il avait réussi à séduire un corps d'archers, lorsque Théodose déjoua ses ruses et raffermit son pouvoir par un acte de juste sévérité : le tribun coupable et tous ses officiers eurent la tête tranchée; la plupart des soldats furent mis à mort par leurs camarades. L'armée rentra dans le devoir, marcha contre les révoltés et fut partout triomphante. Elle évita tous les dangers par la sagesse et le courage de son général, qui, grâce à sa politique habile, détacha, un à un, les alliés de Firmus de son parti et le força à aller chercher un asile dans les montagnes.

Leur chef éloigné, les Maures se débandèrent, et la tranquillité sembla rétablie; mais l'expérience des guerres passées avait appris à Théodose qu'en Afrique, tant que le chef ennemi existe, le succès n'est jamais certain, que le ralliement est toujours possible. A ses yeux, la seule victoire réelle était la prise de Firmus.

Comme autrefois Bocchus avait offert un asile à Jugurtha, de même Igmazen, roi des Isafliens, qui habitaient sur les bords du grand désert le pays des Palmiers, reçut Firmus et lui promit aide et secours. Mais comme Bocchus, Igmazen, après plusieurs rencontres avec les Romains, effrayé pour son

avenir s'il continuait la lutte, sacrifia un hôte dangereux.

Le chef maure s'étrangla de ses propres mains au moment d'être livré à Théodose, qui ne reçut que son cadavre.

Celui qui vient de faire preuve de tant de courage et de talents en étouffant une rébellion si bien établie et si redoutable dès son principe, va sans doute recevoir de grandes récompenses ! Eh bien, telles étaient alors la faiblesse, l'incapacité et en même temps la cruauté des empereurs, que le libérateur de l'Afrique porta sa tête sur un échafaud à Carthage, sous le prétexte que son influence sur l'armée et son crédit en faisaient un sujet trop puissant. Et Romanus, le gouverneur inique qui avait vendu cette même Afrique, dont le crime était prouvé, fut, grâce à ses intrigues et à l'or qu'il répandit, mis hors de cause au mépris de toute justice.

La famille de Firmus, puissante parmi les Maures, était à ménager. Les Romains le comprirent et donnèrent à un de ses membres, à Gildon, frère de Firmus, le commandement de l'Afrique.

Ma plume se refuse à raconter l'horrible joug que ce tyran fit peser sur elle. Les cruautés de Tibère et de Néron, les caprices sanglants de Caligula peuvent à peine en donner une idée. Le grand empereur Théodose mourut au moment où il allait délivrer l'Afrique d'un tel monstre, dont le pouvoir et l'audace grandirent encore sous ses successeurs.

Enfin, encouragé par la faiblesse d'Honorius, il leva l'étendard de la révolte en empêchant le départ des blés pour Rome et en offrant l'hommage de ses provinces à l'empereur de Byzance. Stilicon, ministre d'Honorius, homme de tête et d'action, lève immédiatement une armée et n'hésite pas à en donner le commandement au frère même du révolté, Mazicel, qui avait servi sous les drapeaux de Firmus et qui s'était rallié aux Romains. Stilicon ne pouvait choisir un chef plus intéressé à la victoire ; une haine à mort divisait à tout jamais les deux frères, depuis que Gildon avait fait massacrer les enfants de Mazicel tombés en son pouvoir.

L'issue de cette guerre ne fut pas un instant douteuse. Le peuple, fatigué de la tyrannie de son gouverneur, le soutenait faiblement, et dès la première bataille, il était vaincu. Forcé de fuir, il s'embarqua. Repoussé par la tempête au milieu de ses ennemis, comme Firmus, il se déroba au supplice par une mort volontaire.

C'est le dernier épisode remarquable de la domination romaine. Trente ans à peine vont s'écouler jusqu'au moment où les Vandales remplaceront Rome en Afrique. Ces trente ans, dénués d'intérêt de ce côté de la Méditerranée, sont la dernière étincelle de vie de l'empire. L'Europe est en proie à des déchirements de toute espèce. Les barbares sont au cœur de l'Italie ; les Francs, les Visigoths et les Bourguignons se partagent la Gaule ; en Espagne s'établissent trois peuples : les Alains, les Suèves et les Vandales.

C'est de ces derniers que j'aurai bientôt à parler ; mais auparavant arrêtons-nous un instant devant la plus grande et la plus pure gloire de l'Afrique.

VIII. Saint Augustin.

Qui n'a entendu parler de saint Augustin, de ce flambeau, joie et ornement du christianisme naissant ? Mais s'il a jeté son éclat sur l'Eglise entière, c'est surtout celle d'Afrique qui peut en revendiquer la plus large part, puisque c'est là qu'il est né, là qu'il a occupé un siège épiscopal.

L'esquisse de sa vie doit donc trouver ici sa place.

Par un de ces mystérieux décrets de la Providence divine qui sait amener à point toutes choses, Tagaste, ville considérable alors, et qui n'est plus aujourd'hui qu'un village de la province de Constantine, venait de renoncer à l'erreur de Donat pour rentrer dans le catholicisme. La pieuse Monique professait donc le vrai dogme qu'elle pratiquait avec une grande ferveur. Cette sainte femme, à l'âme aimante et dévouée, pleurait des larmes amères devant le Seigneur, car de grandes peines attristaient son cœur ; son époux était encore

païen, et Augustin, son fils bien-aimé, avait adopté avec enthousiasme le manichéisme.

Jeune encore, Augustin était allé étudier à Madaure, ville peu éloignée de Tagaste, et ensuite à Carthage. Son intelligence avait vite saisi toutes les sciences, et cependant son cœur n'était pas satisfait; il lui fallait une grande croyance pour le remplir. C'est alors qu'il embrassa le manichéisme, croyant voir dans ses enseignements la vérité dont il était avide. Bientôt la subtile métaphysique de cette secte rebuta son esprit droit et sensé ; alors il se lança dans le tourbillon des plaisirs, et demanda, au monde et à ses joies, le bonheur qu'il cherchait.

Il revint à Tagaste où il enseigna la rhétorique, puis il retourna à Carthage, et enfin, las et fatigué de tout, il résolut de quitter l'Afrique, partit pour Rome, et de Rome se rendit à Milan.

C'était dans cette dernière ville que Dieu devait exaucer les prières pleines de larmes que lui adressait toujours avec une nouvelle confiance la mère affligée. Un jour, Augustin, amené par la curiosité au pied de la chaire de saint Ambroise, entendit ce savant et éloquent évêque; sa parole pénétra dans son cœur, et dès ce moment il fut chrétien. Il se retira dans la solitude, où, après de longues méditations et une lutte violente contre ses passions, il trouva dans la foi une nourriture divine qui combla enfin le vide désolant de son esprit et de son cœur.

Qui pourrait peindre la douce joie de Monique le jour où, inclinée dans la basilique de Milan, elle rendait d'ardentes actions de grâces au Ciel pendant que l'eau sainte du baptême régénérait ce fils, objet de tant d'amour et de tant de larmes. Comme le vieillard Siméon, le jour de la présentation de Jésus au Temple, elle dut dire : « Maintenant, mon Dieu, je puis mourir en paix ! » Et en effet, le Seigneur semblait n'attendre que cela pour la rappeler à lui. Quelques jours après, comme toute cette heureuse famille était réunie à Ostie afin de s'embarquer pour l'Afrique, Monique quitta cette terre, en bénis-

sant celui qu'elle n'avait jamais cessé d'adorer et d'aimer.

Doué d'une âme aussi tendre que forte, Augustin éprouva une extrême douleur. Il resta en Italie, où il commença à combattre de sa parole énergique les erreurs des manichéens. Puis, après la pacification de l'empire par Théodose, il passa en Afrique et, dans le recueillement et la prière, s'adonna à la méditation des saintes Ecritures. Mais Dieu l'avait marqué de son doigt et, malgré sa volonté qui le poussait à la vie contemplative, il fut obligé par Valère, évêque d'Hippone, d'entrer dans le saint ministère et d'accepter l'épiscopat.

Rien ne peut donner une idée du zèle avec lequel il entra dans cette voie sublime de l'apostolat qu'il n'embrassait cependant que malgré lui. Son vaste génie planait sur toute la chrétienté dont il devint rapidement la lumière et l'oracle. Sa parole, si persuasive qu'elle arrachait des larmes à son auditoire, traversait les mers, et allait partout où la foi était attaquée ou affaiblie. Toutes les erreurs trouvaient en lui un antagoniste sévère ; mais toujours rempli de cette douceur évangélique, de cet esprit d'onction et de charité qui caractérise la doctrine de notre divin Sauveur et dont jamais il ne s'écarta.

La révolte du comte Héraclius, gouverneur de l'Afrique qui prit le titre d'empereur, jointe aux persécutions d'Honorius contre les sectes dissidentes, en portant le trouble en Afrique, fit éclater dans tout leur jour les vertus et les talents de l'immortel évêque d'Hippone.

Enfin, arriva ce grand événement qui changea la face de l'Afrique, c'est-à-dire la conquête de ce pays par les Vandales. Mais, anticipant un peu sur les temps, je veux montrer dès à présent ces barbares assiégeant Hippone après que le comte Boniface vaincu fut venu y chercher un refuge.

Je vais laisser parler un auteur moderne, M. Galibert, qui nous a donné une histoire de l'Algérie, aussi remarquable par l'élégante clarté de son style que par les documents qu'elle renferme. Voici textuellement le récit qu'il nous fait de la mort de saint Augustin.

« Après sa défaite, Boniface s'était jeté dans Hippone. Il y fut bientôt assiégé. Les Vandales, qui voyaient en lui le seul obstacle à leurs desseins, s'opiniâtrèrent au siège de cette ville et l'investirent si étroitement que la famine ne tarda pas à s'y déclarer. Ces rudes épreuves ne servirent qu'à mettre en lumière le dévouement et le courage de l'illustre évêque d'Hippone. Quoique fort avancé en âge, il ne cessa de déployer dans l'exercice de son ministère toute l'énergie d'un jeune homme. Chaque jour, du haut de la chaire épiscopale, il prêchait le courage aux soldats, la charité aux riches, la patience aux pauvres, la constance à tous. Pour lui, il ne demandait à Dieu que de cesser d'être le témoin des malheurs qui accablaient son troupeau. Ses vœux furent exaucés. Dans le quatrième mois du siège, accablé d'inquiétudes et de soins, il expira, le cœur déchiré par les maux de son pays et les yeux attachés sur cette cité céleste dont il venait d'écrire la merveilleuse histoire. Saint Augustin fut le dernier grand homme de l'Afrique et le seul dont le nom soit resté dans la mémoire de ces peuples. Les Maures d'aujourd'hui ignorent l'existence des Massinissa, des Jugurtha, des Juba ; le grand nom d'Annibal lui-même est inconnu de la plupart des indigènes ; mais tous savent qu'Augustin fut un ami de Dieu et des hommes. »

IV

Les Vandales en Afrique.

I. Genseric. — Prise d'Hippone.

Les Vandales, partis des bords de la Baltique, étaient arrivés en Espagne et s'étaient établis dans *la riche et fertile province de Bétique*, après avoir séjourné quelque temps en Germanie, embrassé la religion chrétienne en Pannonie et traversé la Gaule. Ils étaient donc chrétiens, mais ils appartenaient à la secte arienne et détestaient les catholiques qu'ils traitaient avec une froide cruauté et massacraient sans pitié.

L'impératrice Placidie, pour mettre un terme à leurs envahissements et à leurs déprédations, donna ordre au comte Boniface, gouverneur de l'Afrique, de passer en Espagne et de faire un traité avec leur roi Gonderic, fils de Godiselle, le premier souverain vandale dont l'histoire soit connue. Boniface obéit sur-le-champ à l'impératrice.

Or, à la cour du monarque barbare, était une jeune fille admirablement belle, elle plut tellement au comte Boniface qu'il ne cessait de se désoler de ce que la différence de religion empêchât qu'elle devînt son épouse. La jeune princesse leva cette difficulté en adoptant volontairement la foi catholique. Gonderic favorisant ce projet, le mariage se fit avant le départ de Boniface qui, retournant en Afrique, emmena avec lui sa jeune et nouvelle épouse.

Aétius, le même général qui, sur le sol gaulois, avait

vaincu avec l'aide de Mérovée, le fameux Attila, était le rival et l'ennemi de Boniface. Il se hâta de profiter de cette circonstance pour le perdre dans l'esprit de l'impératrice à laquelle il fit croire que ce mariage n'avait d'autre but que de conclure avec les Vandales une alliance, ne tendant à rien moins qu'à la détrôner et à s'emparer de l'empire. — *Pour éprouver sa fidélité,* lui disait-il, *envoyez lui l'ordre de se rendre auprès de vous, et s'il n'obéit pas, vous ne pourrez plus douter de ses intentions.* — Et d'autre part, il écrivait à Boniface, qui le croyait son ami : — *L'impératrice vous en veut ; elle doit vous rappeler, trouvez un prétexte pour éluder cet ordre. Il y va pour vous de la libèrté, peut-être de la vie ?...*

Le complot était habilement tramé ; aussi réussit-il complètement. Placidie, irritée et convaincue des intentions de révolte de Boniface, envoya une armée en Afrique, Le gouverneur, dont la fidélité et le zèle à toute épreuve étaient ainsi méconnus, voyant sa tête menacée et comprenant qu'il ne pouvait résister seul à toutes les forces de l'Occident, se décida, malgré les prières et les conseils de saint Augustin et après avoir lutté longtemps avec le devoir et la conscience, à appeler les Vandales à son aide. Il promit à Gonderic, en récompense de ce secours, les trois Mauritanies, c'est-à-dire, le territoire actuel de Maroc, de Fez, d'Alger, d'Oran, de Sétif et de Titteri. Il se réservait le reste de l'Afrique.

Les Vandales, déjà refoulés par les Visigoths au sud de l'Espagne et réduits à la magnifique, mais insuffisante province qui prit d'eux le nom d'Andalousie, acceptèrent avec joie ce traité qui leur livrait un riche pays, depuis longtemps l'objet de leur convoitise. Sur ces entrefaites, Gonderic mourut et le chef qui lui succéda fut le fameux Genseric, un des plus grands génies qu'aient produits les peuples barbares.

Jornandès nous a laissé son portrait dont voici les traits les plus caractéristiques. Figurez-vous, un être petit, difforme et estropié de manière à boiter fortement depuis une chute de cheval qu'il avait faite. Ses yeux vifs et remplis d'expression

quand le feu de la colère les animait, ne laissaient ordinairement lire aucune de ses pensées. Ce corps contrefait renfermait une ambition effrénée, un esprit rempli d'astuce et de dissimulation, un coup d'œil sûr, un courage extraordinaire et surtout une volonté de fer. Sobre et régulier dans ses mœurs, il était parvenu à dompter toutes ses passions, toutes excepté la violence de son caractère qui éclatait en accès de colère terribles à la moindre occasion. Avec lui le projet et l'exécution ne faisaient qu'un. Enfin, pour finir par un trait saillant emprunté à un auteur moderne, « tout en lui avait cette grandeur sauvage qui étonne et qui subjugue l'imagination. »

Se donnant un semblable allié, le comte Boniface courait grand risque de rencontrer un maître.

Genseric s'était embarqué à Calpé (Gibraltar) ; il conduisait à sa suite quatre-vingt mille hommes avec leurs femmes et leurs enfants. Cette multitude, en arrivant en Mauritanie, se grossit encore de Maures, de Donatistes, de Numides et surtout de Gétules. Puis elle saccagea toute la côte et s'avança lentement vers la Numidie avec le projet, presque avoué, de s'emparer de Carthage.

Cependant, le comte Boniface s'était expliqué avec l'impératrice ; elle et lui avaient reconnu le réseau d'odieuse trahison qui les avait enveloppés et poussés à l'extrémité. Boniface, pénétré de repentir et pressé par son ami l'évêque d'Hippone, résolut de faire tous ses efforts pour détourner l'orage que son crime avait amassé sur l'Afrique.

Mais ce fut en vain. Aucune promesse, aucune menace ne put décider Genseric à repasser en Espagne. Son regard de vautour avait marqué sa proie; il la lui fallait, et il la lui fallait couverte de sang.

La parole ni le pinceau lui-même ne pourraient donner une juste idée des malheurs de cette époque. Les campagnes dévastées, les villes pillées et incendiées, leurs malheureux habitants massacrés, sans distinction d'âge ni de sexe, les objets d'art brisés et détruits, les temples profanés et renversés : telles étaient les moindres cruautés de ces barbares, et

pour en citer une preuve : il arriva plusieurs fois qu'en assiégeant une ville, ils allèrent jusqu'à massacrer leurs prisonniers et amonceler leurs corps sous les murailles afin que, réduits en putréfaction, ils ajoutassent aux souffrances des assiégés l'horrible fléau de la peste.

Un tel raffinement de barbarie fait frémir d'épouvante et doit donner une idée des excès dont ces peuples étaient capables. Boniface, obligé de les combattre, fut défait. C'est alors qu'il se retira à Hippone et qu'eut lieu le siège pendant lequel mourut saint Augustin.

Hippone fut prise et réduite en cendres; l'église et la maison de saint Augustin furent seules épargnées par un hasard providentiel, et ainsi se trouvèrent sauvés les précieux manuscrits et la bibliothèque du grand évêque.

Après cette victoire, les Vandales, rebutés par la longueur du siège, consentirent à la paix, moyennant la cession de quelques provinces. Boniface était mort pendant une expédition entreprise en Italie contre le traître Aétius.

Genseric se voyant enfin débarrassé du seul homme capable de lui disputer sa conquête, ne rompit pas ouvertement le traité fait avec Rome; mais il obtint du faible Valentinien de nouvelles provinces, ainsi que le retour des otages qu'il avait livrés, et parmi lesquels était Hunneric, son fils. Ensuite il s'abandonna à sa haine contre le catholicisme, et voulant l'abattre par la terreur, il ordonna une persécution non moins cruelle et non moins terrible que celles des empereurs païens.

Pendant ce temps, il ne perdait pas de vue son projet de se rendre maître de la province romaine. Au moment où on le croyait exclusivement occupé à étouffer le catholicisme dans ses Etats, il se présenta tout à coup devant Carthage, qui se rendit sans résistance. Il lui accorda la faveur de conserver ses murailles, tandis que toutes les autres villes qui se soumirent perdirent les leurs.

Ce fut seulement du jour de la prise de Carthage que Genseric fit dater les années de son règne.

La conquête fut rapide. L'Afrique n'était plus romaine, elle était vandale!...

Avant de terminer ce paragraphe, un mot sur l'indigne traitement que Genseric infligea au clergé de Carthage. Le respectable évêque de cette ville et presque tous ses prêtres furent abandonnés, complètement dépouillés et sans vivres, sur un vaisseau désemparé, c'est-à-dire sans mâts et sans voiles, et livrés aux hasards des flots. Infailliblement ils devaient périr et on doit voir un miracle de la Providence dans leur arrivée à Naples, où ils furent recueillis sains et saufs.

II. Victoires des Vandales.

L'ambition de Genseric était trop vaste pour que l'Afrique, toute riche et puissante qu'elle était, pût la satisfaire. Aussi, à sa possession ne se bornèrent pas ses projets de conquête.

Rome et Byzance frémirent d'effroi en le voyant s'emparer de la Sicile et d'une partie de la Calabre. L'Orient, menacé, se décide à venir en aide à l'Occident, et trente mille hommes quittent Constantinople pour passer en Afrique. Les ruses de Genseric les retiennent en Sicile, et, mû par son influence, Attila se montre tout à coup dans les Etats de Théodose. Ce prince, effrayé, rappelle son armée et reconnaît par un traité la conquête africaine des Vandales.

Une ardente soif de trésors et de pillage animait les soldats de Genseric. Alors se réveilla, après six siècles d'inaction, la Carthage maritime. Chaque jour voyait de nombreux vaisseaux quitter son port et jeter la terreur sur toute la côte. Les Vandales partaient sans but arrêté; ils allaient où le vent les poussait, et leurs mains portaient toujours le fer et la flamme.

Un jour, une armée nombreuse mettait à la voile. Genseric la commandait, et cette fois, au lieu de répondre à son pilote : *Où Dieu voudra!* il dit ce mot : *Italie!* Mot magique que tous les siens répétèrent avec un sauvage enthousiasme et qui faisait encore tressaillir les échos d'Afrique, bien après que la flotte eut disparu.

Oui, ces barbares allaient au cœur de l'empire, ils allaient à Rome même, et c'était une femme, une impératrice qui les y appelait. Une femme outragée que le meurtrier de son époux avait forcée, elle fille et épouse des empereurs, à accepter sa main encore teinte de sang.

Ces paroles réveillent le souvenir de ce que mes lecteurs savent tous, et ils nomment avec moi Valentinien, Eudoxie, Maxime....

Le sac de Rome avec ses scènes sanglantes et terribles apparaît à leur imagination effrayée.

C'était la seconde fois que la reine des nations voyait les barbares dans ses murs.

Alaric, saisi à son aspect de je ne sais quelle respectueuse émotion, l'avait préservée du pillage. Genseric, lui, la dévasta complètement. Il emporta tout ce qui pouvait s'emporter, mutila le reste, et lorsque ses galères quittèrent le port d'Ostie, elles étaient tellement chargées des dépouilles de Rome et des villes de la côte que le lest avait été retiré et remplacé par des richesses incalculables. Parmi les captifs, figuraient l'impératrice et ses deux filles Placidie et Eudoxie; peu après, Genseric renvoya la seconde avec sa mère à Constantinople, et retint l'aînée, qu'il fit épouser à son fils Hunneric.

Le sac de Rome fut en quelque sorte le dernier signal de la ruine définitive de l'empire d'Occident; pour Genseric, ce fut non seulement une occasion de s'enrichir, mais encore d'augmenter son influence, de porter au loin la crainte et l'effroi qu'inspirait son nom. Il était regardé maintenant comme l'émule d'Attila. Il sut mettre à profit ce prestige redoutable qui le faisait le héros du monde barbare, et à peine débarqué en Afrique, il était déjà maître de tout le littoral depuis la grande Syrte jusqu'au détroit de Gibraltar. La province de Tripoli, les îles Baléares, la Corse, une grande partie de la Sicile se soumirent à ses lois. Il avait l'empire de la Méditerranée, il était l'arbitre de l'Occident.

Cependant un homme capable de résister aux envahisse-

ments des barbares arrive au pouvoir, c'est Majorien. Il veut ressaisir l'Afrique, et pour cela, il équipe une flotte immense dans le port de Carthagène. Ensuite, poussant le courage jusqu'à l'audace, il se déguise, teint en noir sa chevelure blonde, et, sous le nom d'un ambassadeur, passe en Afrique pour connaître par lui-même les ressources et les forces de son ennemi. Genseric le conduisit dans son arsenal, et Procope assure que les nombreuses et riches armures enlevées aux Romains, s'agitant à sa vue, s'entre-choquèrent et résonnèrent sans que personne les touchât.

Suffisamment renseigné, Majorien retourna à Carthagène. Tout était prêt ; son génie allait triompher, lorsque la trahison vint briser son espoir, détruire son ouvrage. Des officiers goths vendus à Genseric donnèrent à ce prince le moyen de détruire la flotte ; une seule nuit suffit à anéantir l'œuvre de trois années, et l'héroïque Romain, obligé de recevoir des conditions au moment d'en dicter, revint en Italie pour y mourir, victime de la perfidie et de l'aveuglement de ses soldats.

Avec son esprit pénétrant, Genseric avait compris le profit qu'il pouvait tirer de la position de Carthage. Il se souvenait que les Phéniciens, ses anciens fondateurs, avaient assis leur puissance par leur force maritime, et ses efforts tendaient à son but en employant les mêmes moyens. Un service de piraterie bien organisé portait la dévastation jusque sur les côtes de l'Asie-Mineure. L'archipel était rempli de ses galères, qui interceptaient toute navigation, tout commerce.

Pour mettre un terme à tant d'audace, l'empereur d'Orient réunit une armée de 100,000 hommes ; mais, comme Genseric autrefois avait retenu la flotte en Sicile jusqu'à ce que des troubles fomentés par lui la contraignissent à rentrer, cette fois encore ses intrigues lui donnèrent un sursis de quelques jours, qu'il sut mettre à profit, non pour susciter à Byzance un ennemi étranger, mais pour préparer un moyen de destruction. — Le dernier jour de la trêve, le vent poussait, sur la flotte gréco-romaine, les brûlots vandales qui l'incendièrent et l'exterminèrent complètement.

Ce nouveau succès porta à son comble la renommée du chef, qui, ne perdant aucune occasion, se hâta de menacer l'Egypte et ravagea plus que jamais le littoral de l'Espagne et de l'Italie.

Odoacre avait porté le dernier coup à l'empire qui n'existait plus, et l'empereur d'Orient, Zénon, persuadé que ses efforts ne pourraient rien contre une puissance comme celle de Genseric, consentit au partage de la Méditerranée et reconnut sa souveraineté sur toutes les régions de l'Atlas.

Le roi vandale était donc arrivé à l'apogée de la grandeur et de la gloire; on ne lui demandait en échange de toutes ces concessions que de tolérer le catholicisme. Il le promit.

Devait-il tenir sa parole? — Dieu seul le sait, car la mort le frappa peu de mois après la signature du traité. La grande puissance de son peuple, due à son génie, s'éteignit avec lui, comme celle du grand et florissant royaume de Numidie était tombée avec Massinissa, son fondateur et son soutien.

Voici quelques détails sur l'organisation vandale en Afrique. Genseric divisa sa conquête en deux parties : la plus vaste lui appartint personnellement; l'autre, qui comprenait à peu près la province proconsulaire, c'est-à-dire la partie du littoral qui s'étendait du promontoire de Mercure (cap Bon), jusqu'à l'embouchure de la Huska (la Zaïne), fut partagée entre ses guerriers. Il les divisa en quatre-vingts cohortes, ayant chacune un chiliarque ou chef de mille hommes. Au-dessus des chiliarques étaient d'abord le roi, commandant absolu et suprême, ensuite les comtes, chefs de plusieurs cohortes. Après les chiliarques venaient les centurions et les décurions, qui étaient, en même temps que chefs militaires, magistrats civils.

Cette organisation féodale, excellente tant qu'elle était dirigée par un prince habile et que les mœurs du peuple étaient rudes et guerrières, devint bien vite mauvaise et fatale au contact de la civilisation, dont les Vandales ne surent prendre que les vices et la mollesse.

III. Bélisaire et les Vandales.

A peine ai-je achevé d'esquisser les conquêtes et la grandeur de la domination vandale, et déjà je vais montrer sa décadence et sa ruine.

A son lit de mort, Genseric avait décidé l'ordre de la succession au trône. D'après sa volonté, la couronne devait revenir toujours au membre de la famille le plus âgé, et non passer du père au fils. Par ce moyen, le conquérant de l'Afrique espérait éviter les maux qui, à cette époque où la force passait avant le droit, devaient résulter d'une minorité ou du gouvernement d'un prince trop jeune.

Hunneric, pour assurer la couronne à ses enfants, malgré cette disposition testamentaire, fit périr tous les princes de sa race qu'il put atteindre. Crimes superflus; après sa mort, Gunthamond, un de ses parents éloignés, lui succéda, et Hilderic, son fils, persécuté à son tour, se vit forcé de chercher un refuge à Constantinople.

Lorsque Trasamond eut occupé le trône après Gunthamond, Hildéric put y prétendre enfin. Il se trouvait dans les conditions prescrites par Genseric. Ayant longtemps vécu à la cour de Constantinople, d'un esprit doux et faible, il se laissa gouverner par l'influence de Justinien, et se montra plutôt lieutenant de cet empereur en Afrique que monarque indépendant.

Irrité de cette conduite dans laquelle il croyait voir des projets de trahison, le peuple vandale se souleva. Après quelques combats peu sérieux, les amis de Hilderic se mêlèrent aux rebelles et se réunirent sous un seul et même drapeau, pour saluer roi Gélimer, descendant de Genseric.

A peine élu, le nouveau souverain marcha sur Carthage et s'empara de Hilderic, qu'il fit plonger dans une affreuse prison, après avoir massacré ses partisans.

Gélimer était brave, il était connu et aimé de ses sujets; aussi crut-il, sûr de l'appui populaire, pouvoir défier les

forces de Justinien en refusant de rendre la liberté à son prisonnier. L'empereur, occupé à une guerre contre les Perses, dissimula d'abord, mais bientôt son armée étant victorieuse, il lui donna pour général le fameux Bélisaire, et la dirigea sur l'Afrique, malgré les représentations de la plupart de ses conseillers, que le nom seul des Vandales faisait trembler d'effroi.

Cette brusque décision surprit d'autant plus Gélimer que ses forces étaient concentrées sur un autre point : profitant des troubles inséparables d'une usurpation, plusieures parties de ses vastes Etats s'étaient soulevées contre lui. Au premier rang était, d'une part, la Sardaigne, dont le gouverneur, nommé Godas, quoiqu'il fût une des créatures de Gélimer, avait offert la souveraineté à l'empereur ; d'autre part, Tripoli avait déclaré son indépendance par la voix d'un seigneur romain, Prudentius, qui voulait surtout l'affranchissement des catholiques.

Le roi vandale, au lieu de se porter sur Tripoli, d'où il aurait pu couvrir l'Afrique tout entière, ne put résister au désir de punir le traître Godas, et envoya en Sardaigne l'élite de ses forces, commandée par Tzazon, son frère.

Ce fut précisément sur ces entrefaites que débarqua Bélisaire. On conçoit combien était défavorable la position de Gélimer, surtout avec un adversaire aussi habile et aussi redoutable.

Ce dut être, pour les catholiques opprimés, un jour heureux que celui où la flotte greco-romaine se montra inopinément en vue de Caput-Vada (Capoudia), un peu au sud de Carthage. Comme ils durent saluer avec joie ce beau vaisseau amiral, dont les voiles teintes de pourpre étaient pour eux le symbole de l'espoir et du salut.

Bélisaire n'hésita pas. Le jour même où sa flotte toucha terre, son armée débarqua, et une circonstance merveilleuse vint donner une impulsion nouvelle au courage du soldat. Sous ce ciel brûlant, les hommes souffraient déjà de la soif, lorsque, en creusant un fossé, une source d'eau vive, que nul

ne croyait devoir y rencontrer, jaillit tout à coup. C'était un présage favorable, tous les cœurs l'acceptèrent, et la crainte, jusqu'alors mal étouffée, qu'inspiraient les Vandales, fut oubliée et rejetée bien loin.

Aussi prudent politique que savant stratégiste, Bélisaire comprit qu'il ne s'agissait pas ici d'une conquête ordinaire, mais d'un peuple à affranchir d'un joug odieux. Il sentit que le meilleur rôle à jouer et en même temps le plus profitable était celui d'ami et d'allié.

Avec un rare bonheur, il fit comprendre à son armée qu'elle devait, dans l'intérêt de sa sûreté en même temps que de sa gloire, ne donner aucun motif de mécontentement aux habitants du pays. Il établit une discipline rigoureuse, non seulement ne tolérant pas le pillage, mais encore punissant avec sévérité le plus léger acte de maraude. Cette sage conduite acheva de lui attirer les sympathies du peuple. Syllecte, Lemptis (Lempta), Adrumète (Hamamet), lui ouvrirent successivement leurs portes, et de là, il se dirigea sur Carthage.

Lorsqu'il apprit l'arrivée, les succès et la marche de Bélisaire, Gélimer était au fond de la Byzacène; il se hâta de venir au secours de sa capitale. Au découragement de ceux qui l'entouraient, il comprit, mais trop tard, l'incurie des rois vandales ses prédécesseurs, qui avaient, par crainte des habitants, détruit toutes les fortifications, sans songer qu'un jour pourrait arriver où ces fortifications auraient fait leur sûreté contre des peuples conquérants.

En effet, il ne restait sur tout le territoire africain que la seule Carthage qui eût conservé des murailles, encore étaient-elles en si mauvais état qu'elles ne pouvaient offrir une résistance sérieuse. La couronne de Gélimer était donc livrée aux chances d'une bataille; c'était un enjeu qu'il lui fallait jouer sur un seul coup de dé. Ses plus braves soldats étaient sur une terre lointaine, ceux qui devaient le soutenir étaient presque démoralisés, et, pour comble d'infortune, les indigènes en masse se prononçaient contre lui.

L'imprudente politique suivie depuis que cette nation fanatique et cruelle avait mis le pied sur le sol de l'Afrique portait ses fruits. Il n'avait tenu qu'à Genseric d'être le Clovis de ces contrées. Fatiguées du joug avili de Rome, éblouies à l'aspect de son génie, les populations eussent été heureuses de se ranger avec confiance et amour sous ses lois. Elles ne lui demandaient que d'adopter, ou tout au moins de reconnaître et de protéger la croyance dominante, le catholicisme. Il rejeta toute voie conciliatrice, il ne voulut régner que par la crainte et la force, il voulut étouffer dans le sang une religion aimée et honorée : qu'arriva-t-il ? Les peuples courbèrent le front, prièrent et attendirent ! Et maintenant l'heure de la délivrance, qui sonnait, trouvait un écho dans chaque cœur; tous les bras se levaient pour renverser une puissance abhorrée.

Cependant Gélimer hésitait. Il n'osait livrer bataille ; il n'osait, non plus, se retrancher dans Carthage, où il n'aurait pu soutenir un siège. La marche rapide de Bélisaire le décida. Il disposa son armée avec un grand talent et la divisa en trois corps principaux. Malheureusement Ammatas, son frère, jeune guerrier à l'esprit ardent et impétueux, n'eut pas la patience d'attendre, et, avant l'heure désignée, à la tête des troupes sous ses ordres, il s'avança sur l'avant-garde de l'armée gréco-romaine.

Cet empressement devint funeste aux Vandales, qui furent entièrement défaits après qu'Ammatas eut succombé avec gloire sur le champ de bataille. Le surlendemain, le lieutenant de Justinien était reçu dans Carthage aux acclamations générales.

Ce jour qui faisait passer la ville africaine d'une domination à une autre, était pour elle un jour de fête. Les boutiques étaient ouvertes ; les promenades encombrées de promeneurs ; les citoyens vaquaient avec sécurité à leurs affaires, et les temples, rouverts après un siècle d'oppression, recevaient la foule des fidèles qui venaient y rendre grâce à l'Eternel. C'était précisément l'anniversaire de la fête de saint

Cyprien, et la foule d'habitants qui se pressait au pied de l'autel consacré spécialement au saint martyr, ne peut être comparée qu'à leur joie et à leur confiance.

La capitale était aux mains de Bélisaire ; mais le prudent général n'oublia pas dans l'enivrement du triomphe que ce ne pouvait être le dernier mot de cette guerre. Il supposa que Gélimer allait essayer un suprême effort.

Il ne se trompait pas.

IV. Gélimer à Constantinople.

Le premier soin du vainqueur fut de se fortifier dans Carthage. Les vieilles murailles furent réparées, de nouveaux forts construits ; de larges et profonds fossés, disposés de manière à recevoir de l'eau en abondance, achevèrent de rendre la ville imprenable. Deux mois à peine avaient suffi à exécuter cette œuvre immense. C'est que non seulement l'armée y travaillait avec zèle, mais la population, composée de deux cent mille âmes, y coopérait aussi avec ardeur.

Cette surprenante activité porta le découragement des Vandales à son comble, et d'autre part, elle remplit d'admiration les Maures, en agissant fortement sur leur imagination impressionnable. Cette force et cette grandeur furent pour Bélisaire une auréole glorieuse devant laquelle s'inclinèrent les chefs en venant auprès de lui solliciter son amitié. Il les accueillit avec distinction, les combla de présents et leur remit les riches insignes de la dignité royale. En échange, ils promirent de rester neutres.

Tzazon, en apprenant les succès des Gréco-Romains, s'était hâté de faire rembarquer ses troupes. La traversée avait été heureuse, et dès son arrivée en Afrique, il était allé rejoindre son frère qui avait rassemblé autour de lui la presque totalité du peuple vandale.

Après s'être rejoints sur les frontières de la Byzacène, les deux princes marchèrent sur Carthage. Bélisaire se porta en avant, les attaqua et remporta la victoire la plus complète.

Tzazon resta sur le champ de bataille ; Gélimer prit la fuite ; le camp tomba au pouvoir de l'armée qui fit un butin incalculable.

A l'issue de cette bataille, la terrible domination vandale était à tout jamais détruite, après cent cinq ans de durée. Trois mois de campagne et deux combats avaient suffi à Bélisaire pour réaliser ce grand succès.

Gélimer vivait encore ; il était près des sources de la Seybouse chez une tribu maure des montagnes, les Pappua (Djebel-Edough). On ne saurait se faire une idée de la misère et de l'existence rude et pénible de ces Maures. Réunis dans de méchantes huttes qui ne les mettaient pas à l'abri des intempéries de l'air, la terre nue était leur seul lit. Aucun d'eux ne connaissait le luxe de plusieurs vêtements ; le même manteau sale et déchiré les couvrait également en hiver et en été. Ils se nourrissaient de galettes d'orge ou d'avoine cuites sous la cendre. Telle était l'existence que le roi des Vandales, ce prince accoutumé à toute la somptueuse pompe orientale, dut se résigner à partager, bien heureux encore qu'on voulût la lui offrir.

La montagne était tellement escarpée qu'elle était inaccessible. Après avoir vainement tenté de l'emporter d'assaut, Phara, lieutenant de Bélisaire, se contenta de la bloquer étroitement. Alors, cette misère dont je parlais tout à l'heure, se changea en une épouvantable famine.

Pendant que le siège continuait, le territoire se soumettait de toutes parts. Septem (Ceuta), Césarée, Tripoli recevaient, comme Carthage, garnison romaine.

La Corse, la Sardaigne, les îles Baléares étaient détachées, par la flotte, de l'empire africain, et réunies à celui de Constantinople.

Les Byzantins se hâtèrent de venir prendre leur part de la conquête ; ils s'établirent en grand nombre en Afrique. Une loi de déportation fut promulguée, et l'élément vandale ainsi complètement absorbé ne laissa plus, comme trace de son passage et de son influence, qu'un souvenir de crainte et

d'horreur ; souvenir qui, même à notre époque, rend le nom de ce peuple synonyme de destruction aveugle, d'œuvre anti-civilisatrice.

Gélimer, sur son roc imprenable, était si bien surveillé par Phara, que rien ne pouvait arriver jusqu'à sa retraite. Son énergie, toujours forte et vivace quand il s'agissait de lui personnellement, faiblissait parfois quand il voyait la détresse des siens et la fidélité de ceux qui, l'ayant accueilli, lui étranger et malheureux, souffraient des maux sans nom, plutôt que de violer leur serment d'hospitalité.

Un jour que son œil plongeait dans la riante vallée qui s'étendait à ses pieds, et qu'il contemplait d'un regard pensif les casques dorés des soldats scintillant au soleil, une scène douloureuse attira son attention.

Près de lui, un enfant, son neveu, avait en sa possession quelques débris de galette d'orge à peine cuite : un jeune Maure chercha à lui enlever ce séduisant trésor ; une lutte s'engagea, lutte terrible, car pour l'un comme pour l'autre, cette parcelle de mauvais pain était presque la vie. Le guerrier pleura, le fier Vandale courba le front ; c'en était fait, sa décision était prise.

Le soir même, Phara quittait le pied de la montagne Pappua ; il emmenait avec lui le descendant de Genseric qui venait de capituler.

Gélimer fut reçu à Carthage par Bélisaire, qui l'accueillit avec la plus grande distinction, et lui promit son appui près de l'empereur son maître. Immédiatement après cette importante capture, le vainqueur des Vandales s'embarqua pour Constantinople, où les envieux de sa gloire et de la faveur dont il jouissait cherchaient à le perdre dans l'esprit de Justinien.

En sera-t-il donc de cet illustre général comme de son devancier en Afrique, le noble Théodose ? Heureusement non. La présence de Bélisaire fit taire les jaloux ; l'empereur le combla d'éloges, et le peuple, renouvelant son antique usage, lui décerna les honneurs du triomphe. Dans le cortège, Géli-

mer marchait à la tête des captifs, et ces paroles du roi Salomon : *vanité des vanités, tout n'est que vanité!* sortaient à chaque instant de ses lèvres.

Ce jour, pénible à son orgueil, fut le dernier jour malheureux du roi détrôné. A dater de ce moment, il vécut paisible en Galatie, entouré de sa famille, de toutes les satisfactions de la vie privée et comblé des dons de l'empereur.

A la chute de Gélimer, lors de la seconde bataille près de Carthage, s'était éteinte la nationalité vandale. A sa mort s'éteignit la race de Genseric ; il ne laissa pas d'enfants. C'est ainsi que Dieu se joue de la puissance des peuples et des hommes, qui ne sont jamais que des instruments dans ses mains, lors même qu'ils semblent vouloir marcher contre ses lois adorables ; ces instruments il les brise et les disperse quand il lui plaît.

V

Domination gréco-byzantine.

I. L'Afrique au sixième siècle.

Si on se souvient de l'importance que Rome attachait à ses provinces d'Afrique, on se fera une juste idée de la joie avec laquelle Byzance accueillit la nouvelle d'une conquête aussi sérieuse et des efforts qu'elle fit pour y consolider son autorité.

Ce n'est pas cependant que l'Afrique fût restée ce qu'elle avait été sous la domination de la reine du monde.

Bien loin de là, les belles et riches plaines que la métropole nommait avec orgueil son grenier, étaient maintenant incultes et infertiles. La luxuriante végétation de ce pays avaient envahi le travail des hommes, et nul vestige ne restait de ces champs immenses où se récoltaient naguère les plus belles moissons du monde. Les plantes sauvages, les hautes herbes des pâturages, les arbustes, les cactus aux longues épines avaient remplacé toute trace de culture. C'était une terre à défricher, une nouvelle et laborieuse tâche à accomplir. La main vandale avait passé par là, et un siècle avait suffi pour anéantir le labeur pénible d'une longue période de civilisation.

Les Maures, les Gétules et les Numides avaient quitté leurs montagnes, et, profitant de l'état de décadence des Vandales, étaient venus occuper la plaine et s'établir sur ce sol, témoin des grandeurs de Rome.

C'était à ces ennemis bien autrement formidables que l'ar-

mée de Gélimer, que les Gréco-Romains allaient avoir affaire. Les chefs séduits d'abord par la renommée et les exploits de Bélisaire, n'avaient pas tardé à redouter sa puissance, à envier sa gloire.

De là à la guerre il n'y avait pas loin : elle éclata sous Salomon, son successeur.

Ce Salomon était un homme prudent et vertueux, qui, sous le nom d'exarque (titre que portèrent tous les gouverneurs de l'Afrique pendant la domination byzantine), remplissait dignement les hautes fonctions que Bélissaire en quittant l'Afrique lui avait confiées, et dans lesquelles il avait été confirmé par Justinien.

Déjà, avant le départ de Bélissaire, quelques troubles avaient eu lieu ; mais c'était peu de chose ; le feu couvait sous la cendre, il n'osait encore brûler à découvert. A peine le sut-on parti pour Constantinople, que la révolte se déclara.

Les Maures crurent pouvoir battre impunément son successeur ; réunis aux Gétules, ils s'assemblèrent en grand nombre dans la plaine de Manimée (régence de Tunis) et attendirent les Byzantins dans une position formidable. Salomon voyant que sa cavalerie lui était inutile fit mettre pied à terre à ses hommes et, réunissant toutes ses forces sur un seul point, il attaqua hardiment l'ennnemi, enfonça ses lignes et en fit un tel massacre que les auteurs contemporains portent à dix mille le nombre des Maures qui restèrent sur le champ de bataille.

Loin d'être découragés par cette défaite, les indigènes semblèrent redoubler d'efforts et d'opiniâtreté. Seulement, ils changèrent de tactique et allèrent camper sur une montagne qu'ils croyaient inaccessible à leurs adversaires. Vain espoir ! Stimulée par son chef, l'armée de Salomon pouvait tout. Aussi agiles que la gazelle du désert, les Gréco-Byzantins, au nombre de mille, gravirent le flanc du roc escarpé qui surplombait le camp maure. Les indigènes qui se croyaient abrités par un rempart naturel, virent au lever du soleil flotter sur leurs têtes les bannières impériales : l'épouvante se mit dans leurs rangs, d'autant plus que toute voie de fuite leur était fermée.

Cette bataille fut encore plus meurtrière que celle qui l'avait précédée.

Les vainqueurs emmenèrent en captivité un si grand nombre de femmes et d'enfants, qu'à Carthage, au retour de cette expédition, un enfant était livré comme esclave au même prix qu'un mouton. Cette affaire ruina la puissance des Maures orientaux, et la guerre cesa dans la Byzacène, faute de combattants.

Les Maures occidentaux résistaient toujours. La belle Numidie était le théâtre de la lutte, et le temps était loin où, sous les règnes prospères des Massinissa, des Micipsa et des Juba II, ces contrées faisaient l'étonnement et l'admiration des étrangers.

Devant les efforts des indigènes, avait fui la civilisation. Les villes épiscopales avaient perdu leur grandeur et leur renommée ; le plus grand nombre ruinées par les Vandales, les autres désolées par les excursions continuelles des populations nomades. Les tribus maures et numides, ennemies irréconciliables et acharnées, se réunissaient toujours quand il était question de combattre toute domination étrangère, de détruire tout germe européen. Pendant que Salomon était vainqueur dans la Byzacène, le chef des peuples guerriers du mont Ouraze (Aourès), Jabdas, s'était mis à la tête de la résistance numidique, et trente mille hommes avides de pillage s'étaient rangés autour de lui. Jabdas avait des ennemis puissants parmi les Maures, ils promirent à Salomon de nombreux renforts, lui affirmèrent que beaucoup de leurs compatriotes n'attendaient que sa présence pour se déclarer contre les rebelles. Décidé par ces promesses, Salomon quitta la Byzacène et se porta sur la Numidie ; mais après quelques jours de marche pénible, voyant qu'aucune de ces brillantes espérances ne se réalisait, il craignit une trahison et revint sur ses pas. La tenue de ses troupes et le bon ordre de la retraite imposèrent aux indigènes, qui n'osèrent inquiéter sa marche. Il rentra à Carthage sans avoir été attaqué, mais aussi sans avoir remporté le plus léger avantage.

Connaissant par lui-même la nature et la position des lieux, il résolut une nouvelle expédition et fit ses préparatifs de telle sorte que toutes les chances de succès semblaient devoir la couronner. Mais au moment où il allait partir éclata une conspiration terrible, fomentée et dirigée par le clergé arien.

Ces fanatiques avaient choisi la grande solennité de Pâques pour exécuter leur complot. Ils devaient immoler au pied des autels le gouverneur et sa suite. Je ne sais quel motif arrêta leurs bras levés pour l'assassinat, — ce fut peut-être la crainte, peut-être le remords. Toujours est-il, que le moment fixé pour le massacre s'écoula tranquillement; le saint lieu fut respecté, le sacrilège ne fut pas ajouté aux meurtres et à la violence, et ce ne fut que dix jours après au milieu d'une fête donnée au Cirque, que l'insurrection se manifesta. Les troupes indigènes, qui étaient entrées pour une majeure partie dans la formation de l'armée, s'étaient ralliées aux conjurés. Elles portèrent en quelques minutes la dévastation, la mort et le pillage dans tous les quartiers de la ville. Les habitants furent massacrés, les rues avaient dit-on, de larges ruisseaux de sang; enfin la nuit et la fatigue purent seules mettre un terme à la fureur de ces forcenés.

Salomon se réfugia en Sicile; sept personnes seulement purent s'embarquer avec lui et accompagner sa fuite.

Immédiatement les rebelles se choisirent un chef; c'était un simple soldat nommé Stoza : il fut élu par huit mille hommes réunis dans les champs de Bulle, près de Carthage.

Je m'arrête ici. Je consacrerai un autre chapitre à raconter cette insurrection dont les détails nous ont été transmis par Procope, qui fut témoin oculaire, tout au moins du commencement, puisqu'il était au nombre des sept personnes qui quittèrent Carthage avec Salomon et gagnèrent avec lui la Sicile.

II. Insurrection de Stoza.

Le chef que s'étaient choisi les insurgés était Maure; son caractère hardi, entreprenant, inaccessible à la peur; la

force athlétique de ses membres, sa valeur indomptable, en même temps que l'éloquence persuasive, quoique grossière et rude, de ses discours, en faisaient un chef de parti redoutable à ses ennemis et adoré de ses amis. Doué de prévoyance et d'astuce, il rallia à sa cause les Vandales épars sur le territoire africain, et, en général, tous les ennemis de la domination byzantine. Pour atteindre son but, il jura que tout esclave, en entrant dans son camp, recouvrerait ses droits d'homme libre ; que tous les crimes des malfaiteurs seraient oubliés dès qu'ils prendraient place sous ses drapeaux. Par ce moyen, d'une excessive habileté, sinon d'une rigoureuse délicatesse, ses rangs se grossirent rapidement ; mais de quels hommes ! Un ramassis de vagabonds et de criminels ; population tarée qui vit toujours cachée dans la boue des grandes villes ; troupes courageuses et ardentes au pillage, mais indisciplinées et perdues de vices.

Cependant Stoza s'était porté sur Carthage, où, eu égard à la fuite de Salomon et à la défection de son armée, il croyait entrer sans combat.

Il n'en fut pas ainsi : le capitaine des gardes du gouverneur, le brave et fidèle Théodore, avait tout disposé pour la résistance. Grâce à ses talents militaires, Carthage pouvait espérer d'échapper aux rebelles ; mais ses habitants, effrayés des horreurs qui accompagnent toujours un assaut, horreurs dont ils venaient d'avoir un triste exemple au milieu même de la paix la plus profonde, n'en voulurent point courir la chance et résolurent de se rendre à merci, malgré les supplications, les promesses et les menaces de Théodore.

La capitulation était décidée pour le lendemain, lorsque, pendant la nuit, un vaisseau entra dans le port. Ce vaisseau ne portait que cent hommes d'élite, mais à leur tête était un capitaine dont le bras et le renom valaient des armées : Bélisaire les commandait en personne. Son nom seul eut sur les assiégeants un effet magique : abandonnant leur camp, ils prirent la fuite, pêle-mêle et sans ordre. Le général, quittant les murs de Carthage, les poursuivit avec un faible

corps de deux mille hommes tout au plus, et les atteignit à Membrèse, à dix-sept lieues de Carthage, près de la rivière Bagrada. Là, il les attaqua avec vigueur et les força de continuer à fuir ; ils ne s'arrêtèrent plus que sur le sol de Numidie. En comptant leurs rangs, ils s'aperçurent qu'un petit nombre seulement des leurs avaient péri.

Le vainqueur se rembarqua sur-le-champ pour la Sicile, où sa présence était nécessaire. Avant son départ, il donna à Théodore le gouvernement de Carthage et de la province, et il confia le commandement des forces militaires en Numidie à un capitaine nommé Marcel.

Ce nouveau chef était un excellent soldat, mais il n'avait pas le génie nécessaire pour diriger et surtout maîtriser, dans une occurrence aussi difficile, une armée comme celle qui lui était confiée. En effet, sans nationalité, puisqu'elles étaient formées d'éléments hétérogènes, les troupes, mal payées, sans discipline régulière, ne pouvaient être victorieuses qu'autant que celui qui était à leur tête savait les dominer, soit par crainte, soit par admiration, soit enfin par amour. Marcel ne possédait aucune des qualités nécessaires pour exercer cette influence.

Stoza, en homme adroit, sut se prévaloir de ces circonstances ; et tandis que les deux armées étaient en présence à Gazophyle (près de Constantine), il fit un dernier appel aux soldats impériaux, leur répéta tout haut ce qu'il leur avait fait dire bien des fois par ses émissaires et flatta en même temps leur cupidité, leur orgueil et leur ambition. Aussitôt, et sans même essayer du sort des armes, ils abandonnent leurs drapeaux, tombent à ses pieds et lui jurent une fidélité à toute épreuve. Stoza fait arracher de l'église, asile où il s'était réfugié, l'infortuné Marcel et les quelques hommes qui lui étaient restés fidèles, et les fait massacrer.

Pour réparer ce terrible échec, il fallait un chef brave, courageux, mais surtout prudent et sage. Justinien jeta les yeux sur Germanus, son neveu, qui, plus d'une fois déjà, avait fait preuve de rares talents. Germanus, en arrivant à

Carthage, y trouva une armée diminuée de plus des deux tiers, et le tiers restant, indécis, attaché aux rebelles par des liens de parenté ou par sympathie, prêt enfin à suivre, à la première occasion, l'exemple donné par les soldats de Marcel.

Ne pouvant employer, sans danger, la chance des armes, le nouveau gouverneur eut recours à la politique. Il paya les arriérés, non seulement à ceux qui lui étaient restés fidèles, mais encore à tous ceux qui rentrèrent sous les drapeaux impériaux. Enfin, il promit l'impunité et l'oubli à tous ceux qui, disait-il, n'étant coupable que d'un moment d'entraînement et d'erreur, viendraient solliciter leur réintégration. Cette générosité, à laquelle on était loin de s'attendre, opéra une réaction complète. La plupart des transfuges de l'armée gréco-byzantine abandonnèrent Stoza et revinrent à Carthage.

Stoza, pour arrêter cette désertion qui s'étendait à ses propres soldats, marcha sur Carthage ; mais son armée, en entendant ceux qui naguère faisaient partie de son camp, rentrés aujourd'hui dans l'obéissance, crier : *Vive l'empereur! Mort à Stoza!* se débanda. Poursuivie par Germanus, elle fut entièrement défaite. Jabdas et un autre roi maure, auxiliaires et alliés de Stoza, s'étaient tournés contre lui pendant la bataille.

Par un rare bonheur, Stoza échappa à la mort et à la captivité; il alla chercher un asile au fond de la Mauritanie, auprès d'un roi dont il épousa la fille.

Cette dernière révolte qui avait fait chanceler la domination gréco-byzantine, n'était plus à redouter pour le moment, mais elle avait jeté des germes funestes dans les esprits; elle avait habitué l'armée à considérer la désertion comme un droit, et non comme un crime.

Désormais, nous allons toujours trouver l'élément de discorde et de révolte en activité. Maximin, un des gardes du palais, voulut prendre le rôle de Stoza ; Germanus l'arrêta au début, le fit saisir et le fit pendre à une des portes de la ville.

Vainqueur deux fois, le neveu de l'empereur prit un

ascendant immense sur les soldats et sur les populations. Son administration, sage et éclairée, promettait d'heureux jours à l'Afrique, lorsque les intrigues de Théodora, femme de Justinien, décidèrent son rappel et arrêtèrent l'impulsion prospère qui aurait peut-être rendu l'Afrique ce qu'elle avait été aux beaux jours de Rome.

Une remarque générale à faire, c'est que tout le temps qu'a duré l'empire d'Orient, les fautes ont succédé aux fautes. Les règnes les plus célèbres n'ont pas été exempts de cet aveuglement inqualifiable qui entraînait le gouvernement à sa perte ou tout au moins à l'affaiblissement de son pouvoir.

Depuis le grand Théodose, il n'est pas un seul empereur qui ait su faire naître des circonstances favorables; et lorsqu'elles se sont présentées d'elles-mêmes, pas un seul non plus qui ait su les mettre à profit, les faire fructifier pour l'avenir et la gloire du pays.

Ne doit-on pas attribuer surtout ce fâcheux état de choses à la crainte jalouse des souverains qui se hâtaient d'abaisser leurs sujets, de récompenser par l'exil et la perte de leur faveur ceux qui se signalaient à leur service. Triste ingratitude qui étouffa bien des germes de grandeur, qui détruisit dès leur principe un grand nombre d'œuvres glorieusement commencées!

III. Chute de la domination gréco-byzantine.

Le successeur que l'empire donna à Germanus fut ce même Salomon que nous avons vu, victime de la révolte et du massacre de Carthage, se diriger vers la Sicile. Il avait accompagné Bélisaire, lorsque celui-ci était venu en Afrique faire la glorieuse apparition qui mit en fuite Stoza et ses Maures. Il avait pris part à la bataille de Membrèse, puis il avait fait voile vers Constantinople pour rendre compte de sa conduite à l'empereur.

On se souvient que, pendant son premier gouvernement, Salomon avait eu pour antagoniste Jabdas, roi puissant, que

nous avons vu depuis, sur le champ de bataille, se rallier aux Gréco-Byzantins. J'ai dit alors que Jabdas était chef des tribus qui habitaient les monts Ourazes ; j'ai ajouté comment Salomon, conduit vers lui par des guides douteux, avait dû rebrousser chemin, remettre à plus tard son expédition, et comment encore, au moment de la renouveler, l'insurrection l'avait obligé d'abandonner lui-même l'Afrique.

Pendant son inaction forcée, il avait mûri son projet ; à peine remis en possession du pouvoir, il résolut de l'exécuter.

Qu'on ne s'étonne pas de cette persistance. Les contrées dont il s'agissait sont les plus belles régions de la fertile Numidie. Ces monts Ourazes (Aourès), sont précisément toute la partie du grand Atlas qui appartient à la Numidie et qui s'étend entre Constantine et Biskara. On la nommait le jardin de l'Afrique, et en la revêtant de toute la richesse et de toute la force de la nature méridionale, on ne pourra encore avoir qu'une idée imparfaite de la beauté des fruits qui mûrissent sous ce climat, de l'excellence de ses pâturages, du développement prodigieux de tous ses végétaux. La montagne est sillonnée en tous sens par des torrents qui portent au loin la fraîcheur et la fécondité.

Cette chaîne, d'une grande étendue, et qui offre, par ce fait, une notable diversité de sol et de température, était à l'époque de Salomon, comme elle l'est à la nôtre, occupée par les descendants des sujets du célèbre Jugurtha ; population qui peut changer de nom, mais jamais de mœurs, de caractère et surtout d'esprit d'indépendance.

La tâche de Salomon était difficile ; il la mena cependant à bonne fin après avoir failli périr victime d'une ruse de guerre. Les indigènes, ayant réuni dans un seul lit tous les torrents de la même pente, dirigèrent ce fleuve impétueux vers le camp gréco-byzantin, qui fut, en un clin-d'œil, submergé et entouré d'un immense lac. Le sang-froid du général, après avoir vaincu l'élément terrible et dévastateur, vainquit aussi les Numides, qui espéraient profiter de la terreur et de l'étonnement de l'armée pour la mettre en déroute.

Les Gréco-Byzantins firent un immense butin, et, ce qui était bien autrement important, ils restèrent maîtres des hauteurs, et purent, par conséquent, commander tous les défilés qui faisaient communiquer la plaine à la montagne et au désert.

Cette campagne assura la tranquillité de la Numidie, et, comme sous le gouvernement de Germanus, la prospérité publique sembla assurée. Cette fois, le gouverneur lui-même annula tout ce qu'il avait fait par une seule faiblesse : son excessive tendresse pour ses neveux.

Ces neveux étaient deux jeunes gens aussi incapables que fiers du pouvoir de leur oncle. Cyrius et Sergius, c'étaient leurs noms, ne songeaient qu'à se divertir et à s'entourer de tout ce que la fortune peut procurer de bien-être et de plaisirs. Salomon, après les avoir appelés auprès de lui, sollicita pour eux les faveurs de l'empereur, qui donna au premier le gouvernement de la Pentapole, au second celui de la Tripolitaine.

Je ne dirai pas les folies des deux frères, les exactions sans nombre dont ils accablèrent le peuple. Qu'il suffise de savoir que Sergius, ayant un jour reçu à sa table quarante Maures, venus vers lui comme députés d'une tribu amie et alliée, les fit tout à coup massacrer sans motif réel et sous le vague prétexte de trahison. Un des quarante échappa à la mort et porta cette sanglante nouvelle à toute la tribu, qui attendait, sous les murs de Leptis, le retour de ses ambassadeurs.

Aussitôt le cri de guerre retentit d'une extrémité de l'Afrique à l'autre et tous les peuples de l'Atlas entrèrent dans la ligue.

Salomon, effrayé des suites d'un combat inégal, veut traiter ; mais l'Africain ne peut plus croire à un serment chrétien depuis que Sergius a enfreint celui qu'il a prêté aux malheureux Leucathes. On ne l'entendra que si, au préalable, il punit le traître : ce traître est son neveu ; plutôt que de l'abandonner, il préfère la guerre et ses chances. L'armée le soutient faiblement ; seul il sait résister bravement et mourir avec gloire.

Cette affaire eut lieu dans les champs de Sébaste, non loin de Carthage.

Par suite de ce fatal aveuglement qui présidait aux décisions de l'empire, le gouvernement de l'Afrique fut confié à Sergius, à ce violateur de la foi jurée, à ce jeune débauché sans talents et sans courage, cause première de l'insurrection et, partant, de la mort de Salomon.

Loin de modifier sa conduite, Sergius ajouta à ses crimes et à ses cruautés passées de nouveaux crimes, de nouvelles cruautés.

Antalas, chef puissant parmi les indigènes et ami des Greco-Byzantins, avait, malgré ses sympathies, pris part à la guerre après le massacre des quarante Leucathes. Désireux de poser les armes, mais ne voulant et ne pouvant le faire qu'autant que Byzance ferait un nouveau choix, il adressa à cet effet, des représentations à Justinien, qui n'en tint aucun compte. Stoza reparut alors sur ce grand théâtre de la guerre, dont il semblait s'être à tout jamais retiré. Sortant de sa retraite, il vint partager le pouvoir avec Antalas.

L'Afrique devint dès lors une vaste arène que les Maures et les Numides, quelquefois refoulés, presque toujours vainqueurs, parcouraient sans cesse, désolant et saccageant tout.

Byzance se décida, non à rappeler Sergius, mais à lui donner pour collègue Aréobinde, aussi incapable que lui, mais sénateur puissant et mari d'une nièce de Justinien. On leur adjoignit comme lieutenants Athanase et les deux Arsacides, Jean et Artabane, tous trois officiers distingués.

A peine arrivés, sur l'ordre exprès d'Aréobinde, ils attaquèrent Antalas et Stoza. Sergius, avec sa lâcheté accoutumée, refusa le secours qu'on attendait de lui, et les Maures furent victorieux.

Stoza, blessé mortellement, vit, avant de mourir, le triomphe des siens. Il s'écria : « Je meurs content, puisque nos ennemis sont vaincus ! » Ce furent ses dernières paroles.

Cette mort de Stoza mérite quelques détails. Jean l'Arsacide, s'étant trouvé en face du chef maure, le défia à haute

voix ; celui répondit à son appel : les deux armées, cessant de se battre, devinrent spectatrices et juges de la lutte. Ne semble-t-on pas voir deux chevaliers combattre dans un tournoi du moyen âge ?

Les deux antagonistes, forts et courageux, remplis de vigueur et d'adresse, échangèrent bien des coups avant d'en porter un qui fût mortel.

Enfin, un des champions tomba : c'était Stoza !

Les Maures se précipitèrent sur l'armée gréco-byzantine, la défirent complètement et s'emparèrent de Jean, qu'ils tuèrent pour venger leur chef.

Après cette défaite, Justinien rappella Sergiùs et laissa tout le pouvoir à Aréobinde, le plus lâche des deux. Un nouveau chef parut alors parmi les insurgés : c'était un officier de Salomon, commandant pour l'empereur en Numidie ; il s'appelait Gontharis.

Après avoir fait un pacte avec Antalas, il alla lui-même à Carthage afin de soulever les habitants de cette ville contre leur gouverneur. Ses machinations réussirent, malgré le courage d'Artabane, frère de Jean l'Arsacide, qui, à la tête de ses Arméniens, commençait à faire reculer les conjurés, lorsque la pusillanité d'Aérobinde vint tout perdre. Ce dernier se rendit à Gontharis, qui lui jura qu'il aurait la vie sauve, et qui tint sa promesse en le faisant massacrer la nuit même.

Ici nous trouvons un changement dans la politique maure : ce n'est plus contre Byzance qu'elle combat, mais contre l'usurpateur.

Voici dans quelles circonstances : Gontharis, maître de Carthage, crut pouvoir manquer au traité fait avec Antalas et lui refuser la cession de la Byzacène qu'il lui avait promise. Antalas, irrité de ce manque de foi, n'hésita pas à se joindre à l'armée grecque. Artabane entra dans cette ligue, mais secrètement, et tout en feignant de s'attacher à Gontharis, qu'il fit poignarder au milieu d'une fête, trente-six jours après son usurpation.

Encore une fois l'Afrique était sans gouverneur. Justinien lui envoya Jean Troglita, général déjà illustre. Une suite de victoires remportées sur les Maures rétablit pour un instant la puissance byzantine.

Ce furent les derniers exploits des Grecs en Afrique. Pendant la fin du règne de Justinien et sous ses successeurs, l'oppression et l'affaiblissement allèrent toujours croissant.

La dépopulation augmentait dans une proportion effrayante. La nation vandale, qui avait compté jusqu'à cent cinquante mille guerriers avec leurs femmes et leurs enfants, avait complètement disparu; les Maures avaient été décimés par les guerres, et les habitants des villes par des massacres souvent répétés.

Vingt ans après l'arrivée de Bélisaire en Afrique, elle comptait cinq millions d'individus de moins, et, au dire de Procope, les villes avaient tellement changé d'aspect qu'elles ne se ressemblaient plus à elles-mêmes.

L'impôt revêtait toutes les formes; de l'argent, toujours de l'argent! semblait la devise des empereurs, et, chose incroyable, l'un d'eux alla jusqu'à imposer le droit de respirer l'air.

Cette belle, mais malheureuse terre, était une proie que se disputaient avec acharnement, d'une part, ses possesseurs, qui sentaient qu'elle allait leur échapper; de l'autre, les Maures, qui espéraient s'en emparer.

Un troisième peuple était là, qui se demandait pourquoi ses vaisseaux, comme autrefois ceux des Vandales, ne traverseraient pas la mer : c'étaient les Visigoths d'Espagne.

Nous allons voir surgir tout à coup un nouveau prétendant qui écrasera tous les autres, et qui élèvera sur les côtes africaines le croissant à la place de la croix.

VI

Domination musulmane. — Régence d'Alger.

I. Les Omniades et les Fatimites.

Amrou, lieutenant du calife Omar, après avoir vaillamment contribué à soumettre la Syrie, avait ajouté l'Egypte à l'empire déjà puissant des successeurs de Mahomet.

De l'Egypte, le croissant pénétra bientôt dans les Etats barbaresques, y apportant une domination nouvelle, non plus par le Nord, d'où étaient venus tous les conquérants que nous avons vu se disputer jusqu'ici ces fertiles régions, mais par le Sud, c'est-à-dire à travers la double barrière réputée infranchissable du désert et de l'Atlas.

Pour expliquer ce résultat surprenant, remontons à la naissance des peuples, et nous trouverons entre les habitants du pays et leurs nouveaux vainqueurs une communauté d'origine qui nous donnera le mot que nous cherchons.

En effet, ces Arabes, appelés depuis peu par Mahomet à une civilisation nouvelle et unitaire, reconnaissaient pour père Ismaël, fils d'Agar, ainsi que toutes les tribus du désert, soit asiatiques, soit africaines. Jusqu'alors la même existence nomade, quoique sous d'autres cieux, avait été leur vie. Les mêmes mœurs, les mêmes usages les rapprochaient encore.

Ils ne furent cependant pas reçus sans résistance; mais les tribus de l'Atlas, surprises par cette invasion, à laquelle

elles étaient si loin de s'attendre, durent laisser passer le flot ennemi qui, des hauteurs tombant dans la plaine comme une avalanche humaine, soumit ou balaya tout ce qui faisait obstacle à son passage.

La Tripolitaine et la Byzacène furent promptement conquises, et leurs habitants durent embrasser l'islamisme ou payer un tribut exorbitant.

Une seconde invasion, sous le kalifat de Moawiah, s'empara de Bougie et s'avança jusqu'à Tanger.

Désormais l'Afrique était arabe, le croissant y régnait en maître. Toutefois, le drapeau de Byzance flottait encore sur Carthage, Hippone, et une partie du littoral.

Les Arabes élevèrent près de Carthage et à douze lieues de la mer une ville grande et puissante, à laquelle ils donnèrent le nom de Kaïrouan et dont ils firent leur capitale.

De là ils surveillaient Carthage, qui, bientôt prise d'assaut par Hassan le Gassanide, perdit son antique puissance.

Ce fut le signal de la ruine définitive de la domination byzantine. L'influence européenne expira sous les ruines de la seconde Carthage.

Comme pour effacer tous vestiges du passé, les nouveaux maîtres changent jusqu'au nom du pays ; les divisions en province sont supprimées, et ce vaste territoire ne sera plus qu'un seul Etat appelé *Mahgreb* (terre du couchant).

Voici donc les Arabes, maîtres déjà de l'Asie, en possession de l'Afrique ; ce n'est toutefois pas assez : il leur faut le monde ! Les Visigoths d'Espagne ont prêté secours aux Byzantins et, de plus, leurs barrières, surmontées de la croix du Sauveur, semblent défier, à travers la mer, les étendards de Mahomet. Un double motif, la prudence et la haine, les désigne donc aux vainqueurs de l'Orient comme une conquête qui les débarrassera d'incommodes voisins et leur fera faire un pas immense vers ce rêve de tous les conquérants : l'empire universel ! L'Espagne leur semblait la clef de l'Occident : ils pensaient, une fois là, passer aisément les Pyrénées, réduire la Gaule, l'Italie et la Germanie, et faire de

l'Europe une vaste province rattachée au gouvernement de Syrie (1).

On sait comment l'épée de Charles Martel arrêta le flot envahisseur et anéantit ces vastes projets.

Cependant « les enfants de Mahomet, divisés en une infinité de sectes, reconnaissaient cinq kalifes dont deux résidaient et se combattaient sur cette terre sanglante, l'un à Kaïrouan, l'autre à Fez. Le génie particulier des Berbères et leur haine de tout pouvoir étranger les poussaient, en outre, constamment à embrasser de nouveaux schismes. A chaque page de leurs annales surgissent du fond des déserts des marabouts qui convient les peuples à l'indépendance politique et religieuse.

» Il faut renoncer à rapporter les noms de ces chefs qui se succèdent sans relâche, à raconter les batailles qui se livrent partout, et, de tous côtés, à compter les pouvoirs qui s'élèvent et s'écroulent rapidement dans le sang. Chaque contrée s'agite à son tour ; ce sont des irruptions soudaines et constantes de l'orient sur le couchant, du couchant sur l'orient ; des incursions sans cesse renouvelées de l'Espagne sur l'Afrique et de l'Afrique sur l'Espagne. La guerre civile et l'anarchie semblent l'état normal de ces pays désolés (2). »

II. Les Almoravides et les Almoades.

Les kalifes ommiades avaient chassé du Mahgreb occidental les kalifes fatimites (3) ; à leur tour ils voyaient l'autorité

(1) Les Arabes d'Afrique s'établirent en Espagne après la bataille de Guadalète (720).

(2) M. Louis Veuillot : *les Français en Algérie.*

(3) Trois maisons se disputaient le pouvoir et le possédaient tour à tour. C'est ainsi que Moawiah, dont j'ai cité le nom au sujet de la deuxième invasion en Afrique, avait succédé à Ali, le gendre du prophète, qu'il avait détrôné. Une autre famille, celle des Abbassides, descendant d'Abbas, oncle de Mahomet, vint à son tour, représentée par Aboul-Abbas, s'emparer du pouvoir. Voulant rompre avec les souvenirs du passé, les califes abbassides abandonnèrent Damas, et fondèrent sur la rive droite du Tigre une nouvelle capitale qui devint la cité la plus importante des musulmans. Cette ville était la fameuse Bagdad, qui eut bientôt jusqu'à 800,000 habitants. Une autre famille jouissait aussi d'une grande influence et formait un

chanceler en leurs mains chaque jour plus faibles. Une foule de petits Etats indépendants surgissaient de toutes parts ; l'anarchie et le désordre étaient à leur comble, et la ruine de la puissance arabe semblait imminente, lorsque sortit tout à coup du désert une domination nouvelle, destinée à jeter un rapide mais magnifique éclat.

Dans les déserts de la vieille Gétulie, une des nombreuses fractions de la grande tribu des Zanagas, les Lamptunes, avaient, au commencement de la domination arabe, adopté l'islamisme, mais seulement ses rites extérieurs, qu'ils associaient à toutes les croyances du culte idolâtrique de leurs pères.

C'était, du reste, une tribu intelligente et guerrière, et il n'était pas douteux que, guidée par un chef ambitieux et entreprenant, elle pût accomplir de grandes choses.

Ce chef se présenta enfin. C'était un marabout de Suez, nommé Abdallah-ben-Yasim, et également célèbre par ses connaissances universelles et par l'austérité de sa vie.

En arrivant chez les Lamptunes, Abdallah commença par leur expliquer le Coran, en appuyant surtout sur le précepte du prosélytisme par les armes. Il s'adressait à des imaginations ardentes, faciles à exalter, à des peuples guerriers par tempérament et par éducation, endurcis aux privations et aux fatigues, avides de combats et de conquêtes. Le terrain était trop bien préparé pour qu'il ne réussît pas rapidement à saisir un pouvoir incontesté. Reconnu chef suprême, à la tête de la tribu tout entière il alla attaquer ceux de ses voisins qui adoraient encore les idoles, et les força à adopter la foi de Mahomet. Au retour de cette expédition victorieuse, Abdallah promet aux Lamptunes, au nom de Dieu, l'empire du

troisième parti séparé des autres par les intérêts, par les opinions et par la différence dans les pratiques religieuses, car toute division dans la société islamique se traduit surtout par les scissions dans les croyances et dans les cérémonies du culte. Cette troisième famille descendait de Fatime, la fille du prophète, et on l'appelait fatimite. Pour établir une ligne de démarcation visible pour tous, elle avait adopté exclusivement la couleur verte, tandis que les Ommiades portaient la blanche et les Abbassides la noire.

Mahgreb, et, inspiré par le Ciel, disait-il, il leur donne le surnom magnifique d'Al-Morabith, c'est-à-dire hommes de Dieu, surnom dont on a fait dans l'histoire Almoravides.

Abdallah se hâta de mettre à profit l'enthousiasme des Lamptunes ; il traversa l'Atlas et s'empara de Sigilmisse et d'une partie du Sahel. La mort l'arrêta au milieu de ses exploits.

Aben-Beker, son disciple et son lieutenant, lui succéda. Il continuait sa tâche avec succès, lorsqu'une attaque dirigée contre les Lamptunes par une nation voisine et rivale le força à repasser l'Atlas pour aller leur porter secours.

Mais il ne renonça pas pour cela à la poursuite de l'œuvre d'Abdallah ; il laissa le soin de la continuer en son absence à un jeune Berbère, Yousouf-Ben-Taschfyn, qui, fils d'un pauvre potier de terre, devint le héros et le vrai fondateur des Almoravides.

Yousouf n'eut pas de peine à gagner le respect et l'amour des Lamptunes ; ses manières simples et dignes, son accueil bienveillant et affable, le tact parfait avec lequel il savait se montrer à l'occasion libéral et magnifique, et, par dessus tout peut-être, les récits que le hasard ou une ambition précoce faisait circuler d'une foule de prodiges survenus à sa naissance ou autour de son berceau, lui acquirent une popularité merveilleuse. Les Lamptunes reconnurent comme définitif le pouvoir qui ne lui avait été confié que temporairement.

Tel fut bientôt le prestige qui l'environnait que, de tous les points du Mahgreb, les Berbères accouraient se joindre à lui. 80.000 hommes marchaient sous ses ordres quand il vint attaquer Fez.

De là, il s'avança sur Tlemcen, s'en rendit maître, et soumit toute cette province jusqu'à Beni-Mezegrena (Alger). Après cette brillante conquête, il revint dans le pays d'Agmat, où il bâtit cette capitale projetée par Abou-Beker, à laquelle il donna le nom de Maroquech (Maroc). Dès ce moment, il fut maître de tout le Mahgreb occidental, c'est-à-dire de l'em-

pire actuel du Maroc, de la province d'Oran et de la presque totalité de celle d'Alger.

Cependant Aben-Beker, après avoir pacifié le désert, venait de repasser l'Atlas, lorsqu'il apprit les succès de son jeune lieutenant. Il fut assez sage pour comprendre que son œuvre de conquête et de régénération religieuse ne pouvait être placée en meilleures mains, et, renonçant à une lutte dont l'issue eût été d'ailleurs douteuse, il déclara n'avoir fait un aussi long voyage que pour venir admirer la gloire de son successeur.

Bientôt le vaste héritage des Edrissites ne suffit plus à Yousouf ; il porta vers l'Est ses armes victorieuses, et, depuis l'Océan jusqu'aux frontières de l'Egypte, tout le Mahgreb reconnut ses lois. Il prit alors le titre de *Prince des musulmans*, *défenseur de la religion.*

Les Arabes proprement dits avaient fait leur temps, le pouvoir s'était usé entre leurs mains ; c'était au tour des Berbères à dominer et à régner. Encore la puissance de ces nouveaux maîtres ne devait-elle pas s'étendre seulement sur l'Afrique.

C'était le temps où les chrétiens de l'Espagne se réveillaient de leur longue stupeur et commençaient à secouer le joug musulman. Alphonse IV avait donné une impulsion magnifique à ce mouvement ; il était déjà maître de la Galice, de la Castille et de Léon, et menaçait sur tous les points la puissance des kalifes lorsque Yousouf accourut au secours du croissant.

La bataille de Zelaka (1087), remportée sur les chrétiens, recula de plusieurs siècles la ruine de l'islamisme en Espagne, où elle assura, d'autre part, la domination almoravide.

Yousouf, en effet, s'étant emparé des Etats des rois qu'il était venu secourir mourut à l'âge de cent ans, paisible possesseur de l'Espagne musulmane aussi bien que de tout le Mahgreb.

Arrivé au faîte des grandeurs humaines, sans avoir éprouvé un seul revers, Yousouf est le héros des peuples musulmans de

l'Afrique. Son nom et son souvenir sont restés vivants dans tous les cœurs, et il n'est pas une tribu qui ne conserve fidèlement la mémoire de ses exploits.

Son fils, Ali-ben-Yousouf, lui succéda, et tout semblait se réunir pour rendre son règne prospère et heureux, lorsqu'une nouvelle révolution religieuse et politique vint changer encore une fois l'aspect politique du Mahgreb et diminuer la la puissance à peine établie des Almoravides.

Ayant pour chef Abd-el-Moumeu, qui prit le titre de commandant des croyants (Emir-al-Moslemin) et qui était de la secte des schictes, tandis que les Almarovides appartenaient à celle des sonnites, les Almahades (unitaires) étendirent leur pouvoir sur tout le Mahgreb et allèrent ensuite porter en Espagne leurs armes victorieuses.

Dans le Mahgreb, la révolution consista seulement en un changement de dynastie, changement accompli d'une manière souvent terrible et sanglante par Abd-el-Moumen. Les Almohades se substituèrent aux Almoravides, une domination berbère remplaça une domination berbère. En Espagne, il n'en fut pas ainsi; un seul ne recueillit pas l'héritage des Almoravides. Une fois encore de petits intérêts surgirent; la Péninsule devint la proie d'une foule de cheiks ambitieux, et l'anarchie, le désordre, qui avâient précédé la conquête de Yousouf, s'y introduisirent de nouveau à la suite de la ruine de sa famille.

Abd-el-Moumen mourut au moment où il préparait une nouvelle et formidable invasion en Espagne avec l'intention de porter de là la guerre au cœur même de l'Europe. Il légua ce projet à son fils et successeur Yousouf-ben-Yacoub; mais la peste qui éclata en Afrique sur ces entrefaites retint le nouvel émir dans ses Etats du Mahgreb. Ce ne fut que quatre ans plus tard qu'étant passé en Espagne, il envahit le Portugal et alla assiéger Santarem.

Pendant ce siège, une flèche, lancée des remparts, le frappa mortellement au moment où il faisait une ronde; sa mort fut le signal de troubles tellement graves dans le Mah-

greb, que son fils, Yacoub-ben-Yousouf, dut évacuer à la hâte la Péninsule, pour venir défendre en Afrique son autorité menacée.

La province de Tlemcen était presque entièrement peuplée d'Arabes, et il n'avait pas été difficile au cheik de la ville de réveiller parmi eux l'antagonisme de race qui a toujours existé entre les Berbères et les Arabes et d'exciter ceux-ci à la révolte.

Yacoub les soumit et après avoir fait transporter les tribus les plus turbulentes sur le bord de l'Océan, il repassa en Espagne, où il remporta, dans les plaines d'Alarçon, sur les chrétiens commandés par Alphonse de Castille, une des plus sanglantes victoires dont les annales de cette longue période de luttes entre la croix et le croissant aient gardé le souvenir.

Peu après, Yacoub, à qui ce triomphe avait valu le surnom d'*El-Mançour* (le victorieux), mourut à peine âgé de quarante ans.

Aussi avide de plaisirs et de repos, que son aieul et son père l'avaient été de gloire et de triomphe, Mohammed-ben-Abdallah, son successeur, ne songea à profiter de son autorité que pour se réfugier dans les fausses jouissances de l'oisiveté.

Mais bientot il lui fallut s'arracher à sa vie fainéante pour aller repousser la vaste coalition chrétienne qui, en Espagne, menaçait l'islamisme.

Le Pape Innocent III avait convié tous les chrétiens d'Europe à venger les journées de Zalaca et d'Alarçon; à cet appel du Père commun des fidèles, une armée plus ardente et dévouée encore que nombreuse, s'était réunie sous la bannière d'Alphonse IX, roi d'Aragon.

Mohammed, de son côté, fit prêcher la guerre sainte dans le Mahgreb et jusque dans les profondeurs du désert : quatre cent mille combattants vinrent se placer sous ses ordres.

Les deux armées se trouvèrent en présence dans les plaines de Tolosa. « Il s'agissait ici non d'une bataille ordinaire,

mais du sort de l'Europe entière, du dernier mot de la lutte entre le croissant et la croix. Dans cette mémorable affaire, l'Espagne fit pour l'Europe ce que Charles-Martel avait fait une fois, ce que les Polonais devaient renouveler plus tard sous le commandement de Sobieski ; elle fut le rempart et le bouclier de la chrétienté ; elle fit triompher la vérité de l'erreur, la liberté du fatalisme ! Cette journée, dite de Las Navas de Tolosa, termina le grand duel entre les barbares orientaux et l'Occident : l'étendard almohade dut s'incliner devant la bannière invincible de Jésus-Christ (1212). Cette bataille, consacrée par des traditions miraculeuses, est restée dans la mémoire des peuples, et le grand Innocent III, pour la célébrer dignement, institua la fête du Triomphe de la Croix, qui s'observe encore aujourd'hui en Espagne, chaque année, le jour anniversaire de la victoire chrétienne.

» Après sa défaite, Mohammed alla cacher sa honte dans ses Etats, et, pour prévenir les excès auxquels le portait son caractère aigri par les revers, on l'empoisonna. Abou-Yacoub, son fils, mourut à peine âgé de vingt ans, après un règne insignifiant de dix années. Avec lui, s'éteignit la race des Almohades.

» Toutes les fois que, depuis le commencement de cette histoire, des dominations sont sorties du désert, comme celles-ci, elles n'ont fait que passer. Faut-il s'en étonner ? Œuvres d'hommes de génie, tant que ces hommes les ont étayées de leurs mains puissantes, elles ont été grandes et fortes ; mais quand l'appui leur a manqué, faute d'être assises sur des instititutions stables et solides, faute surtout de lien national, elles se sont ébranlées, et leur ruine n'a pas tardé (1). »

III. L'odjeac d'Alger.

Près de trois siècles se sont écoulées depuis la chute des Almohades, trois siècles de luttes et d'anarchie pendant lesquels une foule de familles rivales se sont disputé les lam-

(1) *L'Algérie française*, par Mme la comtesse Drohojowska.

beaux du pouvoir : le Mahgreb aspire après une domination même étrangère, qui lui rendrait l'unité et la paix.

Mais nulle part ne se fait sentir aussi vivement le besoin d'un maître fort et puissant autant que dans le Mahgreb-el-Aousath (plus tard la régence d'Alger), qui, placé entre Tunis et le Maroc, et sans cesse envahi par l'un ou par l'autre, était devenu l'arène ordinaire de toutes les luttes entre ces deux Etats.

Le moment était donc propice sur ce point pour une invasion étrangère. Cette invasion se produisit, non par les moyens ordinaires, c'est-à-dire par la force irrésistible d'une armée conquérante, mais par l'ascendant de deux hommes, fils d'un pauvre patron de barque, eux-mêmes simples chefs de pirates.

Ces deux hommes étaient les frères Barberousse, les célèbres fondateurs de l'odjeac d'Alger, dont l'histoire particulière ne date et ne peut dater que de l'époque à laquelle nous voici arrivés (1516). Jusque-là, en effet, l'Algérie ne formant pas un Etat distinct, son territoire devait se confondre avec le territoire général de l'Afrique septentrionale dont elle était une simple province.

Le jour où les Maures, chassés d'Espagne, se replièrent sur l'Afrique, les Etats barbaresques, ne pouvant aller combattre les chrétiens sur la terre ferme, prirent pour théâtre la mer et se firent corsaires. Dès lors s'organisa, sur tout le littoral, ce système de piraterie qui devait désoler les rivages méditéranéens jusqu'au jour où la France, jetant enfin son épée dans la balance, rendit à l'Europe tributaire la libre navigation de la Méditeranée.

Au commencement du seizième siècle, la piraterie avait pris déjà un grand développement, et parmi les écumeurs de mer, les frères Barberousse étaient surtout redoutés.

Natifs de l'antique Lesbos (Mételin), ils faisaient partie de ce peuple turc apparu au monde deux siècles auparavant, conduit par le grand génie barbare que l'histoire appelle Othman ou Osman.

Ils étaient quatre frères, tous les quatre dressés dès l'enfance au rude métier de la mer. Elias et Isaac, les deux aînés, n'ont aucun rapport avec l'histoire qui nous occupe ; seuls, Aroudj et Kaïr-el-Din vinrent en Afrique pour y guetter au passage les riches galions que le nouveau monde envoyait journellement à l'Espagne. Ils étaient stimulés par un double mobile : satisfaire leur ambitieuse soif de richesses et assouvir la haine implacable du musulman fanatique contre tout ce qui ne s'incline pas devant le croissant.

Quand ils débarquèrent pour la première fois à Tunis, leur renommée les y avait devancés, et ils furent accueillis avec enthousiasme : le bey mit le port et la ville à leur disposition.

Ils possédaient, à ce moment, quatre galères, auxquelles, dès leur première course, ils ajoutèrent deux autres navires appartenant au Pape, et dont l'équipage était trois fois plus nombreux que le leur.

Ce début était de bon augure ; l'avenir ne devait pas le démentir.

Bientôt ils se trouvèrent en possession de vingt-six grandes galères, sur lesquelles ils accueillaient les aventuriers de toutes nations qu'attirait leur audace et que retenaient l'abondance et la richesse des prises.

Cependant, et quel que fut l'appui que leur prêtât le bey de Tunis, ils sentirent la nécessité de posséder, leur appartenant en propre, quelques points du littoral où ils pussent déposer leurs trésors et être sûrs de trouver un refuge et de conserver leur indépendance, quels que fussent les événements,

Ayant vainement essayé de s'emparer de Bougie, qui était aux Espagnols, ils prirent aux Gènois le village de Gigel, et en peu de temps ils en firent une ville riche et somptueuse. et lorsqu'en retour de cette prospérité la cité reconnaissante leur offrit la souveraineté de son territoire, ils acceptèrent cette souveraineté plus « comme le payement d'une dette que comme un don. »

Ils ambitionnaient d'ailleurs mieux que cela : à cette époque, Alger, appelé par les indigènes de l'intérieur

Belid-Beni-Mezegrena, et par les corsaires qui hantaient ces parages *Djézaïr-el-Greurb* (les îles du couchant), reconnaissait à la fois la suzeraineté des rois de Tlemcen et celle des Espagnols, mais n'obéissait en réalité qu'à un gouverneur de son choix, Sélim-Ectemy, d'une famille puissante de la Mitidja.

Cependant les Espagnols, pour assurer la rentrée du tribut que la ville s'était engagée à leur payer, avaient élevé à grands frais à l'entrée du port une forteresse appelée le Pénon d'Argel, qui était pour les Algériens « une épine dont la vue leur perçait le cœur. » Désireux de chasser les chrétiens, mais trop faible et craintif pour rien tenter par lui-même, Ectemy appela à son aide les nouveaux maîtres de Gigel.

Ceux-ci se gardèrent bien de laisser échapper une occasion aussi favorable. Aroudj accourut à la tête de trois cents Turcs auxquels, sous prétexte de zèle pour la religion et de dévouement pour Sélim, il fit confier tous les emplois importants. Pendant ce temps, lui-même n'épargnait rien pour se faire des amis et se créer partout des partisans dévoués.

Quand Sélim s'aperçut du danger, il n'était plus temps de le conjurer. Aroudj, maître non seulement de son palais et de son autorité, mais même de sa vie, le fit étrangler.

Le même jour, il se proclamait chef souverain de la ville et vassal du Grand Seigneur.

Cette usurpation cependant ne devait pas s'effectuer sans obstacles. « Les Espagnols du Pénon le pressaient d'un côté, les Arabes l'attaquaient de l'autre. Il fit face à tout. Aidé de son frère, qui était revenu après une longue croisière sur les côtes d'Italie, il contint les Espagnols et défit les Arabes. La tempête le délivra d'une flotte de quatre-vingts navires sortis des ports de l'Espagne avec 8,000 hommes de débarquement (1516). Libre, du moins pour quelque temps, de toute inquiétude, Aroudj s'occupa de donner à sa conquête l'organisation qu'elle a conservée jusqu'à nos jours.

» Au début de sa carrière, il avait été prisonnier chez les

chevaliers de Rhodes. La constitution de cette société lui servit de modèle ; seulement, il prit soin de donner à ses idées une sanction religieuse, en les attribuant à un marabout très célèbre alors dans le pays.

» Il régla que le pouvoir resterait en permanence entre les mains des odjeacs ou bataillons turcs recrutés au dehors du pays, à l'exclusion formelle des indigènes et même des fils de Turcs (*Coulouglis*), lesquels ne pourraient jamais exercer les hautes charges du gouvernement. Par ce moyen, il perpétuait la force de l'esprit de conquête et constituait une barrière infranchissable entre la race victorieuse et la race vaincue. Toute opposition à sa volonté fut punie de mort. Il ne laissait guère d'ailleurs aux conspirations le temps de se former : sans cesse en guerre avec ses voisins, accompagnés par un bonheur constant, il voyait chaque jour accroître sa réputation, grossir ses forces, grandir ses desseins.

» Les gens sans aveu, les renégats, les malfaiteurs dont il avait formé sa flotte, accouraient dans Alger et lui composaient une armée terrible. Employant tour à tour la ruse et la force, le courage d'un héros ou la trahison et la cruauté d'un forban, il sut, malgré le triste sort de Sélim-Ectemy, se faire appeler à Tlemcen par un usurpateur qu'il avait soutenu et qu'il fit étrangler avec ses sept enfants ; mais là finit le cours de cette prospérité. Assiégé dans Tlemcen par les Espagnols, qui venaient rétablir le roi détrôné, il parvint à s'échapper de la ville ; mais atteint dans sa fuite, il eût la tête coupée (1). »

Kaïr-ed-Din, resté seul, ne se découragea pas. Il s'enferma dans Alger, qui mérita une fois de plus son nom de la *bien gardée*. Les navires de la flotte envoyés par l'Espagne contre les forbans y pénétrèrent, mais tout désemparés par la tempête. Les forbans s'enrichirent de leurs débris.

Sur ces entrefaites, l'officier que Kaïr-ed-Din avait, après la mort d'Aroudj, envoyé à Constantinople pour offrir au Grand Seigneur l'hommage de l'odjeac et en même

(1) *Les Français en Algérie*, par M. Louis Veuillot.

temps de riches présents, revint, lui apportant sa nomination de gouverneur d'Alger, avec le titre de pacha et le caftan d'investiture.

En même temps arrivait à Alger quelque chose de plus positif encore pour le chef de l'odjeac, c'est-à-dire un secours de 2,000 hommes! En outre, le Grand Seigneur publia un firman qui garantissait le passage gratuit et la même solde que celle des janissaires de Constantinople à tous ceux qui se rendraient volontairement en Afrique. L'empire de Constantinople a fait un pas de plus : il vient de jeter une racine presque au cœur de la chrétienté ; désormais, sur la côte septentrionale de l'Afrique, on battra monnaie, on fera la prière au nom des sultans ; ils y auront le droit d'investiture, ils y entretiendront une milice à leur solde ; enfin ce sera un point de départ pour leurs agressions sur les côtes européennes, un asile toujours ouvert pour leurs vaisseaux croisant dans la Méditerranée.

Quant à Kaïr-ed-Din, sûr ainsi de l'avenir, il reprit avec une vigueur nouvelle la poursuite de ses plans ambitieux ; en attendant qu'une occasion favorable se présentât de reprendre Tlemcen, il s'empara de Mostaganem et bientôt après du Pénon d'Argel.

Ici se présente le souvenir d'un de ces beaux faits d'armes tels qu'on en retrouve à chaque page de la brillante histoire des temps chevaleresques. Après dix jours de feu, don Martin de Vargas, le vaillant gouverneur du Pénon, ayant perdu tous ses soldats plutôt que d'abaisser le pavillon castillan, lutta seul, au moment du dernier assaut, contre toute l'armée turque, qui ne put l'amener à crier merci. Epargné par les yatagans, il mourut quelques jours après, par ordre de Kaïr-ed-Din, victime et martyr de son attachement à la religion de ses pères.

Kaïr-ed-Din rasa ensuite la forteresse et de ses débris il construisit la jetée qui joint les îlots à la terre ferme.

Cependant, tandis que la fortune était docile aux Turcs partout où flottait le terrible drapeau rouge, vert et jaune de

l'odjeac, sur tous les autres points les flottes du sultan étaient battues par celles de Charles-Quint et surtout par celles du grand amiral de Venise, l'illustre André Doria. Soliman pensa donc ne pouvoir enchaîner plus sûrement la fortune qu'en confiant le titre et la puissance de Capoudan-Pacha (1) à Kaïr-ed-Din.

Bientôt après, à la tête d'une flotte redoutable, Barberousse prenait la mer et portait la terreur et la ruine sur tous les rivages méditerranéens. Il avait délégué son autorité de pacha d'Alger à Hassan, renégat sarde, dont il connaissait l'audace, l'intelligence et le courage. Libre de toutes préoccupations de ce côté, il songea, tout en servant les intérêts du Grand Seigneur, à augmenter sa propre puissance.

Dans ce but, il intervint dans une querelle de famille survenue entre les princes de Tunis, et, après s'être emparé de cette ville, au lieu de la donner à celui qu'il était venu soutenir, il en fit hommage au sultan en s'attribuant à lui-même toute l'autorité. Kairouan fut emporté d'assaut et tout le royaume se soumit au puissant vainqueur.

La rapidité merveilleuse de cette conquête n'absorbait pas si complètement Kaïr-ed-Din qu'il ne songeât à en assurer la stabilité. Actif et prévoyant il substituait, dans tous les détails du gouvernement, l'organisation turque à l'ancienne administration et faisait creuser, par vingt mille esclaves chrétiens, le canal de la Goulette qui dotait Tunis d'un des ports les plus sûrs et les plus beaux du littoral de l'Afrique septentrionale.

Cependant, la prise de Tunis émut l'Europe et, sur les instances du Souverain Pontife, Charles-Quint résolut de mettre un terme aux dépradations des pirates et d'enrayer en même temps les menaçants progrès de la puissance turque.

Il débarqua aux lieux où les croisés avaient campé sous les ordres de saint Louis près de trois siècles auparavant, s'empara sans coup férir de la Goulette et marcha sur Tunis : Kaïr-ed-

(1) Le capoudan-pacha a le gouvernement général de la marine ; c'est le second dignitaire de l'empire ottoman.

Din était absent de l'Afrique et la victoire fut non moins facile aux chrétiens qu'elle l'avait été naguère aux Turcs.

Le butin fut immense, les contemporains le comparent à celui que les envahisseurs firent à peu près à cette époque au pillage de Rome. Quatre-vingt-sept bâtiments, trois cents pièces de canon de bronze et la délivrance de vingt-cinq mille esclaves chrétiens, telle fut la part de l'empereur. Près de deux cent mille individus furent tués, emmenés en servitude ou refoulés dans le désert.

Charles-Quint se contenta de ces rigueurs et de ses trophées. Au lieu de prendre possession de la ville, il y rétablit Muley-Hassan, le dey que Kaïr-ed-Din en avait expulsé ; cette faute prépara aux Turcs une éclatante revanche (1).

En attendant, Kaïr-ed-Din s'efforçait de venger sur les chrétiens le succès de Charles-Quint à Tunis. Non seulement comme Capoudan-Pacha il était maître de la mer, accumulant victoire sur victoire sans éprouver jamais une défaite, mais encore l'odjeas avait son système particulier de piraterie dirigé par Hassan-Aga, et rien ne saurait exprimer l'audace et la cruauté des Algériens : leurs galères portaient partout l'épouvante, l'incendie et et la ruine.

Cependant, Charles-Quint, encouragé par l'heureux succès de son expédition de Tunis songea à frapper un coup décisif : il s'agissait d'attaquer la piraterie barbaresque dans son foyer principal, de s'emparer d'Alger. Or, cette ville qui n'était considérée naguère que comme un petit nid de corsaires intrépides, il est vrai, mais peu redoutables en dehors d'un certain rayon, avait pris soudain une telle importance que, pour l'attaquer, le plus grand prince de la chrétienté ne dédaigna pas de réunir toutes ses forces et de rassembler un des arme-

(1) La haine, qui environnait Muley-Hassan, offrit à Kaïr-ed-Din des ressources qu'il ne négligea pas. Bientôt, à son instigation, presque toutes les villes du littoral se soulevèrent. Le propre fils de Muley-Hassan, parricide à son tour et animé de la même fureur de régner, le déposséda et lui fit crever les yeux. Ce misérable ne jouit pas longtemps de son crime : un des successeurs de Barberousse le renversa. Il fut le dernier de sa dynastie, qui avait duré trois cent quarante-quatre ans.

ments les plus considérables qui soient jamais sortis des ports de la Méditerranée (1).

Le débarquement eut lieu le 23 octobre 1541. La saison était mal choisie et dès le jour même où les troupes prirent position, le ciel se chargea subitement d'épais nuages ; vers le soir la pluie tomba avec abondance, et dans la nuit la rafale éclata avec une violence inouïe : chefs, officiers, soldats, tout le monde était épouvanté ; on attendait le matin avec anxiété ; quand le jour arriva, la pluie n'avait pas cessé ; le brouillard était tel, qu'il était impossible de rien distinguer à une faible distance. Dans ce moment de cruelle inquiétude pour le sort de la flotte, les Turcs et les Arabes, familiarisés avec le climat africain, quittèrent la ville, franchirent les retranchements, et tombèrent sur les chrétiens en poussant de grands cris. — Les munitions étaient mouillées : les armes étaient donc nulles aux mains des soldats de Charles-Quint, tandis que l'ennemi se servait d'arcs en fer et de flèches acérées qui portaient avec elles la confusion et la mort. Les chevaliers de Malte et les Italiens s'organisent les premiers et forcent à se replier sur Alger cette multitude effrénée qu'ils poursuivent avec vigueur, s'engageant avec elle dans les rues étroites du faubourg Bab-Azoun : un moment ils espèrent entrer sur ses pas dans Alger ; Hassan-Aga voit le péril et fait fermer les portes sur une partie de ses soldats qu'il sacrifie. C'est alors que se passa ce trait célèbre dans l'histoire de Malte que nous aimons surtout à citer, nous Français, parce qu'il fut accompli par un chevalier de France. Au moment où l'ordre de Hassan-Aga s'exécutait, Ponce de Balagner qui tenait déployé au vent l'étendard de l'ordre, s'élança pour s'y opposer ; mais la lourde porte était ébranlée, il ne put l'empêcher de se fermer. Furieux et irrité, malgré les traits qui pleuvent de toutes parts contre lui, il sai-

(1) Cette expédition formidable se composait de 65 galères et de 430 navires de transport, manœuvrés par 12,350 matelots ; les troupes de débarquement, composées d'Allemands, d'Italiens, d'Espagnols, de chevaliers de Malte, de volontaires et d'officiers nobles, se portaient à 25,000 hommes. — Parmi ceux qui les commandaient, on voyait Fernand-Cortès, le conquérant du Mexique, et ses deux fils, le duc d'Albe, André Doria, et enfin Charles-Quint lui-même.

sit son poignard, se jette contre elle et d'une main vigoureuse enfonce son arme dans le bois en signe de protestation et de défi (1).

Ce ne fut pas le seul trait d'héroïque bravoure qui se mêla aux angoisses de la défaite ; mais en dépit de la vaillance personnelle des chrétiens, cette défaite fut complète : Charles-Quint, la mort dans l'âme, dut lever ce siège commencé avec tant d'ardeur et de confiance.

« La retraite — continue l'auteur que nous venons de citer — était difficile, et c'est peut-être une des plus belles pages de l'histoire de ce prince que celle qui raconte la sollicitude qu'il montra pour le dernier de ses soldats, les précautions de toutes sortes, l'habileté des mouvements, le courage et la présence d'esprit qu'il déploya dans cette circonstance. Enfin, lorsqu'il remit le pied sur le sol européen, la moitié seulement de son armée était avec lui, l'autre moitié était ensevelie entre Alger et le cap Matifoux. Si la défaite du marquis de Moncade avait exalté les espérances et l'audace des Turcs, les résulats de celle-ci, qui est sans contredit un des plus grands faits de l'histoire de l'Algérie, allèrent plus loin encore. Non seulement les Turcs se crurent les protégés d'Allah, mais encore la chrétienté, saisie de terreur à la nouvelle de cette défaite inouïe se croisa les bras et n'osa plus rien tenter contre eux. »

Kaïr-ed-Din qui était absent d'Alger lors de cette tentative infructueuse, quitta peu de temps après la scène brillante sur laquelle il avait joué un si grand rôle. Il se retira à Constantinople où il finit ses jours dans les plaisirs, la mollesse et l'oisif énervement qu'affectionnent tant les Orientaux. Ces habitudes nouvelles succédant sans transition à la vie dure et agitée qu'il avait menée jusqu'alors furent fatales à son tempérament ; il mourut peu après et fut enterré sur les rives du Bosphore (1548). Les navires turcs ont conservé longtemps l'usage de ne jamais passer en vue de sa tombe sans la saluer d'une décharge d'artillerie.

(1) *L'Algérie française*, par Mme la comtesse Drohojowska.

Certes, c'est un spectacle étrange dans l'histoire et bien digne de fixer l'attention du lecteur que « la vie de cet homme, » parti de si bas et arrivé si haut; de cet homme qui, toujours vainqueur, semblait commander à la fortune et qui sut la dominer jusqu'au bout; qui, au service d'un maître soupçonneux et absolu comme le sont tous les sultans, n'éprouva jamais de disgrâce, et mourut à quatre-vingts ans, entouré de toutes les splendeurs de la gloire et des richesses? N'est-ce pas une existence remarquable et rare dans l'histoire, que celle de ce Kaïr-ed-Din, de ce pauvre et rude enfant de la mer que nous voyons franchissant d'un coup les premiers degrés de l'échelle de la fortune, tour à tour fondateur d'un royaume, amiral d'une puissante nation, traité à l'égal des monarques les plus respectés, et enfin, après sa mort, doté d'une sépulture splendide et royale. On se demande avec regret : Pourquoi ne fut-il pas chrétien? Dépouillé de ce fanatisme musulman qui le poussa souvent à d'affreuses violences, à de froides cruautés, il eût mérité d'être placé au nombre des grandes figures de l'histoire.

Cependant, l'Europe intimidée par l'excès de cette orgueilleuse audace et découragée d'avance, dans ses velléités de résistance par l'insuccès de Charles-Quint, laissa écouler près de deux siècles sans tenter d'autres moyens de sauvegarde que la négociation de traités dont les pirates exigeaient rigoureusement la stricte observation, en tant que redevances à leur payer, mais qu'ils rompaient sous le moindre prétexte après les avoir éludés et même violés à plaisir.

Louis XIV régnait en France et ses succès, sa prépondérance en Europe le rendaient plus soucieux que n'avaient pu l'être ses prédécesseurs des intérêts de la marine et de l'honneur du pavillon de la France.

Las des déprédations des pirates algériens et indigné de la mauvaise foi qu'ils mettaient à remplir leurs engagements, il avait eu recours déjà à quelques moyens de répression qui avaient enfin appris aux barbaresques que parmi les peuples depuis si longtemps odieusement rançonnés, il en

était un, au moins, dont l'humeur débonnaire était à bout.

Des traités, presque aussitôt violés que signés, ayant à plusieurs reprises appris à Louis XIV ce que valait la parole des forbans, le souverain que la fortune avait accoutumé à plus de respect pour les promesses qui lui étaient faites, résolut de délivrer enfin la Méditerranée des brigandages des barbaresques.

Par ses ordres, le duc de Beaufort, attaqua et battit deux fois, sur la Méditerranée, la flotte algérienne ; il fut décidé que les pirates devaient être frappés, dans leur principal refuge : Alger.

Sur ces entrefaites, un jeune gentilhomme, Bernard Renau d'Eliçagaray, ayant imaginé d'appliquer à la guerre navale l'artillerie, jusque là réservée aux armées de terre, proposa au gouvernement de faire construire des galiotes à bombes.

Il en fut de cette proposition comme de la plupart des inventions ou applications destinées au plus grand succès ; elle fut d'abord repoussée :

Vouloir poser et faire fonctionner des mortiers ailleurs que sur un sol solide, était une véritable folie, affirmaient les hommes compétents en la matière.

Eliçagaray ne se découragea point ; il fit parvenir directement au roi l'exposé de son invention et le roi, non seulement lui ménagea tous les moyens de faire ses essais, mais dès les débuts de ces essais, étonné des succès obtenus, il voulut que la première application des galiotes à bombes fut faite contre le fameux nid de pirates que Charles-Quint n'avait pu atteindre.

Le bombardement d'Alger fut résolu et Eliçagaray fut chargé de diriger lui-même l'opération sous le commandement de Duquesne.

Renau fit construire, d'après le modèle qu'il avait soumis au roi, trois vaisseaux au Havre et deux à Dunkerque.

Plus petits que les navires ordinaires mais plus forts en bois, ces *bombardes* n'avaient pas de pont ; à fond de cale, un faux tillac était disposé pour recevoir les mortiers.

Le jeune inventeur s'était embarqué sur une de ses bombardes du Havre pour aller rejoindre à Dunkerque celles qu'on achevait d'armer dans cette ville, les éléments semblèrent prendre à tâche de démontrer la valeur réelle de ces nouveaux engins de destruction.

Parmi les critiques formulées contre les bombardes, leur poids et leur forme n'offraient, disait-on, aucune sécurité à ceux qui les montaient, à peine admettait-on qu'elles pussent tenir la mer par un temps très calme.

Or, le bâtiment de Renau fut, devant la rade de Dunkerque, battu par un coup de vent qui renversa un des bastions des fortifications, et brisa ou jeta à la côte quatre-vingt-dix navires.

La galiote de Renau échappa presque seule à cet épouvantable ouragan, elle atteignit saine et sauve les bancs de Flessingues.

L'expérience était faite, et dans toute l'Europe maritime, on ne parla bientôt que des galiotes à bombes, et de l'expédition fameuse où, pour début, elles allaient avoir l'heureuse fortune de défendre l'honneur et les intérêts, non pas seulement du pavillon de la France, mais de celui de tous les peuples de la chrétienté.

L'enthousiasme était grand : autant on avait raillé en France les *navires à feu*, comme on les avait surnommés, autant, maintenant, on mettait d'ardeur à célébrer leur mérite, et il semblait, qu'avec ce nouveau moyen d'attaque, toutes les difficultés de l'entreprise qu'on allait tenter eussent disparu.

Duquesne, tout en appréciant la valeur de l'invention de Renau, ne partageait pas, touchant l'issue de l'expédition d'Afrique, l'engouement général.

Il avait trop sérieusement étudié la question pour ne pas savoir qu'une entreprise dans laquelle avaient échoué des hommes comme Charles-Quint et Doria, n'était pas de celles qui à quelle époque et avec quels moyens que ce fut, pussent n'offrir que des chances de réussite.

Les cinq galiotes, escortées par une flotte imposante, mirent enfin à la voile et arrivèrent heureusement devant Alger.

Dès le premier jour, un accident se produisit qui faillit tout compromettre : Le feu prit à celle des galiotes que montait Renau ; l'équipage, en voyant la flamme glisser comme des serpents de feu le long du bordage, s'élancer autour des mâts, s'attacher aux agrès et dévorer les voiles, se jeta à la mer, afin d'échapper à l'effroyable explosion qu'allaient produire les nombreuses bombes embarquées à bord.

Les autres navires, partageant cette juste crainte, s'éloignent en toute hâte, et la bombarde que l'on croit abandonnée de tous ceux qui la montaient, continue à présenter le brillant spectacle d'un incendie en mer.

Un brave officier, cependant, tient à ne pas laisser s'accomplir cette œuvre de destruction sans s'assurer d'abord que personne n'est resté sur le bâtiment en flammes, et ensuite que rien n'est raisonnablement à tenter pour combattre l'incendie : l'épée à la main, il force l'équipage de sa chaloupe à approcher de la galiote ; il y monte le premier....

Un de ces actes qui, à eux seuls, seraient l'honneur d'une nation et la gloire d'une marine, lui offre un des plus beaux spectacles qu'il soit donné à un homme de contempler : Renau est tranquillement occupé, avec deux autres hommes, à couvrir de cuir les quatre-vingts bombes chargées qu'il avait fait préparer pour le combat.

L'officier se rejette dans sa chaloupe et va chercher le secours dont Renau a su si héroïquement se passer.... Quelques instants plus tard, deux cents hommes sont réunis dans la bombarde qu'ils disputent victorieusement aux flammes, sans s'inquiéter des projectiles que leur envoie l'artillerie de la ville.

Le lendemain, les galiotes se rapprochèrent de terre et, pendant toute la nuit suivante, on lança des bombes sur Alger ; nombre d'habitants furent écrasés sous les ruines de leurs maisons ; la confusion, le désordre se mirent dans la

ville et le dey dut se résoudre à faire des propositions de paix.

La ville était à moitié détruite ; on raconte que le Dey, quand il apprit ce qu'avaient coûté au gouvernement du roi de France la construction des bombardes, leur armement et celui de toute la flotte s'écria :

— Que ne m'a-t-on donné la moitié de tout cet or ; j'aurais volontiers, à ce prix, brûlé la ville tout entière !

Si ces paroles n'ont pas été dites, elles n'en peignent pas moins les mœurs des pirates algériens. Le caractère barbaresque a été pris sur le vif, soit par celui qui les a imaginées, soit par celui qui les a prononcées.

Quoiqu'il en soit, revenus de leur première terreur, les Algériens se gardèrent bien, selon leur coutume, de se conformer aux clauses du traité qui leur avait été accordé. On estima, en France, que la leçon n'avait pas été suffisante, et un second bombardement fut décidé.

Les préparatifs de cette nouvelle expédition furent plus considérables que ceux qui avaient été faits pour la précédente ; non seulement on augmenta le nombre des galiotes, mais Renau imagina un système de mortiers mieux appropriés au nouveau service qu'on demandait à l'artillerie ; un corps spécial d'officiers de cette arme fut créé et affecté au service de la marine.

Ces préparatifs furent poussés avec la plus grande vigueur et Alger, attaquée de nouveau avant que les ruines du premier bombardement fussent réparées, fut entièrement écrasée (26 et 27 juin 1683).

Les Algériens envoyèrent des ambassadeurs à Louis XIV ; ils se soumirent à toutes les justes exigences de ce prince ; ils reconnurent la liberté de la mer, en ce qui concernait au moins la France et ses alliés ; ils payèrent une énorme contribution de guerre et rendirent la liberté à tous les esclaves chrétiens.

Au nombre de ceux-ci, était Regnard. En revenant d'Italie en France, le célèbre auteur du *Joueur* était tombé aux mains des forbans ; destiné au rude service des galères, il

avait dû à sa rare habileté, non en poésie, mais dans l'art culinaire, la faveur d'être attaché au service personnel d'un riche pacha, qui en récompense de l'excellente chère qu'il lui faisait faire, le traitait avec des égards tout particuliers.

Regnard aimait plus tard à rappeler ce souvenir, et il en tirait invariablement cette morale : « Qu'aucun art n'est à dédaigner. »

Les deux dernières conditions seules furent remplies; quant à la liberté de la mer, les pirates se génèrent si peu pour recommencer et poursuivre leurs déprédations dans la Méditerranée, qu'une nouvelle répression dut avoir lieu en 1688; ce troisième bombardement fut commandé par le maréchal d'Estrées et eut les mêmes résultats funestes pour Alger, sans amener aucun avantage durable pour les Etats maritimes de l'Europe.

Pendant le cours du XVIII[e] siècle, l'Angleterre et la Hollande reprirent l'œuvre de la France, mais sans obtenir de résultats sérieux.

L'Espagne, sous le règne de Charles III, voulut entrer à son tour en lice. On fit, à cet effet, des préparatifs formidables. Un corps d'expédition de 22,000 hommes choisis parmi les armées de terre et de mer, commandé par le général O'Reilly, fut embarqué sur une flotte composée de 344 bâtiments de transport, 6 vaisseaux à deux ponts, 14 frégates, 7 chaloupes, 7 galiotes, 4 bombardes, autant de paquebots, en tout 44 bâtiments de guerre.

Cet armement redoutable aboutit à une si triste issue, l'expédition fut conduite avec tant d'impéritie, qu'au lieu d'amener la moindre amélioration dans l'état des choses, elle poussa au contraire jusqu'à l'excès l'audace des forbans.

L'épithète dérisoire d'*espagnolade* eut longtemps cours parmi les barbaresques pour désigner cette entreprise et le dédain pour les armes espagnoles qui s'y attacha s'étendit malheureusement sur tous les pays chrétiens.

La période des guerres de la République française et de l'Empire, en ruinant le commerce maritime de la Médi-

terranée apporta forcément une sorte d'arrêt dans les armements barbaresques ; là où il n'y a rien à piller, les pirates sont forcément obligés de se reposer.

Quelques optimistes, cependant, au lieu d'attribuer cette abstention à sa véritable cause, imaginèrent de l'expliquer par la marche de la civilisation qui, d'après eux, pénétrant sur les côtes africaines, imposait aux descendants de Barberousse une modération que les répressions armées avaient été impuissantes à obtenir d'eux.

Cette théorie était magnifique, mais combien elle était loin d'être exacte !

La paix de 1814 apporta la preuve que rien n'était changé dans les mœurs barbaresques.

A peine le commerce maritime eut-il repris son cours si longtemps interrompu qu'on vit les escadres musulmanes plus nombreuses et plus actives que jamais, sillonner la Méditerranée.

Les malheureux habitants des côtes d'Espagne, d'Italie, de Sardaigne et de Sicile étaient sans cesse exposés aux plus audacieuses entreprises non seulement contre leurs propriétés qui étaient ravagées, pillées, incendiées, mais contre leurs propres personnes. Les bagnes d'Alger regorgeaient d'esclaves de tout sexe, de tout âge, ainsi violemment enlevés.

L'audace des écumeurs de mer normands des neuvième et dixième siècles était dépassée en plein dix-neuvième siècle par les forbans d'Afrique !

Les pavillons les plus respectés n'étaient point à l'abri de leurs attaques ; ils semblaient défier l'Europe entière. Et pourquoi d'ailleurs ne se fussent-ils pas cru invincibles ? N'était-ce pas en vain que les plus grandes puissances de l'Europe avaient tenté de détruire le centre de leurs opérations, l'inexpugnable cité qui, à certains égards, était leur ville sainte et au sujet de laquelle une foule de ces prédictions qui jouent un si grand rôle dans la vie privée aussi bien que dans la vie publique des Orientaux, entretenaient leur superstitieux respect : ALGER LA BIEN GARDÉE !

Au cours même de la période presque contemporaine dont nous parlons, les expéditions du commodore Decalier (1815) et celle de lord Exmouth (1816), tout en laissant la victoire aux Etats-Unis d'abord et à l'Angleterre ensuite, mais sans autre résultat de part et d'autre qu'un de ces traités que les Algériens étaient si prompts à conclure par la raison bien simple que leur intention formelle était de n'en exécuter que tout juste ce qu'ils ne pourraient en violer, n'étaient-elles pas venues prouver à ces orgueilleux forbans que les puissances les plus respectées en étaient réduites à compter avec eux.

L'expédition de lord Exmouth doit nous arrêter quelques instants. Les causes qui l'amenèrent, les circonstances dont elle fut entourée et suivie, nous semblent avoir une haute importance, ne serait-ce que pour mieux mettre en évidence, pour mieux faire comprendre le service rendu à l'humanité et à la civilisation par la conquête d'Alger et par l'extension de notre domination en Afrique.

Résolue à prendre en mains la défense des intérêts chrétiens contre la piraterie barbaresque, l'Angleterre fit demander à Omar-Pacha, un des deys les plus remarquables à tous égards qu'ait jamais eu Alger, la reconnaissance des îles Ioniennes comme possessions anglaises et la suppression de l'esclavage des chrétiens en Algérie.

Omar-Pacha accéda à la première partie de cette demande; quant à la seconde, il prétendit que vassal du Grand-Seigneur, il ne pouvait, sans l'assentiment de son suzerain, modifier un point aussi essentiel de la constitution musulmane.

Trois mois lui furent accordés pour s'entendre avec le sultan à ce sujet et une frégate anglaise fut mise à sa disposition pour conduire à Constantinople et en ramener ses ambassadeurs.

Ces conventions arrêtées, lord Exmouth quitta les eaux d'Alger.

A peine l'escadre anglaise se fut-elle éloignée que la crainte qu'elle avait inspirée aux Algériens fit place à cette réaction

de fureur et de représailles qui est le propre de ces peuples,

Le consul d'Angleterre à Alger fut jeté en prison, le commandant de la frégate laissée à la disposition du dey reçut les plus inqualifiables outrages, des atrocités furent commises à Oran, et enfin, le 30 mai, sans provocation aucune, les barbaresques massacrèrent deux cents corailleurs chrétiens de toutes nations dans l'église de Bone, pendant la célébration de l'office divin.

Un aussi horrible attentat ne pouvait demeurer impuni : lord Exmouth reçut l'ordre de se diriger de nouveau sur Alger, il y arriva le 26 août 1816. A l'escadre anglaise était jointe une escadre hollandaise aux ordres du vice-amiral Van der Capillen.

L'escadre combinée était forte de vingt-deux voiles. Au parlementaire qu'on envoya, Omar ne répondit qu'en faisant tirer sur la flotte anglaise.

Alger était sur un pied de défense formidable: Ses fortifications avaient été réparées ; on avait ajouté de nouvelles batteries aux anciennes et un corps de 30,000 Maures avait été appelé dans la ville pour renforcer la milice turque.

Lord Exmouth fit embosser ses vaisseaux à une demi portée de canon, sous le feu des batteries du port et de la rade. Lui-même se plaça à l'entrée du port, si près des quais que son beaupré touchait les maisons et que ses batteries, prenant à revers toutes celles du môle, foudroyaient les canonnières d'Alger restées à découvert.

Pleins de confiance dans leurs batteries casematées, les Algériens se croyaient si bien à l'abri d'une attaque de ce genre qu'une grande partie de la population couvrait le coté du port appelé la *marine*, afin de mieux voir la défaite des *chrétiens*.

Il répugnait à l'amiral anglais de massacrer cette foule sans défense, il eut l'humanité, avant d'ouvrir le feu, de faire signe de son bord qu'on allait tirer ; personne dans la foule ne bougea et il fallut les ravages qu'apportèrent dans cette masse humaine les premières bordées pour la disperser.

Les troupes du dey firent bravement leur devoir et Omar se montra digne de commander à une aussi brave armée.

Le combat se maintint pendant six heures, sans que d'aucun côté se montrât le moindre signe de fatigue ou de faiblesse : les détonations de plus de mille bouches à feu, le fracas des bombes qui éclataient avec un bruit effrayant, le sifflement des fusées à la congrève, faisaient du magnifique et calme port d'Alger le théâtre d'une scène d'épouvante et d'horreur indicibles.

Il fallait en finir cependant, deux officiers anglais allèrent, au péril de leur vie, attacher une enveloppe soufrée au vaisseau algérien qui barrait le port et formait la tête de l'escadre barbaresque. Le vent d'ouest qui soufflait avec force propagea si rapidement le feu que les trente-deux bâtiments qui formaient l'escadre barbaresque devinrent la proie des flammes.

Une heure après, lord Exmouth ayant achevé la destruction du môle, se retira dans la rade en faisant prévenir Omar que si les conditions qu'il avait imposées la veille n'étaient pas acceptées auparavant, dans deux heures il recommencerait l'attaque.

Omar, dit-on, voulait continuer la résistance, mais si grande était l'épouvante des habitants, qu'ils le forcèrent à se soumettre : les esclaves qui se trouvaient à Alger et aux environs furent remis à lord Exmouth qui reçut en outre, à titre de dédommagements pour les exactions des pirates 357,000 piastres pour le roi de Naples, et 25,500 pour le roi de Sardaigne.

Cette rude leçon ne devait pas ramener les barbaresques au respect du droit des nations. Sous un chef de la trempe d'Omar-Pacha, la partie détruite des fortifications d'Alger ne tarda pas à se relever et sa marine à renaître. En moins de six mois, cette marine comptait déjà onze navires corsaires, qui semblaient avoir le don de se multiplier, à en juger, du moins, par le nombre et l'audace de leurs agressions.

Un de nos grands bâtiments de commerce, qui revenait du Levant avec une riche cargaison de soie et d'autres denrées

précieuses, fut abordé par un de ces pirates, qui se dirigea avec sa prise vers Alger.

Déjà presque en vue de cette ville, le capitaine du corsaire se souvint des ordres formels donnés par Omar-Pacha de respecter le pavillon français. Nul n'ignorait combien le dey était jaloux de son autorité et avec quelle sévérité il réprimait tout acte de désobéissance.

Que faire ? Fallait-il abandonner une proie si belle? L'Algérien ne put s'y résigner. Affronter la colère d'Omar ne lui parut pas plus possible.

Il prit le parti d'éviter l'une aussi bien que l'autre de ces deux éventualités en se débarrassant des preuves et des témoins du délit. La majeure partie du chargement passa sur le corsaire; tous les hommes de l'équipage français eurent ensuite la tête tranchée et le bâtiment, en coulant à fond, engloutit les cadavres accusateurs.

Ce crime s'accomplit dans le silence de la nuit, sous ce beau ciel méditerranéen, qui semble ne devoir éclairer que des scènes de joie et de paix, sans qu'aucun cri s'élevât de l'abîme, sans qu'aucun vestige restât à la surface de l'eau pour le révéler.

Mais par une de ces indiscrétions singulières dans lesquelles il est impossible de ne pas voir l'intervention de la Providence, les forbans se dénoncèrent eux-mêmes.

Cette épouvantable affaire causa dans l'opinion publique en Europe, une sorte d'effarement, qui, en appelant l'attention des gouvernements sur la question de la piraterie barbaresque, contribua à amener la France à se faire enfin le champion heureux de la chrétienté.

Le grand événement, destiné à occuper une si belle place dans les annales de l'humanité, et que nous appelons modestement *la conquête d'Alger*, n'eut cependant pour cause directe, ni cet odieux massacre, ni les mille scènes de sauvagerie semblables, accomplies par les forbans pendant leur domination sur la Méditerranée, mais elle en fut une des causes préparatoires, s'il est permis de parler ainsi.

Une cause plus privée et touchant bien moins à nos intérêts, mais davantage encore à notre honneur national, à cet honneur, dont la délicatesse extrême, disons même la susceptibilité, a fait la France si grande et si enviée, vint enfin faire déborder la coupe déjà si pleine.

Nous avons vu Alger peser pendant trois siècles sur la civilisation européenne comme un fléau indompté; nous l'avons vue, violente et barbare, s'attaquer à toutes les puissances, leur imposer des tributs infâmants, brûler leurs vaisseaux, dévorer leurs richesses, réduire leurs sujets à l'esclavage, et tant de forfaits réitérés n'avaient encore été châtiés qu'à moitié : l'hydre renaissait toujours et chaque fois plus terrible.

Mais un jour le dey effleure de son éventail la joue d'un consul français et ce coup d'éventail décide du sort d'Alger : la piraterie barbaresque a vécu.

Il y a dans les lois et dans les mœurs de la vieille et chevaleresque Espagne un mot qui nous a souvent frappé : *Ne touchez pas à la reine !*

La France a adopté ce mot et elle l'a appliqué à ses représentants à l'étranger et à son pavillon.

— Eux, dit-elle, c'est moi; les toucher, c'est me toucher; les insulter, c'est m'insulter !

Ce respect qu'elle exige, et dont elle donne elle-même l'exemple est notre meilleure sauvegarde sur tous les points du monde. Aussi longtemps que nous aurons un corps consulaire digne, honoré, soutenu et, au besoin noblement vengé, notre prépondérance maritime et commerciale n'aura rien à redouter d'aucune nation rivale.

Nous n'ajouterons que quelques mots sur la conquête et la domination française en Algérie. Nous en avons donné les détails dans notre *Histoire de l'Algérie*, à laquelle nous prenons la liberté de renvoyer notre lecteur (1).

Vers les derniers jours de juin 1830, les Algériens virent

(1) *L'Algérie française*, par Mme la comtesse Drohojowska. 1 vol. in-12. Paris, Paul Dupont.

une armée, sous le commandement du général de Bourmont, appuyée par une flotte imposante, aux ordres du vice-amiral Duperré, entrer dans la baie de Sidi-Ferruch.

En dépit du gros temps et de l'attitude des forts, qui faisaient pleuvoir les projectiles sur la flotte, le débarquement s'opéra avec une rapidité et dans un ordre admirables.

La défense ne fut pas moins glorieuse que l'attaque : nos soldats eurent à disputer pied à pied le terrain jusque sous les murs de la ville.

Dès ce moment, l'attaque se fit simultanément par terre et par mer. Le dey, les habitants, les milices rivalisèrent de courage et d'efforts; la résistance fut digne de la bravoure des assaillants et de l'incomparable talent avec lequel fut dirigée l'artillerie de la flotte.

Mais ni les célèbres remparts de la *ville bien gardée*, ni la résistance énergique des troupes chargées de les défendre, ne purent tenir contre l'ardeur et l'intrépidité de notre armée.

Le fort l'Empereur, jusque là réputé inexpugnable, fut enlevé d'assaut et bientôt Alger, battue en brèche de toutes parts, n'offrit plus qu'une faible résistance.

Le 5 juillet 1830, Le dey capitulait et le drapeau français flottait sur cette Kasbah, d'où étaient partis tant d'ordres cruels et où étaient venus s'engouffrer tant de trésors, fruits de trois siècles de violences et de rapines.

Ce beau fait d'armes cependant n'aurait eu qu'un résultat incomplet si nous nous étions bornés à la seule conquête des Etats barbaresques.

La piraterie, exilée d'Alger, aurait été se reconstituer sur quelque autre point. Nous avions donc le devoir, si nous voulions consolider notre œuvre, d'étendre notre domination

Aussi bien, reconnut-on bientôt que l'occupation d'Alger et du territoire qui l'entoure immédiatement n'était pas possible.

A peine, en effet, étions-nous en possession de la ville, que déjà les tribus voisines se soulevaient; les beys de la Régence

prirent à leur tour les armes, et il devint indispensable, ou d'abandonner Alger, ou de décider en principe, l'occupation de tout le territoire de l'ancienne Régence.

Dès lors commença cette longue lutte, qui devait à la fin aboutir à une pacification générale.

VII

La Régence de Tunis.

I. Description de la Tunisie.

Si maintenant, de l'Algérie, qui par le rôle considérable qu'elle a joué dans l'histoire des Etats barbaresques pendant la domination musulmane et par l'intérêt tout particulier qu'elle nous offre, à titre de possession française, a dû concentrer en quelque sorte sur elle seule, la dernière partie de notre récit, de manière à continuer l'histoire qui nous occupe, nous passons aux autres Etats barbaresques, nous aurons à revenir un peu sur nos pas, afin de grouper ce qui se rapporte à chacun d'eux.

La Régence de Tunis, qui depuis 1575, est placée sous la suzeraineté de la Turquie, nous occupera la première.

Les riches et vastes contrées où régnaient autrefois les compatriotes d'Amilcar et d'Annibal et qui furent le théâtre de tant de hauts faits et de tant de prospérité, forment aujourd'hui, dit M. Marcel-Juillet de Saint-Léger (1), à qui nous allons emprunter la description de la partie du territoire africain à laquelle nous sommes arrivés, un des états importants de l'Afrique du Nord : c'est la *Tunisie*, comprise entre le 27° et le 37° de latitude nord et le 5° et le 9° de longitude est.

(1) *La régence de Tunis; géographie physique et politique; description générale; gouvernement; administration; finances, etc.* Alger, 1874.

D'une superficie d'environ 17 millions d'hectares, la Tunisie est bornée au Nord par la Méditerranée (golfe de Tunis), à l'Ouest par l'Algérie (département de Constantine), au Midi par la Régence de Tripoli et à l'Est, par la Méditerranée (golfes de Hammamet et de Gabès).

Elle possède plus de 600 kilomètres de côtes, aussi ses principales villes sont-elles presque toutes d'excellents ports.

Le territoire tunisien appartient au même système orographique que l'Algérie et que tout le reste de la côte barbaresque.

Le grand et le petit Atlas le traversent du sud-ouest au nord-est, le premier jusqu'au cap Bas-Adar (cap Bon), le second jusqu'au cap Sidi-Ali-El-Mekki (ou cap Blanc). Du nord au sud, ce territoire est partagé par les premières collines de la chaîne qui suit la côte jusqu'en Egypte, où elle s'éteint en ondulations insensibles.

Ses golfes et ses caps sont : le cap *Negro*, le golfe de *Bizerte*, entre le cap *Blanc* et le cap *Zebib*, le golfe de *Tunis* entre le cap *Sidi-Ali-El-Mekki* et le cap *Bon*, le golfe *Hammamet* entre le cap *Tusshan* et le cap *Dimas*, le golfe de *Gabès* (petite Syrte).

La Tunisie est arrosée par quelques cours d'eau dont les principaux sont l'*Oued-Medjerda*, qui passe à Medjet-El-Bab et se jette dans la Méditerranée (la vallée de la Medjerda met en communication directe la Tunisie et l'Algérie; sur tous les autres points de la frontière, on est obligé de franchir les crêtes des montagnes pour passer d'un pays dans l'autre); l'*Oued-El-Fekka*, qui se jette dans le lac de Kairouan (Keiroân) ; l'*Oued-Zaine*, qui se jette dans la mer, à quelques kilomètres de la frontière algérienne, après avoir traversé Bedjà ; l'*Oued-Milian*, qui se jette dans le golfe de Tunis ; l'*Oued-Djilma;* l'*Oued-Agaire;* l'*Oued-Cherchar:* etc.

Plusieurs lacs contribuent à entretenir la fraîcheur et la fertilité en Tunisie. Les principaux sont le lac de *Bizerte*, qui communique avec la mer ; le lac de *Tunis* entre Tunis et la Goulette; le lac de *Kairouan* et le lac *El Meiric*, lequel n'est, à vrai dire, qu'un vaste marais, qui s'étend d'une

part, sur la Tunisie, d'autre part, sur le département de Constantine.

Les côtes barbaresques ont été si nettement dessinées par la nature que peu d'îles s'en détachent. On n'en compte guère que cinq à six sur tout le littoral de la Tunisie qui méritent d'être mentionnées ; encore n'en est-il qu'une qui ait des dimensions considérables, c'est celle qui forme l'extrémité du golfe de Djerbah, dont elle porte le nom. Les autres sont : *Zembra* et *Zembretta*, près du cap Bon ; les îles *Kouriat*, en face de Monastier ; les îles *Kerkennah*, en face de Sfax ; les îles *Keneis*, dans le golfe de Gabès.

Le climat de la Tunisie est très sain, même aux abords des lacs répandus sur son territoire. La température y est plus fraîche en été et moins chaude en hiver que celle de l'Algérie. En automne, l'humidité est un peu plus forte.

Tous les produits de grande consommation, tels que les huiles, les céréales, les dattes, les fruits secs, la cire, les essences, la laine, les peaux, les bois, et les minerais constituent les principaux éléments de ses échanges.

La plus grande partie du mouvement commercial auquel ces produits donnent lieu s'effectue par le port de la Goulette.

Le sol de la Tunisie est plein de ressources. Sa fertilité est telle qu'il se prête à toutes les cultures : blé, orge, fèves, maïs, coton, vigne, canne à sucre, tubercules de toutes variétés.

Les olives, les dattes, les pistaches, et autres produits d'arbres fruitiers y sont aussi abondants que d'excellente qualité.

On y élève un grand nombre de bêtes à cornes et de moutons; la quantité de laine fournie par ces derniers est assez considérable pour suffire aux besoins de la population et fournir un excédant qui se traduit par un chiffre de trois millions de francs à l'exportation.

Les principales villes de la région de Tunis sont *Tunis*, capitale, *Kairouan*, *Sousse*, *Monastier*, *Sfax*, *Gafsa*, *la Goulette*, *Gerba*, *le Keff*, *la Mahédiah*, *Gabès*, *Bebja*,

Teboursouk, *Testour*, *Maater*, *Bizerte*, *Porto-Farine* *Tozer*, *Soliman*, *Kourbès*, *Hammamet*, *Kelibia et Nebel*.

Nous reviendrons tout à l'heure sur les principales de ces villes.

La population de la Régence de Tunis est d'environ deux millions d'âmes.

En voici la répartition.

Selon les évaluations les plus dignes de confiance, la population de la capitale comprend 85,000 musulmans ; 25,000 israélites, *sujets du Bey* ; 13,000 Italiens, Anglo-Maltais, Portugais, etc. ; 600 Français ; 1,500 protégés français qui se subdivisent en indigènes algériens et en israélites également Algériens.

On arrive ainsi à un total de 125,000 habitants.

On attribue :

à Sousse et à ses dépendances.	35,000	habitants
à Monastier	15,000	
à Sfax.	25,000	
à Kairouan	40,000	
à Tabarque	45,000	
Au Keff	25,000	
à Bizerte	5,000	
à la Goulette.	12,000	

Le reste se répartit entre les localités moins importantes et entre les grandes tribus nomades qui comptent à elles seules 1,200,000 âmes.

La population tunisienne appartient à sept races bien distinctes : 1° les Maures (*Beldi*), qui habitent les villes ; 2° les Arabes (*Arbi*), habitant les campagnes; 3° les Montagnards (*Gebelli*) ; 4° les Turcs (*Tourgi*) ; 5° les fils des Turcs et des femmes Arabes (*Korougli* ou *Kouloughis*); 6° les Nègres (*Oucif*), et 7° les Andaloux (*Enndessly*), descendant des Maures chassés d'Espagne.

II. Les Kroumirs.

Une fraction de la deuxième de ces races réclame, par suite d'événements récents et justement populaires en France une mention spéciale.

Nous voulons parler des Kroumirs dont le nom à peu près inconnu en Europe, il y a à peine une année, a acquis une célébrité soudaine, depuis la répression dont ils ont été l'objet de notre part, répression qui a amené notre protectorat en Tunisie ; ils prétendent descendre du grand marabout Sidi-Abdallah-ben-Dyemel.

Ils se partagent en deux fractions distinctes, les Sioul et les Ted-Maka.

Les premiers s'adonnent au négoce et sont relativement riches ; les seconds ne vivent que de vols et de brigandages.

Leurs différentes tribus forment une population nomade répandue le long de la frontière algérienne, où elles ont souvent pénétré pour opérer des razzias au préjudice de colons français et d'Arabes soumis à notre domination.

On n'évalue pas leur nombre à plus de six mille. Leur force de résistance réside donc moins dans leur nombre que dans la disposition du pays qu'ils habitent.

Retirés en été dans des montagnes boisées, ils se retranchent en hiver, dans des rochers, au-dessus de ravins profonds, que quelques heures de pluie transforment en torrents impétueux.

Le pays aride et presque partout rebelle à la culture, mais couvert de bois magnifiques, renferme, paraît-il, d'immenses richesses minérales. On y a déjà reconnu des carbonates de fer argileux, des sulfures d'argent, des pyrites cuivreuses, du minerai de cuivre et des plombs argentifères très abondants.

Au physique, les Kroumirs sont de taille moyenne, assez bien pris ; leur teint, très basané, est couleur de café ; leurs cheveux sont courts et crépus ; leurs yeux sont petits mais

vifs ; leur nez petit mais écrasé ; leurs oreilles d'une grandeur démesurée.

Au moral, on a pu constater leur fanatisme religieux, leur répugnance pour toute espèce de travail et de discipline, leur passion pour le clinquant et leur audace quand il s'agit de butin à acquérir.

Leur armement, à en juger par les armes qu'ils nous ont rendues, est des plus défectueux, Leur *moukala*, ou long fusil à pierre, n'est dangereux qu'à courte distance, mais ils s'en servent avec une habileté qui fait juger ce dont ils seraient capables comme tireurs, s'ils étaient mieux armés.

Bien qu'ils aient méconnu en maintes circonstances, et notamment en ce qui concernait le respect de nos frontières, l'autorité du bey de Tunis, ils témoignent cependant d'une grande vénération pour leur souverain dont, en vertu des doctrines de l'islamisme, le pouvoir spirituel découle nécessairement du pouvoir temporel.

Ces détails qu'il importe de connaître étant donnés, nous rentrons dans les généralités de notre sujet.

III. Villes principales de la Régence de Tunis.

Parmi les villes principales de la Tunisie, nous devons mentionner les suivantes :

Kairouan. — Chef-lieu de kaïdat et résidence d'un kaïa. cette ville, dont la réputation de sainteté est répandue parmi tous les musulmans, est située au milieu d'une vaste plaine à 25 ou 30 kilomètres du lac qui porte son nom et à environ 50 kilomètres de la mer.

Elle est entourée d'un mur crénelé flanqué de bastions, le tout en assez bon état.

Au-delà du mur d'enceinte, s'étendent de vastes faubourgs, au milieu desquels s'élèvent des palmiers, qui donnent à l'ensemble de la ville l'aspect le plus pittoresque.

En sa qualité de ville sainte, Kairouan compte de nombreux édifices religieux : zaouias, mosquées, etc.

Un de ces édifices mérite une mention particulière : c'est le collège à deux étages et la tombe des descendants de Sidi-Abid-El-Khangani, mort en l'an 805 de l'hégire, et dont la famille de Maroubat (Almoravide) fournit les gardiens héréditaires.

Ce bâtiment est actuellement occupé par le commandant de la place de Kairouan, et après la mosquée du « Compagnon », c'est certainement le plus remarquable édifice de la ville et des environs.

L'entrée consiste en une haute arche en fer à cheval, de style mauresque, construite en marbre noir et jaune, soutenue par des colonnes en marbre blanc et une maçonnerie en pierre sculptée. Le tout a près de quarante pieds de hauteur. Au-dessus de la porte et à l'intérieur du cintre de l'arche est une fenêtre sous laquelle s'étend une frise ornementale de marbre de diverses couleurs.

Un vestibule conduit dans une cour entourée d'arcades de marbre en forme de fer à cheval, soutenant une seconde colonnade. Le pavement est en marbre noir et blanc, formant des figures géométriques, et à chaque extrémité, il y a un magnifique réservoir d'eau. Cette cour conduit à une mosquée dans laquelle on entre par deux portes sculptées, ayant une niche et flanquées de deux piliers en porphyre vert qui les séparent.

Aux angles de la mosquée et à l'intérieur, sont les tombeaux du fondateur et de ses fils, ainsi que de tous les ancêtres de la famille de Mourabet. Le *mihvat* de la mosquée est très élégant. A côté de la première cour, se trouve un autre enclos entouré d'arcades en pierres de taille soutenues par des piliers romains et byzantins, et derrière cet enclos il y a un cimetière ouvert. Tout l'établissement contient environ trente cellules monastiques.

Dans la grande cour, une belle inscription kufique en gros caractères taillés dans une plaque de marbre blanc, est incrustée dans la façade de la mosquée.

Aucun des 200 ou 300 autres collèges, mosquées ou tom-

beaux de Kairouan, ne mérite l'attention, même la plus passagère. La citadelle ou *kasbah*, n'est rien de plus qu'un enclos carré d'environ 200 mètres de côté, ceint d'un mur crénelé, quelque peu plus élevé que celui de la ville ; sous le sol, il y a de longues chambres voutées servant de caserne. De canons, il n'y en a pas dans les forts ou sur les remparts.

De chaque côte de la ville, sont de spacieuses citernes construites, selon l'usage, en matériaux romains. Au-delà des faubourgs de la Jibliya et de la Kabliya, s'étend un immense cimetière. Les monuments anciens qu'il contient sont magnifiques.

Des centaines de tombeaux de marbre, couverts d'inscriptions arabes, se groupent dans toutes les directions. Par le cimetière de Kairouan, on pourrait écrire l'histoire du développement et de la décadence de l'islamisme dans le nord de l'Afrique ; mais l'abondance des matériaux est si grande que le savant le plus enthousiaste, reculerait devant la tâche.

Telle est « Kairouan la Sainte, » la « Cité de la Victoire, » qui, s'élevant sur les ruines de la *Vicus Augusti* romaine, envoya des armées à la conquête d'une grande partie des deux continents, devint le siège d'une lignée de souverains indépendants et fut ensuite, pendant des siècles, la métropole reconnue de l'islam dans l'Ouest.

Durant le temps de sa longue décadence, elle a servi de point de ralliement aux tribus nomades qui l'entourent, a été leur lieu de pèlerinage pendant la vie et leur cimetière après leur mort. Mais toute la science, la culture et l'érudition de Kairouan ont disparu depuis longtemps.

Les gardiens des sanctuaires savent à peine lire ou écrire ; nul ne connaît moins son histoire que ses habitants, et le zèle religieux a fait place à la bigoterie engendrée par l'ignorance et la superstition.

Il y a cinq ans un auteur anglais écrivait : « Kairouan a été indifférent aux changements qui se sont produits dans le monde ; la source d'où sont issus beaucoup de royaumes, tant en Afrique qu'en Europe, est restée insensible à leurs

destinées. Son ancienne grandeur a en grande partie disparu ; son indépendance et son exclusivisme ont seuls prévenu sa décadence complète. »

Réduite en dimension et en richesses, Kairouan est toujours une ville mauresque intacte. C'est ce qu'on ne pourra pas dire plus longtemps. Cinq mille soldats français tiennent aujourd'hui garnison dans ses murs, des yeux chrétiens ont vu ses sanctuaires les plus sacrés et le charme de son inviolabilité a été rompu (1).

On fabrique à Kairouan des tapis, des selles, des brides pour les chevaux et des chaussures en marocain.

Sousse. — Cette ville, dans laquelle résident un millier de chrétiens est entourée d'un mur sans épaisseur, qui ne pourrait, pas plus que la Kasbah, soutenir une attaque sérieuse ; elle possède toutefois un petit château fortifié qui pourrait au besoin la protéger.

Le port était autrefois d'une vaste étendue et d'une bonne profondeur ; il était entouré de deux môles et protégé par un brise-lames ; aujourd'hui les sables l'ont comblé en partie et môles et brise-lames sont bien détériorés. Il en résulte que des navires d'un faible tonnage y peuvent seuls trouver un abri.

Sousse, que plusieurs savants supposent être l'Adrumète des anciens, renferme de nombreux vestiges d'antiquités.

L'intérieur en est moins attristant que ne le sont en général les villes musulmanes ; les rues ont de l'air et de la lumière ; quelques mosquées et quelques arbres y rompent la monotonie de l'architecture orientale. On y a établi depuis quelques années un poste télégraphique.

Les environs, plantés d'oliviers et de figuiers de barbarie, empruntent à cette végétation terne et sombre un caractère singulier de monotonie et de tristesse.

(1) Traduit du journal anglais le *Times*.

Kairouan a été pris par les Français, ainsi que plusieurs autres villes, et la Tunisie a été placée sous le protectorat de la France, ainsi que nous le dirons plus loin. Malgré ces changements, la brochure de M. Juillet Saint-Léger, dans laquelle nous puisons notre description de la régence, n'en reste pas moins ce qui a été publié jusqu'ici de plus exact sur cet intéressant pays.

Mais cette végétation constitue la richesse du pays. Il se fait à Sousse un commerce considérable d'huile d'olive destinée à l'exportation. L'industrie s'occupe aussi de la fabrication du savon, de la préparation des peaux; on y reçoit et on y vend beaucoup de laine.

Sousse est un chef-lieu de kaïdat. Aux environs se trouvent *Msaken* (10,000 habitants), ville sainte contenant de nombreuses mosquées, zaouias et écoles; *Djemal* (8,000 habitants).

Sfax. — Port maritime, poste télégraphique, 10,000 habitants dont 1,800 israélites et environ 700 chrétiens. Sfax est entourée d'une muraille crénelée flanquée de tours, et bâtie en amphithéâtre, ce qui lui donne, vu de la mer, un aspect assez imposant et un air moyen-âge qui ne manque pas d'originalité.

Le port, ou plutôt le mouillage de Sfax, est très sûr. Quoique les navires soient obligés de jeter l'ancre à une certaine distance, une batterie de canons pourrait assez aisément empêcher un débarquement en cas de guerre (1).

Cette ville ne possède d'autre eau que celle de ses nombreuses citernes, la végétation, néanmoins y est très active.

Les mosquées, écoles et marabouts y sont en nombre considérable.

Le commerce se compose presque exclusivement d'huile, d'éponges et de dattes du Djerid, auxquelles il faut ajouter quelques chargements d'amandes, de pistaches et de laines en suint.

L'industrie se borne au tissage de la laine et du coton.

En face de Sfax, qui est un chef-lieu de kaïdat, sont les îles Kerkennah que nous avons précédemment mentionnées. Ces îles contiennent plusieurs gros villages dont le principal est *Kellebin*. On fabrique dans ces villages de nombreux objets de sparterie avec l'*alfa* qui y est très commun. Les habitants pêchent l'éponge et la poulpe et construisent pour

(1) Ce qui n'a pas empêché nos troupes de s'emparer de cette ville en 1881.

leur petit cabotage de grandes embarcations assez semblables aux balancelles des côtes d'Espagne et d'Algérie.

A Kellebin réside un khalifa qui commande aux Kherkennah pour le compte du kaïd de Sfax.

Gafsa. — La province tunisienne du Djerid, ou pays des palmiers, dit M. A. de la Berge dans son savant ouvrage sur la Tunisie, est située au sud de la région montagneuse à laquelle elle se relie par les chaînons du Djebel-Beni-Younès et du Djebel-Arbet. C'est au pied de ces montagnes que commence la mer de sable et qu'est bâtie la ville de Gafsa, l'ancienne Capsa des Romains, prise et saccagée par Marius lors des guerres contre Jugurtha.

« Gafsa est bâtie sur une éminence à 50 kilomètres de Ferianah, dans une sorte d'oasis de 10 kilomètres carrés où les sources abondent et où l'œil se repose sur d'admirables jardins et de gracieux bois de palmiers. Tous les arbres de nos vergers d'Europe, le poirier, le pêcher, le pommier, se rencontrent là, à côté des longues tiges du dattier et d'oliviers aux troncs énormes et aux branches gigantesques. Au milieu de cette forêt verdoyante apparaissent les coupoles peintes des minarets, les grandes pierres blanches des murailles d'enceinte et d'une citadelle assez bien construite.

» Dans un grand nombre de maisons, on trouve encore, parmi les matériaux employés, des entablements, des colonnes, des autels avec inscriptions provenant de l'ancienne ville forte de Jugurtha. Saint Cyprien cite Capsa parmi l'un des chefs-lieux des diocèses africains. Le christianisme avait donc pénétré jusque-là, et, au troisième siècle, les oasis avaient des églises et un évêque. La population de Gafsa est évaluée à trois ou quatre mille âmes.

» Le caïd qui réside dans cette ville a, dans son commandement, plusieurs villages situés à l'est et dont le principal est El-Guettâr. Ces villages peuvent avoir une population totale de huit à dix mille âmes. Ce sont, en général, des oasis riches et bien cultivées. Leur principal commerce est, au sud avec Ghadamès, et à l'est avec le port de Gabès. »

MM. Rebatel et Tirant, qui ont séjourné à Gafsa, tracent de cette merveilleuse oasis un tableau dont nous détachons les principaux traits :

« Nous ne voulons pas ici décrire les merveilles d'une forêt de palmiers comme celle de Gafsa. Aucune description ne peut donner une idée de cette gigantesque serre chaude dont la toiture de palmes ondoyantes protège, à cent pieds de hauteur, les cultures les plus diverses.

» Sous l'ombre protectrice de ces palmiers, la plupart des arbres fruitiers de l'Europe méridionale peuvent atteindre des proportions gigantesques. La vigne s'élance au sommet des oliviers et donne des raisins destinés plus tard à entrer comme condiment dans le couscoussou de luxe.

« En mars et en avril, la plupart de ces arbres sont en fleur et des senteurs délicieuses s'épanchent de tout côté, dans une atmosphère toujours égale, à la lumière tamisée, à travers les palmes ondoyantes. Pendant la nuit, les clartés diffuses d'un ciel d'une pureté incomparable, et les rayons de la lune viennent prêter à ces bosquets des teintes fantastiques, et l'on comprend les accès d'enthousiasme de tous ceux qui ont pénétré dans les oasis du Sahara et particulièrement dans celle de Gafsa.

» Le sol sablonneux peut tout produire, à condition de recevoir une quantité suffisante d'eau. Ici, elle est d'une abondance extrême, et le systême d'irrigation d'une simplicité particulière. Le terrain est partagé en petits carrés bordés de petites digues formant des canaux avec les digues voisines. De temps à autre, on inonde le terrain tout entier en faisant une coupure à la digue. L'eau coule à la surface du sol ; il n'est pas besoin de puits artésiens comme dans l'Oued-Rihr et de barrages comme dans l'Oued-Mzab, de puits à galeries souterraines comme dans le Fezzan, le Touât et l'oasis voisine d'El-Guettâr. Aussi les cultures se succèdent-elles avec une rapidité merveilleuse, sans jamais laisser reposer la terre, et l'art des assolements a été poussé très loin par les jardiniers arabes, à la suite d'expériences séculaires.

» Outre sa richesse agricole, Gafsa est encore un véritable centre industriel. Les immenses troupeaux des Hammemas, qui occupent la région environnante lui fournissent amplement la matière première, et c'est à Gafsa que se tissent la plupart des couvertures et des burnous vendus à Tunis. On y fait principalement l'article courant en laines quelque peu grossières : les pièces plus luxueuses, en soie légère tramée avec de la laine très fine, dont se parent les riches Mauresques, se font surtout à l'île de Djerba.

» A Gafsa, un bon burnous vaut de 45 à 50 fr. ; quant à ces immenses couvertures aux vives couleurs, unique luxe de la literie maure, elles varient de 50 à 160 fr., suivant la grandeur. Ces prix ont déjà doublé à Tunis. »

Les deux voyageurs donnent les renseignements qui suivent sur les édifices de la ville :

« Dans l'intérieur de la citadelle, où jaillit une source, on voit encore un beau bassin romain et les restes d'un établissement de bains qui s'étendent en dehors de l'enceinte de la forteresse. C'est là que sont les bains des Juifs, et, lors de notre séjour, les femmes et les enfants Israélites venaient s'y purifier. La grande mosquée est ornée d'un très élégant campanile de style mauresque. La citadelle ou casbah est également fort belle. C'est une immense forteresse entourée de murs et de bastions, dont quelques parties, le portail d'entrée principalement, sont fort remarquables. A l'intérieur, jaillit une source abondante, et une garnison devait pouvoir y tenir indéfiniment. Aujourd'hui, cette enceinte fortifiée, où l'on pourrait loger une petite armée, abrite seulement quelques soldats tunisiens qui occupent leurs loisirs en tricotant des bas.

» La population de Gafsa est d'environ cinq mille âmes dont un quart israéliste. »

Pour nous résumer : Gafsa a, commercialement, autant d'importance que Bizerte, et militairement autant d'importance que Kairouan. Bizerte est le meilleur port de la côte septentrionale ; avec des travaux intelligents, nous pourrions

en faire une nouvelle Carthage. Kairouan commande les défilés du centre du pays ; c'est la citadelle de la Régence. Gafsa, située au centre du Djerid, à quelques kilomètres des chotts, que le commandant Roudaire voudrait transformer en une mer intérieure, est le trait d'union entre les régions cultivées de la Tunisie et les immenses plaines de l'intérieur du continent africain. En installant un bataillon de zouaves et de tirailleurs algériens à Gafsa, en reliant cette ville par un chemin de fer, d'un côté à Gabès sur la côte du Sahel, de l'autre côté à Négrine, dans la province de Constantine, en établissant de distance en distance le long de cette ligne des points fortifiés destinés à servir de noyau à des colonies militaires, on opposerait une barrière infranchissable aux nomades du Sahara. Ce serait même le seul moyen pratique d'arriver au but que nous avons poursuivi en allant en Tunisie : « Fermer une porte par laquelle on peut entrer chez nous. »

Gabès. — Une des villes d'Afrique dont l'aspect est le plus agréable est, sans contredit, Gabès, grâce aux magnifiques jardins qui l'entourent.

Les hauts palmiers, les lianes flexibles et les vignes superbes s'y mêlent aux bosquets d'orangers et forment autour des habitations de charmants abris contre les rayons ardents du soleil de l'été.

La population, composée de quelques milliers d'habitants seulement, est éminemment industrieuse et commerçante. Les céréales, le henné, la garance, des tissus renommés parmi les indigènes, et l'eau-de-vie de palmier qui s'y fabrique en quantités considérables, sont les principaux éléments de l'exportation de cette ville dont le port d'embarquement, bien qu'elle soit elle-même située sur le rivage de la mer, au fond du golfe du même nom, est *Teref-el-Ma*.

Dans les environs on rencontre de nombreux vestiges de l'antiquité et, dans un rayon de 60 à 70 kilomètres, quelques oasis peuplées de villages.

Les tribus environnantes possèdent de grands troupeaux dont la laine sert à la fabrication des tissus et à l'exportation.

Djerbah. — Djerbah n'est pas une ville proprement dite, mais une agglomération de bourgs situés dans la grande île de ce nom. Il s'y trouve 4 à 500 chrétiens.

L'industrie consiste dans la fabrication de tissus de coton, de laine et de soie, ainsi que de poterie commune.

Monastier. — Ville maritime et fortifiée, chef-lieu de kaïdat, Monastier possède, comme toutes les villes orientales, de nombreux édifices religieux. Les rues sont bien alignées, le mouvement commercial assez actif, les environs couverts de jardins et d'élégantes maisons de campagne.

Le port de Monastier est un des meilleurs de la côte. Cette ville est, pense-t-on, l'ancienne *Ruspina* où débarqua César. Les vestiges de l'antiquité y sont, du reste, aussi intéressants que nombreux.

Le commerce de Monastier est exactement le même que celui des autres villes maritimes de la Régence.

En face, et à peu de distance en mer, sont les îles *Kouriat,* dont la plus grande a reçu le nom de *Tonnara*; on se livre à peu près exclusivement dans ces îles à la pêche, et en particulier à celle du thon.

Le Keff. — Résidence d'un kaïd, le Keff a une immense importance militaire pour la Tunisie ; c'est une des places fortes situées sur la frontière algérienne (1).

Son territoire, où s'élevait autrefois l'importante cité romaine de *Sicca-Veneria,* est très considérable. Il fournit d'immenses quantités de céréales, et les nombreux troupeaux, répandus dans ses pâturages, permettent à ses habitants de s'occuper en grand de la fabrication des burnous et de l'exportation des laines.

Teboursouk. — Les ruines romaines qui entourent cette ville, réduite aujourd'hui à 2,500 habitants, attestent que sous son ancien nom de *Thibur-Decimbure,* elle a joui autrefois d'une grande importance.

Son territoire est riche et bien arrosé.

Bizerte. — Située entre la mer et le lac de Bizerte, qui

(1) Keff a été une des premières villes occup es par les Français en Tunisie.

communiquent entre eux par un canal qui traverse la ville, Bizerte doit un aspect tout particulier à cette situation qui lui donnerait une grande importance commerciale si le petit golfe au fond duquel elle est située n'était pas dangereux au point de ne permettre aux navires de s'y risquer que par un temps très calme et très sûr.

Porto-Farine. — Ce petit port dont le nom semble caractéristique, est en réalité de peu d'importance : un accès dangereux et la proximité de Tunis et de la Goulette ont presque complètement arrêté son essor commercial.

La Goulette. — La Goulette qui prend chaque année un grand développement, si bien que la ville proprement dite s'étend aujourd'hui bien au-delà de l'enceinte militaire qui l'enserrait toute entière il y a une trentaine d'années, est pour ainsi dire une ville européenne.

Pendant l'été, lorsque le bey et sa cour s'y rendent pour prendre les bains de mer, l'animation y est extrême.

Son port, que l'on s'occupe d'améliorer et de garantir des vents traversiers de l'est à l'ouest, au moyen du prolongement de sa jetée côtière, deviendra l'un des plus sûrs de la côte d'Afrique.

Les bâtiments à vapeur mouillent à environ 400 mètres de l'entrée du petit canal qui divise la ville en deux parties. Des bateliers Maltais ou Italiens transportent les colis et les voyageurs jusqu'à la douane d'abord, puis, de ce point, jusqu'au quai sur lequel est situé le vice-consulat de France, puis enfin à la gare.

C'est par la Goulette que se fait tout le commerce, non seulement de Tunis, mais d'une grande partie de la Régence.

Ce n'est pas sans intérêt que l'on visite l'arsenal, la caserne, les palais d'été, les jardins du bey et des grands personnages de la cour, la maison d'exécution, etc.... Un tableau charmant et grandiose est celui qu'offrent, dans les environs de la Goulette, plusieurs lacs au-dessus desquels planent par centaines de magnifiques flamands roses.

On peut aller de la Goulette à Tunis et réciproquement, de

trois façons différentes : en calèche, ce qui constitue une très jolie promenade ; en chemin de fer, et enfin en bateau, par le canal et le lac El-Bahira.

Les ruines de Carthage qui n'en sont éloignées que de trois kilomètres, ajoutent encore à l'attrait que la Goulette offre aux voyageurs qui trouvent d'autre part dans cette ville toutes les commodités auxquelles ils sont accoutumés en Europe : bureau de poste et de télégraphe, cafés, épiceries, boulangeries, pharmacies, etc., etc.

Des calèches de place y stationnent en grand nombre.

Tunis. — Nous voici arrivé à la capitale de la Régence, à cette ville où depuis quelques mois le protectorat de la France a été établi. L'importance que doit lui donner à nos yeux ce grand événement, importance qui s'accroîtra nécessairement à mesure que notre prépondérance s'y développera, nous porte à reproduire ici, à peu près textuellement, le tableau détaillé que l'auteur qui nous sert de guide en a tracé, tout étendu qu'il est.

« Lorsqu'on a pris la voie du lac, dit M. Juillet Saint-Léger, le bateau qui vous transporte accoste la *Marine* et vous y dépose.

» On appelle ainsi un enclos d'assez vastes proportions, formé de terres de rapport, soutenu par des pilotis et dans l'enceinte duquel on débarque toutes les marchandises qui doivent être soumises à la visite de la douane.

De nombreuses baraques, soigneusement construites, sont groupées symétriquement sur le côté droit de la chaussée conduisant à la grande grille qui forme terre-plein du côté de Tunis, pour faire obstacle à la contrebande.

» Après avoir franchi cette grille on débouche sur un boulevard de 800 mètres de longueur, formé de contre-allées plantées d'arbres et le long desquelles s'élèvent, de distance en distance, quelques maisons de construction européenne.

» A l'extrémité gauche de cette belle avenue et vis à vis d'un long mur qui sert de clôture au cimetière Saint-Antonin, on remarque l'hôtel de la Légation de France, édifice de

grande apparence, composé d'un corps de logis principal en retrait sur une cour d'honneur et flanqué de deux pavillons dans lesquels sont installés les bureaux et les logements des employés du Consulat.

Immédiatement après le Consulat, commence une double rangée de maisons qui se continue jusqu'à la porte de Tunis.

Lorsqu'on approche de cette porte qui est celle de la partie basse et ancienne de la ville, les constructions se montrent plus serrées les unes contre les autres et prennent un nouvel aspect.

Ce sont, pour la plupart, des échoppes de serruriers, de marchands de pain, ou encore des écuries particulières, des entrepôts de denrées diverses, etc.

Le marché au poisson, ou pour mieux dire, le trottoir sur lequel on en amoncelle des tas énormes, des chargements entiers, termine l'avenue à gauche.

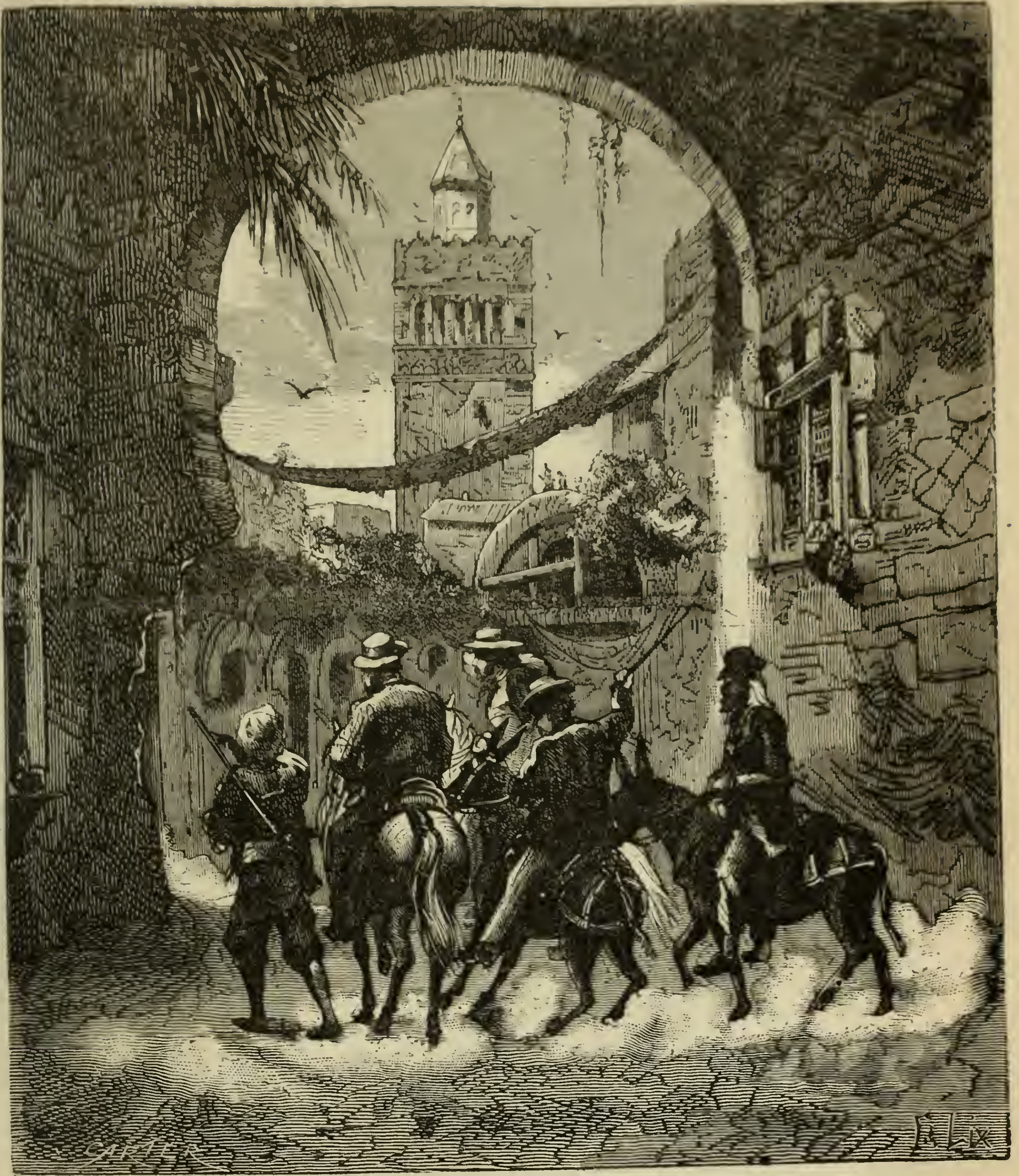
Là s'ouvre la rue des Maltais, construite sur l'emplacement de l'ancien rempart dont, à cet effet, on a abattu il y a quelques années six kilomètres.

Cette rue qui aboutit au nord à la route du Bardo et de la Goulette et au sud à la route de Sousse et de toutes les villes situées dans cette direction, est le centre d'un grand mouvement. L'animation et l'encombrement y sont extrêmes.

Dès quatre heures du matin, des milliers de chameaux, d'ânes, de chevaux, commencent à déboucher des portes de la partie sud pour se diriger vers les différents fondouks ou caravansérails qui doivent recevoir leurs chargements spéciaux : bois, charbon, chaux, légumes, nombreux fagots pour les bains et pour les fours, grappes de volailles, cuffins bondés de fruits, paille de maïs, poterie grossière, tous les approvisionnements nécessaires à une grande ville arrivent à la fois.

Ce spectacle est vraiment curieux.

Mais pour se faire une idée du bruit et du désordre qui règnent aux abords de la porte principale de la partie basse de la ville, il faut se représenter un millier d'animaux arrivant de deux directions à la fois et s'entre-croisant, à ce point de



Porte de Tunis.

rencontre, avec des charettes, des calèches, des hammais et la foule compacte qui sort de la ville pour aller s'approvisionner dans les fondouks.

Ce n'est que vers onze heures que tout ce tumulte s'apaise.

..... Cependant nous venons de franchir la porte et nous pénétrons sur une place, autrefois de forme irrégulière, mais qui, aujourd'hui, présente la régularité d'un quadrilatère.

C'est la place de la *Marine* ou des *Européens*.

Tout le bas quartier est le centre du commerce et de l'activité européenne.

Lorsqu'on est venu de la Goulette à Tunis en calèche, on entre dans la ville par la porte *Bab-El-Khodra* et l'on suit toute la rue des Maltais jusqu'à la place de la Marine....

Après avoir donné les renseignements les plus circonstanciés et les plus utiles aux voyageurs sur les hôtels de Tunis, (1) M. Saint-Léger entre dans quelques renseignements que nous croyons de nature à intéresser nos lecteurs et à servir même à quelques-uns d'entre eux.

Les personnes qui ont l'intention de séjourner quelque temps dans la capitale de la Régence ont l'habitude, dit-il, de se loger soit chez des particuliers qui peuvent disposer de quelques chambres, soit dans un appartement que l'on meuble à peu de frais.

Cette double recherche n'est pas difficile; le prix d'un appartement de trois à quatre pièces ne s'élève pas au-delà de cinquante à soixante francs par mois.

On peut même avoir pour le second de ces prix une petite maison entière.

Les cicerones ou courtiers sont pour ce genre de recherches d'excellents intermédiaires.

Si l'on veut faire la cuisine chez soi, on trouve aisément

(1) Nous ne croyons pas qu'il soit possible de trouver un guide meilleur et plus précis que l'ouvrage de M. Saint-Léger, brochure qui a été publiée et qui se vend à Alger, chez l'auteur.

des jeunes filles, Italiennes ou Maltaises, très capables de s'acquitter de ce soin. Une femme de ménage se paie de dix à quinze francs par mois, une cuisinière de trente à quarante francs.

Quant aux meubles — on sait qu'en Orient, le mobilier est très sommaire — on peut en acheter de neufs ou d'occasion.

.... Les rues n'ayant pas d'écriteaux, les maisons pas de numéros, et tous les quartiers de la ville formant des labyrinthes composés de dix fois plus d'impasses que de voies qui aboutissent, il faut une grande pratique de la topographie locale pour ne point s'égarer dans leur inextricable réseau, ne se trouva-t-on qu'à cent cinquante mètres de l'endroit fréquenté par les Européens.

Le voyageur nouvellement arrivé, devra donc se pourvoir d'un guide, s'il veut pénétrer dans les artères reculées de la ville.... Les distractions ne sont pas nombreuses à Tunis, et pour passer le temps le plus agréablement possible, il faut chercher à s'y créer des relations dans la société européenne. En dehors de ces relations et du plaisir que peuvent procurer des parties de chasse et de pêche, il est des heures assez longues, qui deviendraient fort pesantes si elles ne trouvaient leur emploi dans les causeries du Casino, les représentations théâtrales et la lecture des ouvrages nouveaux.

Le théâtre est un petit bâtiment, ayant à l'extérieur, l'apparence d'une maison particulière; mais dont les dimensions permettent de donner place à cinq cents personnes.

En été, on y joue des drames et des vaudevilles italiens; en hiver, des opéras italiens.

Les relations sont, pour un étranger, délicates à établir; il faut, par exemple, se garder de prendre à la lettre la qualité de négociant que s'attribuent tous les personnages qui s'occupent du commerce. Dans le nombre, il en est beaucoup qui n'ont jamais expédié ni reçu de chargement d'aucune espèce de denrées; la plupart se bornent à spéculer sur les variations du change; d'autres sur les bons du Trésor

(Téskéres) ; d'autres enfin consentent des prêts, à un intérêt plus ou moins élevé sur des nantissements de bijoux d'un très grand prix, que les déposants peuvent rarement dégager et qui deviennent, par suite, la propriété du prêteur.

Cette industrie du prêt sur gages est presque générale à Tunis ; il n'est, pour ainsi dire, pas de commerçant qui ne l'exerce journellement sur une échelle proportionnée aux capitaux dont il peut disposer pour cet objet.... On s'explique difficilement qu'il ne se soit pas formé encore de Société à un capital convenable pour obtenir l'autorisation de fonder un Mont-de-Piété, dont l'établissement mettrait fin à cette regrettable exploitation usuraire.

Mais si le nombre des négociants n'est pas élevé, celui des commerçants est, en revanche, très considérable. La plupart sont des Italiens ou des Anglo-Maltais. Toutes les industries sont dans leurs mains : épicerie, mercerie, quincaillerie, confection d'habits, de chaussures, de coiffures, fabrique de pâtes, de lampes, de bijouterie, d'horlogerie, etc.

En fait d'établissements tenus par des Français, on compte des boulangeries, des magasins de vins et de confiserie, une pharmacie, plusieurs ateliers photographiques et quelques maisons de modes.

Les bazars d'objets divers sont tenus par des Italiens, mais leurs marchandises sont françaises... Les chaussures fabriquées à Tunis sont aussi remarquables par leur élégance que par leur solidité et leur bon marché.

Les environs de Tunis méritent d'être visités en détail.

Il y a lieu de commencer par le Bardo, qui est relié à la ville par un chemin de fer bordé d'arbres sur chacun de ses côtés.

Le Bardo, on le sait, est la résidence du souverain de la Régence de Tunis.

Pour être admis à pénétrer dans ce palais, il est convenable de profiter de l'absence du Bey qui réside pendant près de huit mois de l'année à la Goulette.

Ce palais est fort beau ; on vante en particulier la *salle des*

glaces et la *salle du trône*. Dans cette dernière sont réunies des toiles remarquables représentant les différents chefs d'Etat de l'Europe....

Nous ne suivrons pas M. Saint-Léger dans ses excursions aux palais et aux maisons de plaisance des grands personnages tunisiens ; mais arrivant immédiatement à un sujet d'intérêt plus général nous dirons que :

L'excursion à Carthage (*Carthada la Neuve*) pour quelle soit quelque peu fructueuse ne doit pas être faite trop rapidement. Le visiteur aura donc soin de partir de Tunis par le premier train du matin ou par le premier départ du bateau à vapeur pour se rendre à la Goulette.

De là, il se fera conduire en calèche sur l'emplacement de la magnifique et glorieuse rivale de Rome, et, l'ouvrage avec plan du capitaine Fabre à la main, il pourra assez facilement reconstruire par la pensée les grands édifices qui couvraient l'acropole de cette ville et rétablir les linéaments principaux de ses anciennes divisions et de son enceinte.

.... Sur l'emplacement du port, creusé de mains d'hommes et aujourd'hui comblé, d'où partait Annibal ; en vue de la chapelle de Saint-Louis, construite sur les ruines du temple d'Esculape, s'élève au milieu d'un jardin superbe, un splendide palais italien de construction récente. Ce palais est la résidence de l'ancien premier ministre Si-Mustapha. Il convient de demander à visiter ce palais à cause surtout de ses jardins curieux à plus d'un titre.

La chapelle de Saint-Louis constitue pour les Français un lieu de pèlerinage, où ils rencontrent les plus touchants souvenirs.

Cette chapelle, construite en 1841, sur la colline la plus rapprochée de Tunis, au lieu où mourut, en 1270, le roi saint Louis, est entourée de ruines et d'inscriptions provenant de la Carthage romaine (Byrsa).

M. Saint-Léger termine sa relation des nombreux objets de curiosité et d'admiration qui entourent Tunis par ce conseil caractéristique dans son laconisme :

Il est prudent, dit-il, lorsqu'on parcourt les environs de Tunis, seul à cheval, de porter toujours une arme avec soi.

Ce n'est pas, ajoute-t-il, que l'on ait lieu de rien appréhender de la part des habitants des campagnes que l'on traverse, mais il peut se trouver sur les routes, et surtout aux approches de la nuit, des maraudeurs qui n'ont ni feu ni lieu, et qui ne se gêneraient nullement pour dévaliser le voyageur qu'ils sauraient désarmé.

Si ce danger est à craindre aux abords mêmes de la capitale, que doit-ce être dans les parties éloignées de la Régence ?

Les événements qui viennent de se passer en Tunisie, les agressions dont nos nationaux ont été l'objet, répondent éloquemment à la question.

IV. Gouvernement de la régence de Tunis. — Le bey et sa cour.

La forme du gouvernement tunisien est une autocratie pure.

Le souverain dispose à son gré du domaine et des revenus de l'Etat, de l'armée, de la marine, etc.

Le Khaznadar, ou premier ministre, est à la fois président du conseil et ministre des affaires étrangères ; il personnifie toute l'autorité gouvernementale.

Depuis l'avènement du bey actuel, Si-Mohaméd-El-Sadoq (en avril 1868), et grâce à l'ascendant de son premier ministre, le célèbre général Kheredine, l'influence de la France a pris, en Tunisie, une grande extension.

La cour a adopté notre costume, nos habitudes, nos usages.

Le gouvernement s'est appliqué à donner l'exemple de la plus large tolérance, il s'est fait l'initiateur de nos idées civilisatrices en prenant des fonctionnaires européens et chrétiens.

L'armée régulière du bey de Tunis comprend cinq régiments d'infanterie, deux régiments d'artillerie et un escadron d'escorte : en tout de dix à douze mille hommes.

Les troupes irrégulières se composent de cinq à six mille kourouglis, de deux mille zouaves et de quatre mille spahis.

Les officiers supérieurs et généraux de l'armée régulière sont au nombre de trente-huit, savoir : cinq généraux de division, cinq généraux de brigade, huit colonels, huit lieutenants-colonels, huit gros majors, vingt-quatre chefs de bataillon.

La marine est commandée par un vice-amiral, un contre-amiral et trois capitaines de vaisseau, etc.

La flotte se compose d'environ quinze navires de guerre, portant cent vingt canons, deux mille hommes d'équipage et un grand nombre d'officiers.

Le bey est, en réalité, un souverain indépendant, la suprématie de la Turquie étant purement nominale.

Il gouverne avec l'aide d'un conseil composé du Khaznadar, du ministre de la guerre, du ministre des finances et du ministre de l'intérieur.

Sous les ordres du bey et de son premier ministre, le Khaznadar, la Régence est administrée par une foule d'officiers et d'employés, parmi lesquels, ainsi que nous l'avons dit, se trouve un assez grand nombre d'Européens.

Ces fonctionnaires militaires et civils maintiennent l'ordre, rendent la justice, perçoivent les impôts, etc.

Les principaux d'entre eux sont, en premier lieu, le *Sahab-Taba*, sorte de grand-chancelier, et l'*Agah*, ou général commandant les troupes.

Le *Bey du camp*, titre réservé à l'héritier présomptif du trône, est chargé de l'administration de la guerre. Plusieurs fois dans l'année il parcourt la région pour inspecter les troupes et faciliter, au besoin, la rentrée des impôts.

Les *Kaïas*, ou chefs militaires secondaires, sont placés sous ses ordres. Ils sont au nombre de quatre et résident à Byzerte, au Keff, à Gabès et à Kairouan.

L'administration des districts ou provinces est confiée à des *Kaïds*, lesquels, bien souvent, résident à la cour de Tunis et laissent l'exercice de leurs fonctions à des *Khalifas*.

Telle est l'administration générale de la Régence pour les villes et les centres de population.

Quant aux tribus, comme en Algérie, elles vivent sous la tente et obéissent aux ordres de leurs *Cheiks*.

Si, de l'armée et de l'administration, nous passons à la religion, à l'enseignement public et à la justice, nous trouvons les mêmes différences, toutes au profit de la Tunisie, entre ce qui se passe dans cette partie, sinon plus civilisée, du moins plus libérale, des côtes barbaresques et les autres Etats du Nord de l'Afrique.

Bien qu'appartenant tout entière à l'islamisme sous ses deux formes principales, le rite *hanéfi* et le rite *maléki*, la Tunisie est entièrement ouverte à tous les cultes ; le missionnaire catholique y exerce aussi librement son saint ministère que les prêtres de l'Inde ou du Japon y pourraient célébrer leurs rites mystérieux, s'il leur prenait fantaisie de venir s'y établir.

Ce qui n'empêche pas que les mosquées y soient très nombreuses et, qu'à chaque pas, on y rencontre des tombeaux de saints ou *marabouts*.

Les *Muphtis* y jouissent, comme dans tous les pays musulmans, d'une immense influence ; le soin de répandre l'instruction dans le peuple leur est confié ; leur chef, un des plus grands personnages de l'Etat, porte le nom de *Cheik-El-Islam*.

Bien que les écoles arabes soient très nombreuses, l'instruction, même la plus élémentaire, est fort peu répandue en Tunisie, les muphtis bornant pour l'ordinaire leur rôle d'instituteur à la récitation de quelques versets du Koran que leurs écoliers répètent après eux, mot à mot, et tous à la fois.

Dans les villes cependant, et surtout à Tunis, il s'est produit, depuis quelques années, un grand mouvement dans le sens de l'extension de l'enseignement public. Les pères de familles ont pris l'initiative de ce mouvement depuis que la nouvelle organisation gouvernementale, — celle dont nous

venons de donner le détail, — en créant un grand nombre d'emplois, a ouvert, aux jeunes gens lettrés, une carrière lucrative et honorable.

La liberté dont jouissent les étrangers en Tunisie déroute, au premier abord, les Européens qui y arrivent.

Habitué à se trouver partout en Europe, en présence de réglements, d'instructions et d'obstacles administratifs de tous genres, on est, en effet, continue M. Saint-Léger, étrangement surpris lorsqu'on pose le pied sur cette terre prétendue barbare, de ne se heurter à aucune de ces barrières, que la civilisation oppose forcément au libre jeu de l'initiative privée.

On est aussi indépendant à Tunis qu'on l'est aux Etats-Unis ; nous croyons même qu'on l'y est davantage.

Vous pouvez y former tel établissement qu'il vous plaît sans autorisation préalable ; vous chassez, vous pêchez où et quand bon vous semble. Pourvu que vous gardiez l'alignement, vous démolissez et vous rebâtissez votre maison à votre convenance.... La police ne s'occupe que de la recherche des malfaiteurs.

La justice est entre les mains des *Kadis ;* toutefois ils ne jugent guère qu'au civil ; quant au criminel, la connaissance des délits et l'application de la loi sont presque toujours réservés aux Kaïds et à leurs subordonnés.

L'appel du jugement des Kadis se fait auprès du Muphti.

Pour quelque crime que ce soit, même pour le meurtre, la justice et la religion musulmanes admettent les compensations en argent.

Comme toutes celles qui ont pour base unique le Koran, ces institutions laissent énormément à désirer. Le manque de réglementation qui, dans l'état actuel du pays, est un bienfait pour les Européens et un moyen précieux de faire pénétrer dans ces couches sociales si arriérées, mais plus heureusement préparées, semble-t-il, pour les recevoir qu'aucun autre point du monde musulman, les éléments de notre civilisation, ne saurait continuer sans engendrer le désordre aussitôt que

cette civilisation y aura suffisamment pénétré, époque que tout fait présager devoir être prochaine.

V. Revenus et impôts.

Les principales ressources du trésor tunisien lui sont fournies par le *kanoun*, impôt sur les oliviers ; par l'*erba*, impôt sur l'industrie et le commerce ; et enfin par l'*achoud*, ou dîme.

Les revenus de l'Etat s'élèvent à environ vingt-cinq millions.

La piastre effectuée en argent qui sert d'unité monétaire et que les indigènes appellent *rial*, vaut 60 cent., mais elle est l'objet d'une sorte d'agio qui fait varier sa valeur de 60 à 65 cent.

La piastre et ses multiples ont donné naissance à cinq espèces de pièces de monnaie dont voici les noms et la valeur intrinsèque (1) :

Pièces de	1	piastre,	*rial fodda*,	0 fr.	60
—	2	—	*rialine*,	1	20
—	3	—	*tléta rialet*,	1	80
—	4	—	*arba rialet*,	2	40
—	5	—	*khamsa-rialet*,	3	»

Cette monnaie d'argent est fort belle, celle en or qui ne l'est pas moins, comporte également cinq espèces de pièces :

Pièces d'or de	5	piastres,	*bou khamsa*,	3 francs.
—	10	—	*bou achra*	6
—	25	—	*bou achrine*	15
—	50	—	*bou khamsme*,	30
—	100	—	*bou mia*	60

La monnaie de billon est de bonne frappe, mais elle est fort incommode par son poids.

(1) Toutes ces monnaies, ainsi que les demi-piastres d'argent valant 30 cent. sont comme la piastre, sujettes aux variations de l'agio.

Voici ses divisions :

1/2 caroube,	*nouce kheurrouba*,	0 fr.	01 1/4.
1 —	*kheurrouba*,	0	02 1/2.
2 —	*kherroubtine*,	0	05.

Ces différentes monnaies donnent lieu à des opérations de change assez compliquées ; de plus, elles sont en circulation concurremment avec des pièces étrangères et avec d'anciennes pièces du pays qui sont loin d'avoir une valeur intrinsèque égale ; il résulte de ces motifs la nécessité, pour les étrangers. de se tenir soigneusement sur leurs gardes jusqu'à ce qu'une étude suffisante les ait mis au courant.

Les poids ont pour unité le *rottel*. Il y a trois catégories de rottels :

1° Le *rottel attari* qui est de 16 onces.
2° Le *rottel sougi* qui est de 18 onces.
3° Le *rottel khedari* qui est de 20 onces.

Le premier s'emploie pour peser les essences, les parfums et autres objets précieux ; le second sert pour l'épicerie et ses analogues ; le troisième pour les légumes.

Cent rottels forment un quintal lequel pèse 49 kilogrammes 623 grammes.

On voit que le rottel est, à très peu de chose près, l'équivalent de notre ancienne livre.

Les mesures de capacité sont au nombre de quatre, savoir :

Le *saâ*, 3 litres et 12 centilitres.
La *ouiba*, 37 litres et 1/2 centilitre.
Le *caffis*, 600 litres.
Le *métal*, de 18 à 22 kilogrammes, selon les localités.

La ouiba s'emploie pour le mesurage des céréales et le métal pour celui des huiles.

Les mesures agraires sont :

1° Le *méchia*, 10 hectares.
2° Le *drâ arbi*, 484 millimètres carrés.

On ne se sert de ce dernier que pour mesurer des superficies de peu d'étendue, maisons, jardins, etc.

Il y a trois mesures linéaires :

1° Le *drà arbi*, 484 millimètres.

2° Le *drà tuergi*, 637 millimètres.

3° Le *drà enndessly*, 667 millimètres.

Le premier sert à mesurer les tissus anglais ; le second, les toiles et soieries ; le troisième, la draperie.

La mesure géographique est le *mile*, qui équivaut à 3,000 draàs, soit 1,452 mètres.

VI. Où doit nous conduire la situation prise par la France en Tunisie.

Si maintenant on nous demande quels sont les avantages réels de la situation que la France vient de prendre en Tunisie, nous répondrons sans hésiter : sans compter la sécurité de nos frontières algériennes assurée de ce côté, sans compter les nouveaux et riches débouchés ouverts à notre commerce, sans compter enfin l'extension de l'œuvre de civilisation qui de tout temps a été une des grandes préoccupations et une des gloires incontestables de notre patrie, nous venons, par ce moyen, de poser les jalons de la route qu'il nous appartient de tracer à travers cette Afrique centrale si jalouse jusqu'à ces derniers temps de garder ses secrets, mais dont le génie protecteur, dragon au noir plumage, ne dévore plus ceux qui s'efforcent de les pénétrer.

« Stanley, en effet, a rompu le charme. Ce hardi voyageur américain a démontré par son exemple qu'on pouvait regarder le monstre en face et le dompter. D'autres explorateurs ont suivi ses traces. L'Afrique est maintenant entamée de tous côtés. Avant la fin du siècle nous verrons crouler la muraille qui s'élève entre l'Europe et la race noire. Les immenses régions qui s'étendent entre l'Atlantique et l'Océan indien feront partie du domaine de l'homme civilisé. Le travail libre fécondera cette terre merveilleusement fertile qui, depuis des

milliers d'années, reste improductive, ensevelie qu'elle est dans les ténèbres de la barbarie, sous le linceul de l'esclavage.

» Si la France se désintéressait de cette grande œuvre de la colonisation de l'Afrique, si elle se laissait devancer par les Anglais, les Allemands et les Portugais, ce serait une véritable défaillance, une défaillance analogue à celle qu'elle a eue au siècle dernier quand elle a refusé de soutenir Dupleix, le conquérant de l'Inde.

» Les Anglais se sont emparés de l'empire colonial asiatique dont Dupleix avait jeté les fondements. Mais il nous est encore possible d'établir sur les bords du Zaïre ou dans la vallée du Niger un empire colonial africain dont la possession nous dédommagerait de toutes les pertes que nous avons faites au delà des mers, sous le gouvernement de Louis XV et au milieu des guerres de la Révolution.

» Il serait déraisonnable de la part de la France de vouloir dominer le continent africain à l'exclusion des autres nations, mais il lui appartient de réclamer la meilleure part de ce riche patrimoine. Elle a le droit de revendiquer particulièrement la possession du Soudan, dans lequel elle peut pénétrer soit par l'Algérie et le Sahara, soit par le Sénégal.

» On sait que le Soudan, qui occupe l'intérieur de l'Afrique, a une étendue considérable et renferme une population nombreuse, répartie entre le bassin du lac Tchad à l'est et celui du Niger à l'ouest.

» La construction du chemin de fer transsaharien aurait pour résultat de relier ces contrées à Alger et à Tunis. Il se passera longtemps avant qu'on donne suite à cette idée. L'établissement d'une voie ferrée à travers le Sahara nécessiterait une dépense colossale et donnerait des revenus insuffisants ; cette ligne trouverait des éléments de trafic au départ et à l'arrivée, dans notre colonie algérienne et sur le grand marché de Tombouctou ; elle n'en trouverait pas sur son parcours, dans cet immense désert saharien qui a été une mer d'eau dans les temps préhistoriques et qui est ensuite devenue une mer de sable presque entièrement stérile.

» Le transsaharien pourra avoir dans l'avenir son utilité comme ligne politique et stratégique ; ce ne serait pas une ligne commerciale. La seule conception pratique pour ouvrir le Soudan au commerce français, c'est la construction d'un transsénégambien, nous voulons dire d'un chemin de fer allant de l'Océan atlantique aux sources du Niger à travers les vallées fertiles et populeuses de la Sénégambie.

» Le parlement français l'a compris, puisqu'il a voté il y a deux ans, les crédits nécessaires pour commencer la construction d'une voie ferrée allant de Dakar et de Saint-Louis à Bamakou par Bafoulabé et devant avoir son point *terminus* non loin des sources du Niger dans le Fouta-Djallon.

» M. Olivier de Sanderval, un ingénieur marseillais qui a fait dernièrement à ses frais un voyage dans l'intérieur de la Sénégambie, propose un autre tracé. La voie ferrée qu'il a projetée n'aurait qu'une longueur de sept cents kilomètres. elle aboutirait également aux plateaux du Fouta-Djallon.

» Il nous semble difficile que les Chambres puissent revenir sur leur vote et accepter le tracé de M. Olivier, quand bien même ce nouveau tracé paraîtrait plus avantageux que l'ancien. En tout cas il est évident aujourd'hui que si nous poursuivons une politique coloniale tendant à ouvrir le marché du Soudan aux négociants français, c'est par le Fouta-Djallon que devra passer notre ligne commerciale.

» En effet, le Fouta-Djallon paraît avoir été destiné par la nature à servir de base d'opérations à la nation européenne qui voudra mettre la main sur le Soudan et dominer à la fois la vallée du Niger et celle du Sénégal.

» Le Fouta-Djallon est un pays riche et renfermant une population assez dense.

» Cette contrée est entourée de montagnes qui s'élèvent rapidement à des altitudes de mille et douze cents mètres.

» C'est dans les montagnes du Fouta-Djallon que le Sénégal, la Gambie et le Niger prennent leurs sources. Une fois établie solidement dans cette région, dont les habitants ne paraissent pas hostiles aux blancs, la France pourrait entre-

prendre les travaux de canalisation du haut Niger, qui lui permettraient de nouer des relations commerciales suivies avec les populations du Soudan, où se trouve la véritable puissance productive du centre de l'Afrique.

» M. Olivier de Sanderval compare le Fouta-Djallon à un paradis terrestre. Ses hauts plateaux sont fertiles et bien arrosés, la température est analogue à celle des départements du midi de la France. C'est, à son avis, la clef des plaines de l'Afrique intérieure, la vraie route par laquelle la civilisation pénétrera dans le centre du continent noir, parce que là est le climat sain où les Européens peuvent vivre, le point stratégique où ils peuvent créer un centre d'influences permanent et fort.

» M. Olivier de Sanderval ne s'est pas contenté de parcourir le Fouta-Djallon et d'en étudier les ressources. Il est entré en négociations avec les autorités du pays et ces négociations ont été couronnées d'un plein succès : l'almamy Ibrahim Saury, souverain du Fouta-Djallon, a délivré le 2 juin 1880 à notre aventureux et énergique compatriote, avec le consentement de tous les grands chefs assemblés en conseil, un traité écrit en langue arabe, autorisant la construction d'un chemin de fer à travers ses Etats.

» Ce traité a été confirmé le 10 juillet 1881 par Amadou, le successeur de Saury. Il donne à M. Olivier le droit d'établir des factoreries et comptoirs dans le Fouta-Djallon, lui concède sur tout le parcours du chemin de fer projeté une bande de terrain de vingt kilomètres de largeur, et lui garantit la main d'œuvre nécessaire pour l'accomplissement des travaux de la voie ferrée.

» En résumé, M. Olivier a obtenu pour le compte de la France dans le Fouta-Djallon ce que M. Dent a obtenu récemment pour l'Angleterre dans l'île de Bornéo.

» Il a largement contribué à ouvrir à la France la route de l'Inde africaine. »

VIII

La régence de Tripoli et les petits Etats qui en relèvent.

I. Description. — Gouvernement. — Population.

La Régence ou, à plus proprement parler, le *Vilayet* de Tripoli, s'étend du 29° au 34° de longitude et du 33° de latitude environ jusqu'au tropique du Cancer.

Elle est bornée au nord par la Méditerranée, à l'est par l'Egypte, à l'ouest par la Régence de Tunis, au sud par les déserts de Lybie habités par les Touaregs, et les déserts du Sahara habités par les Tibbous.

Il est presque impossible de déterminer exactement l'étendue de ce vaste territoire, d'abord parce que ses frontières du sud ne sont pas déterminées, et ensuite, parce que plusieurs chefs de l'intérieur, par exemple le sultan de Bournou, tout en reconnaissant le sultan de Constantinople comme chef de l'islamisme, sont bien loin d'admettre en aucune manière sa suzeraineté.

Le pays est traversé par de petites montagnes appartenant à la chaîne de l'Atlas et s'abaissant peu à peu du côté de l'Egypte.

Les plus hauts sommets des montagnes de Tarbouna, à l'est de Tripoli, ne dépassent pas cinq cents mètres de hauteur ; elles sont riches en chameaux et en dattes.

Celles du Ghibel et de Gharian, à l'ouest, s'élèvent jusqu'à sept cents mètres. L'hiver y est relativement rigoureux : il y

neige et il y gèle assez fortement. Le sol est, dans cette dernière région, bien cultivé; on en exporte des moutons, de la laine, de l'huile, du safran et des fruits secs.

Les habitants sont hospitaliers ; l'aspect des villages est vivant ; une centaine de villes et de villages sont groupés dans un rayon assez rapproché, ce qui donne aux voyageurs lieu de supposer le pays beaucoup plus peuplé qu'il ne l'est en réalité.

Les habitations sont littéralement creusées sous terre ; on y entre par un long corridor appelé skiffa percé sur un plan incliné de manière à avoir son entrée au niveau du sol, son extrémité opposée va accéder, à trois ou quatre mètres en contrebas, au milieu d'une sorte de cour carrée à ciel ouvert par laquelle entrent l'air et la lumière. Tout autour de cette cour sont disposées les espèces de casemates qui servent de logement à la famille et aux animaux.

Le gouvernement turc a fait élever dans le Gharian et dans le Ghibel, des espèces de fortins. Son intention paraît être d'étendre ses frontières jusqu'à Ghat et d'y établir une garnison et probablement une douane.

Ghat, éloignée de douze journées de marche de Mourzouk, est située sous la même latitude que cette ville.

C'est un point très important ; toutes les caravanes qui traversent le désert s'y arrêtent pour y laisser et y prendre de nouveaux voyageurs, et souvent pour s'y reconstituer complètement.

C'est à Ghat, en effet, que se forment les caravanes qui vont au sud dans le royaume d'Air, au Soudan, à Tombouctou et jusqu'aux montagnes de Bagermi ; ou bien à l'ouest, à Tunis, à Alger, au Maroc ; ou bien directement au nord, c'est-à-dire à Tripoli par Ghédamès ; ou enfin à l'est, à la Mecque par l'Egypte, Bengazi et Mourzouk.

La Régence de Tripoli est entièrement dépourvue de rivières ; on n'y trouve que des torrents appelés *wady* ou *ouady* dont la plupart sont, pendant l'été, entièrement à sec. Cependant, dans l'ancienne Catabathmos, sur les confins de l'Egypte, le sol

est tout rempli de petites sources qui y entretiennent une admirable végétation, aussi les Arabes appellent-ils ce territoire « Djebel-Akdar » *(montagnes verdoyantes)*.

La partie la plus fertile de la Régence de Tripoli s'étend entre la vallée de Ben-Olid qui contient beaucoup de dattiers et d'oliviers et qui est habitée par la tribu des *Ursella ;* et le ouady *Sofeyen*, qui commence à *Zintan*, entre Tripoli et Ghédamès et finit entre *Mesurata* et *Isa*.

MEZURATA. — On ignore généralement d'où vient le nom de cette ville ; il pourrait cependant venir de *mesurare*, mesurer.

Cette ville est, en effet, située non loin du lieu où s'élevaient les autels des *Phylènes*, qui avaient établi et, pour ainsi dire, mesuré les frontières de leur patrie.

Voici ce que raconte Salluste à ce sujet :

« Dans le temps que Carthage était souveraine de presque » toute l'Afrique, Cyrène était aussi une grande et puissante » cité.

» Entre les deux Etats se trouvait une plaine sablonneuse où » il n'y avait ni fleuve, ni montagne qui put servir à marquer » les limites, ce qui occasionna une guerre longue et san- » glante. Pour en finir, craignant un autre ennemi (1), les » chefs des deux Etats convinrent de faire partir, à un jour et » à une heure indiqués, deux députés de chaque ville, le point » de rencontre serait la frontière.

» Carthage choisit deux frères nommés Phylènes, lesquels » firent la plus grande diligence. Ceux de Cyrène furent plus » lents, peut-être à cause de quelque tempête. Les Cyrénéens » craignant d'être punis par leur patrie accusèrent les Cartha- » ginois de supercherie.

» Pour en finir, les Cyrénéens proposèrent aux Carthagi- » nois d'être enterrés tout vifs dans le lieu où ils voulaient » faire les limites de Carthage, ou bien de les laisser eux- » mêmes, aux mêmes conditions, aller jusqu'à un point qu'ils » désignèrent.

(1) Les Romains.

» Les Phylènes acceptèrent la proposition, faisant ainsi » présent de leur vie à leur patrie : ils furent enterrés » vivants.

» Carthage fit élever sur leur tombeau deux autels, et, aussi » longtemps que la grande cité-reine subsista, les honneurs » divins furent rendus aux deux frères, non seulement sur ces » autels, mais à Carthage même. »

La partie supérieure de la contrée qui nous occupe étant surtout riche en figuiers, les Arabes l'ont surnommée *Tin*, une des principales bases de la nourriture des indigènes.

Le centre produisant le blé et l'orge dans une abondance dont nos lecteurs pourront se faire une idée quand ils sauront qu'un grain donne jusqu'à dix épis ; les Arabes appellent cette zone *basiné* ou préparation de farine ; enfin, la partie inférieure, près de la mer, abonde surtout en dattiers, d'où le nom de *aghine*, c'est-à-dire pain, gâteau de dattes.

Les parties de la Régence qui longent la mer sont généralement très bien cultivées et offrent l'aspect le plus riant. Les végétaux de l'Europe s'y mêlent agréablement à ceux de l'Orient : Les orangers, les citronniers, les grenadiers, les abricotiers, les amandiers, les dattiers, les cognassiers, les mûriers, la vigne, des champs de pommes de terre, de garance, de poivriers rouges, de melons et particulièrement de pastèques dont quelques-unes atteignent comme poids cent cinquante kilogrammes, y abondent; on y voit aussi des pistachiers et des cotonniers à côté de poiriers, de pommiers, de cerisiers, de pruniers. Nous devons ajouter toutefois que ces derniers arbres dégénèrent rapidement sous ce ciel trop brûlant pour eux.

En avançant vers le désert, cette végétation se modifie insensiblement jusqu'à ce qu'il ne reste plus, en fait d'arbres et d'arbustes productifs, que le mûrier et le cotonnier.

Le mûrier cesse à Soukna, et le cotonnier lui-même disparaît un peu plus loin, à Benjem.

Benjem a encore ceci de curieux que les puces, qui sont pour le pauvre voyageur un fléau d'autant plus insupportable qu'on

n'a trouvé jusqu'ici aucun moyen de s'en débarrasser parmi les Arabes de ces régions, disparaissent tout à coup et comme par enchantement. Un instinct particulier à cet insecte lui fait-il prévoir qu'il ne pourra pas supporter les chaleurs qui attendent les hommes de la caravane dans les sables du Grand-Désert ?

Les dernières plantes que l'on rencontre aux confins de ces sables sont le *ruta* et le *vincedoxicum* comme arbustes, et parmi les herbes, l'*artemisia* et le *thymus*.

L'état sanitaire est en général excellent sur tous les points de la Régence, sauf cependant à Mourzouk et à Tarvourga où règnent presque constamment des fièvres. La maladie la plus fréquente et la plus répandue est l'ophtalmie.

La description faite par Salluste du pays des Numides, semble s'appliquer plus particulièrement à la Tripolitaine qu'aux autres parties des anciens Etats barbaresques, sauf un point cependant, celui qui vise les arbres à fruit ; point qui a pu, ou plutôt qui a dû être modifié par les diverses populations qui se sont en quelque sorte greffées les unes sur les autres dans ces beaux pays depuis la domination romaine.

« Les mers, dit-il, sont orageuses et sans ports ; le sol » fertile en grains, excellent pour les troupeaux, stérile pour » les arbres ; le ciel et la terre sans eau ; les hommes sains, » agiles, résistant à la fatigue. La plupart arrivent à une » extrême vieillesse, à moins que le fer ou les bêtes féroces » n'abrègent leurs jours ; car les maladies mortelles y sont » aussi rares que les animaux malfaisants de toute espèce y » sont multipliés. »

Encore une rectification à faire, non à ce qu'avance Salluste, mais à l'application du tableau qu'il trace, à l'état actuel des lieux : il n'y a plus guère d'animaux malfaisants dans la Régence de Tripoli, non plus que dans celle de Tunis et en Algérie, du moins dans leurs parties fréquentées, autres que quelques serpents et scorpions, dont la morsure, quelque venimeuse qu'elle soit, amène très rarement la mort (1).

(1) Les indigènes, quand ils sont piqués par un scorpion ou par un serpent, se

Les chaleurs les plus fortes et les plus pénibles à supporter règnent dans les mois d'août, de septembre et d'octobre.

Cette saison, insupportable par elle-même, est trop souvent rendue plus cruelle encore par le *Gibli* (le simoun) ou vent du sud qui vient du désert.

Le ciel est alors obscurci par un nuage de sable rougeâtre et très fin qui pénètre jusque dans les appartements les mieux fermés et est même quelquefois chargé de sauterelles.

Le thermomètre monte alors, à l'ombre, au-dessus de 35° Réaumur. L'air qu'on respire semble charrier du feu ; on grille, on étouffe, mais on ne transpire pas.

Le vent du Gibli passe cependant pour sain et fortifiant, à condition, bien entendu, de ne pas se trouver sur son passage dans les sables du désert.

Du reste, il dure peu, deux ou trois jours au plus, et il est immédiatement suivi par les vents humides du nord et du nord-ouest.

La température, en hiver, le long des côtes, est très douce. Les pluies commencent en novembre ou décembre jusqu'en avril ; généralement, on passe six mois sans pluie ; on boit, pendant ce temps, l'eau de pluie des toits conservée dans des citernes ; on a aussi, surtout dans les campagnes, de l'eau de puits, mais elle est plus ou moins saumâtre.

Le blé et l'orge sont semés aussitôt que commencent les pluies, et comme il importe de profiter des courtes accalmies qui se produisent entre les premières ondées et les torrents d'eau qui suivent ensuite presque sans intermittences, tout le monde doit prêter son concours à ce travail ; les habitants des environs des villes quittent, à cet effet, leurs maisons, et vont s'installer en pleine campagne sous des tentes.

Rien de plus primitif et de plus simple que le matériel du travail agricole et la manière de s'en servir : La charrue est une sorte de triangle en fer, de 3 à 4 pouces de long sur

bornent généralement à faire saigner abondamment, non seulement la blessure, mais les parties qui l'entourent ; les Européens se servent d'alcali volatil, ou mieux encore, de phénol ou d'acide phénique, dont il est bon, dans les climats chauds, d'avoir toujours sur soi un flacon.

2 pouces de large et environ 6 lignes d'épaisseur ; les deux côtés du triangle se replient un peu sur eux-mêmes, de manière que le fer s'emboîte sur le bois de la charrue ; un chameau, un cheval, un bœuf, une vache ou même simplement un âne, est attaché au moyen de cordes à cet instrument aratoire, qui n'a d'ailleurs à tracer qu'un sillon de deux à trois pouces de profondeur. La terre ne reçoit jamais d'engrais, mais on la laisse reposer un an sur trois.

On évalue la population totale de la Tripolitaine de 1,000,000 à 1,300,000 habitants. Elle était presque double avant la guerre et la peste qui, pendant dix ans, (1832 à 1842), ont ruiné le pays.

Cette population se compose de *Maures* mahométans, indigènes qui habitent les villes ; de quelques tribus nomades ; de *Fezzanis* ou mahométans noirs, habitant le Fezzan ; d'*esclaves noirs*, provenant de l'intérieur ; de beaucoup de *Juifs*, très anciennement établis dans le pays, qui habitent les villes ou les environs des villes et s'occupent exclusivement de commerce et d'industrie ; de *Turcs*, militaires ou occupant les hauts emplois administratifs ; enfin d'*étrangers*, soit chrétiens d'origine Européenne, négociants, boutiquiers, jardiniers, agriculteurs, domestiques ; soit juifs généralement Toscans et Algériens et exerçant différentes industries, soit enfin Marocains parmi lesquels se recrutent à peu près exclusivement les portefaix, les bateliers, les hadji's, etc.

On voit que dans le chiffre de la population Tripolitaine M. E. Testa comprend les habitants du Fezzan, du Barcah et des oasis dont nous avons précédemment parlé, ce qui doit les faire déduire de la population de la Régence de Tripoli proprement dite, c'est-à-dire réduite au Beylik de ce nom.

II. Villes principales.

Les principales villes de la Régence sont Tripoli, capitale, où résident le bey, ses ministres et hauts fonctionnaires, ainsi que les consuls des puissances étrangères.

La population de cette ville, y compris la garnison, est de 10,000 âmes, dont 5,000 musulmans, 3,000 juifs et 2,000 chrétiens.

Environ les trois quarts de ces derniers sont Maltais, les autres sont Français, Napolitains, Toscans, Grecs, Espagnols, Sardes, etc. Ces éléments divers de population ont amené la création d'une église catholique, d'une église grecque, de trois synagogues et de six grandes mosquées.

Tripoli possède un port qui pourrait à peu de frais devenir un des meilleurs mouillages des côtes africaines de la Méditerranée. Elle occupe la position de l'ancienne *Ceta*, et renferme des restes fort remarquables de l'ancienne domination romaine, notamment un arc de triomphe assez bien conservé du temps d'Antonin-le-Pieux ou de Marc-Aurèle.

Le château, les fortifications, les édifices publics, n'ont de remarquable que l'état singulier de négligence et d'incurie dans lequel on les laisse.

Les environs de la ville, désignés sous le nom de *Meschiah*, sont entièrement composés de jardins entremêlés de bosquets de dattiers, qui, à quelque distance, donnent à l'ensemble l'aspect rare, dans les parages africains, d'un immense bois.

La position de Tripoli, beaucoup plus au sud que Tunis, Constantine et le Maroc, lui assure le monopole du commerce de l'Afrique centrale. Il n'est donc pas douteux que sous une bonne et sage administration cette ville deviendrait rapidement la plus grande cité et le meilleur centre commercial de l'Afrique septentrionale.

Les caravanes ne peuvent, en effet, traverser en ligne droite le grand désert; elles doivent en faire le tour, soit par Ghat, Tripoli et Tunis, soit par Tombouctou et le Maroc.

Or le prix des marchandises augmentant à proportion du nombre de jours de voyage à dos de chameaux, il est évident, que Tripoli, beaucoup plus rapproché des centres de production, pourra acheter meilleur marché les produits de la Nigritie et vendre plus chers ceux de l'Europe.



Tripoli.

Le prix de la journée d'un chameau qui, dans les longs voyages, au lieu de 200 ne porte que 150 kilog., est de 2 à 3 francs par jour. D'après cette base, on peut établir, ainsi qu'il suit, une sorte d'échelle pour les prix de route :

à Agdes (dans le pays des Tibbous)	31 fr. 75
à Ghat (dans le pays des Touaregs)	47 fr. 25
à Ghedamès	65 fr. 00
à Tripoli	75 fr. 00
à Tunis	92 fr. 00

Et bien plus cher encore au Maroc.

Tripoli est encore et restera, aussi longtemps que le mahométisme subsistera, en Afrique, un point de passage et de réunion pour les pèlerins qui vont à la Mecque et qui arrivent de différents points, et notamment de Massena, capitale du Bajermi.

On sait que le pèlerinage de la Mecque est non seulement un devoir religieux que tout bon musulman doit accomplir au moins une fois dans sa vie, mais que c'est, en outre, un voyage de spéculation. Ils sont rares, en effet, les pèlerins qui omettent de se munir, au départ, de marchandises d'un débit avantageux et sûr, dont ils se débarrassent en Egypte et même à la Mecque. Au retour, ils rapportent les produits de l'Arabie et de la terre des Pharaons.

On peut estimer à 600 au moins le nombre des pèlerins qui chaque année vont ainsi de Tripoli à la Mecque et *vice-versa*.

Tripoli possède un petit chantier spécialement destiné à la réparation des navires, mais où l'on construit cependant chaque année plusieurs bâtiments de 120 à 200 tonneaux.

Le port est visité chaque année par 300 à 400 navires, dont les plus grands ne dépassent guère 200 tonneaux, ce qui permet d'évaluer, en moyenne, le jaugeage de ces bâtiments réunis à 35 ou 36,000 tonneaux.

III. Moyens de communication. — Commerce. — Impôts.

Entre les divers chefs-lieux des *Sivas* ou districts de la Régence (1), le gouvernement ottoman a établi des voies de communication régulières, c'est à dire une sorte de service de postes qui répond fort bien aux besoins du pays, ou plutôt à son état de civilisation.

Ainsi, toutes les semaines, part de Tripoli un courrier pour Benghazi, en passant par Ghoms et Mezurata. Il faut de 14 à 15 jours pour faire parvenir, par ce moyen, les lettres de Tripoli à Benghazi et réciproquement.

Un autre courrier part pour le Gibel et Ghedamès ; les lettres mettent 11 à 12 jours de Tripoli à Ghedamès ; enfin un troisième courrier est expédié à Mourzouk; celui-ci reste 17 à 20 jours en route.

Non seulement cette correspondance est régulière et sûre, « mais, dit M. Testa, je puis rapporter ici un fait assurément unique en son genre : ayant expédié, à plusieurs reprises, par divers caravaniers et par l'entremise des voyageurs Richarson, Barth et Overweg, des lettres adressées au gouverneur des possessions néerlandaises, sur les côtes de Guinée, à Saint-Georges d'Elmina, j'ai eu le plaisir d'apprendre qu'une de ces lettres, il est vrai après trois ans de voyage, était parvenue à sa destination, probablement par voie de Tombouctou, Pakatou, Bentakou et Yandie. Il est permis, croyons-nous, d'affirmer que c'est la première lettre qui, traversant l'Afrique centrale, est allée de la Méditerranée dans l'Océan. »

Mais revenons au sujet qui nous occupe : l'état commercial de la Régence.

On se sert généralement à Tripoli des poids et mesures de

(1) Nous croyons devoir rappeler encore une fois que par ce mot *regence de Tripoli*, l'auteur qui nous sert de guide entend tout le territoire qui s'étend de l'Egypte à la Tunisie, et dont nous donnons à part la description et le détail, tels que Barcah, Fezzan, etc.

Constantinople, cependant avec quelques modifications qui demandent une étude spéciale à ceux qui sont au fait des usages et coutumes de la Turquie.

La grosse monnaie d'argent d'Europe a cours simultanément avec les monnaies Turques et avec les piastres tunisiennes.

Les Arabes ont une sorte de répulsion pour les monnaies d'or et ce n'est que depuis quelques années qu'ils consentent à les accepter.

Le commerce total de *toute* la Régence de Tripoli s'évalue, dans les années prospères, à environ 7 à 8 millions de francs pour l'exportation, et, pour l'importation, à 3 ou 4 millions de francs.

Soit un mouvement commercial de 11 à 12 millions de francs, sur lesquels Tripoli figure pour 8 millions de francs, 6 millions à l'exportation et 2 millions à l'importation.

Le commerce général maritime se répartit ainsi :

Les 8/16 pour Malte
— 3/16 — le Levant et Alexandrie
— 2/16 — Livourne et l'Italie
— 2/16 — Tunis
— 1/16 — Marseille et Alger.

Les revenus de la Régence de Tripoli ne sont pas bien connus ; tout ce qu'on peut dire c'est que, pendant les années prospères, on pourvoit amplement à toute l'administration civile et militaire, environ 10,000 hommes de troupes, et on envoie encore à Constantinople un surplus qui s'élève parfois jusqu'à 4,000 bourses, soit 454,780 francs (1).

Une imposition extraordinaire, levée au début de la guerre de Crimée (1854), produisit la somme considérable de 24,000 bourses, soit 2,608,700 francs.

Les revenus ordinaires de la Régence proviennent :

1° Des contributions directes, savoir : la *dîme*, prélevée

(1) La bourse est de 500 piastres de Constantinople dont 23 équivalent à 5 francs, argent de France.

sur tous les produits du sol ; le *tribut* annuel, payé par les diverses tribus ; le *harage*, imposé en bloc sur les Juifs et réparti par le grand-rabbin sur ses coréligionnaires proportionnellement à leurs biens ; et enfin *une contribution* qu'on peut appeler *locale*, qui varie suivant les lieux et qui porte sur chaque pied d'olivier et de dattier, ainsi que sur chaque tête d'animal, chameau, bœuf, mouton, chèvre.

2° Des *contributions indirectes*, *appaltes* (fermages) ou *monopoles*, savoir : les douanes, un droit sur la vente de certaines boissons, sur la distillation des fruits, sur l'or et l'argent, sur la pêche, sur le poids public, sur la vente du tabac, etc....

M. Testa termine ainsi son très intéressant travail :

« En lisant ces détails il sera facile de comprendre combien la Régence de Tripoli est susceptible de développement, tant sous le rapport commercial et agricole que sous le rapport administratif.

» Tripoli, avec un bon port, peut devenir la première ville du nord de l'Afrique. La Régence entière, convenablement cultivée, produirait assez de blé, d'orge et de bestiaux, pour devenir non le grenier de Rome, mais celui de Malte, Marseille et Paris (1).

(1) Au moment où ces lignes s'impriment, on nous communique sur l'état agricole des Etats barbaresques des détails statistiques qui, bien que mieux adaptés aux chapitres consacrés à l'Algérie, n'en trouvent pas moins ici leur place.

« Personne n'ignore que la surface totale de l'Algérie dépasse aujourd'hui celle de la France. Notre possession africaine, sans qu'on puisse lui assigner du côté du sud et du sud-ouest des limites bien précises, doit avoir une étendue d'environ soixante millions d'hectares. Ce vaste pays se divise, au point de vue de la topographie générale, en trois zones : le Tell, qui borde la Méditerranée et qui, présentant à peu près les conditions climatériques du midi de la France, est apte à donner les mêmes productions ; les steppes, qui produisent des herbes et où pousse l'alfa ; enfin la région saharienne, avec ses oasis couvertes de palmiers qui émergent de distance en distance du milieu d'un océan de sables.

» Il serait absurde de prétendre que les plaines dénudées et les sables brûlants de la partie méridionale de l'Algérie, ces territoires de commandement où il n'y a pas de colons européens et où les Arabes vivent en général à l'état nomade, pourront jamais rendre ce que rendent les vallées du Rhône et les côteaux de la Gironde.

» Mais nous croyons que les 10 millions d'hectares du Tell sont susceptibles de produire, en céréales et en viande, au moins autant que la même quantité de terres dans le midi de la France. Le Tell a été et peut redevenir un des pays les plus fertiles

» Mais pour obtenir ce résultat il faut une administration forte, intègre, éclairée et habile.... Espérons que des réformes heureuses, que des influences et des exemples puissants, en mettant un terme aux exactions de toutes sortes qui accompagnent presque nécessairement le fonctionnarisme turc, c'est-à-dire en apportant un frein à l'avidité de la nombreuse suite d'employés, de cavas, de gardes, de serviteurs, de porte-pipes; etc., etc., qui est le cortège obligé de tout pacha oriental, rendront à ce riche pays la prospérité, qui à d'autres époques l'ont rendu célèbre.

» La civilisation alors pourra faire son œuvre, et, avec la civilisation, on verra, sur ces côtes fortunées, refleurir la mémoire des Tertullien, des Lactance, des saint Cyprien, des saint Augustin, qui certainement ne reconnaîtraient pas leur patrie dans le chaos qui a remplacé l'Etat florissant qu'on admirait de leur temps. »

du monde. On sait que le mot tell a été emprunté aux Romains par les Arabes comme diminutif de *tellus*, bonne terre. C'est bien l'*alma tellus nutrix hominum* des Romains. Les Français qui ont parcouru les plaines de la Mitidja, de la Medjana, de Bône et la vallée du Cheliff, estiment qu'il y a bien peu de contrées qui puissent rivaliser de fertilité avec cette portion de notre patrimoine algérien.

» Malheureusement, même dans le Tel!, une très grande partie des terrains cultivables reste improductive, et les champs qui sont cultivés ne donnent souvent que le quart ou le cinquième de ce qu'ils seraient susceptibles de donner, parce que les machines, les engrais et même les bras font défaut.

» Quelques chiffres donneront une idée exacte de la situation de l'agriculture en Algérie.

» Nous avons dit plus haut que la superficie totale de l'Algérie est de 60 millions d'hectares et que sur ces 60 millions d'hectares il y en a au moins 12 millions qui valent les meilleurs terrains de la France. Eh bien, il n'y a actuellement dans notre colonie africaine que 3 millions d'hectares qui soient en culture; en outre, 2,400,000 hectares sont occupés par les forêts; le reste appartient à la broussaille, à la vaine pâture dans le Tell, constitue les terres de parcours des hauts plateaux, les hammada pierreux et les aregs du Sahara. Nous puisons ces renseignements dans un livre très récent et très sérieusement fait, que M. Wahl va faire paraître.

» 3 millions d'hectares cultivés sur 60 millions d'hectares! C'est bien peu dans un pays qui a été renommé pour sa fertilité, qui a été le grenier de Rome, et qui depuis cinquante ans a une administration européenne.

» Si encore ces 3 millions d'hectares étaient bien cultivés! Malheureusement ils sont pour la très grande partie aux mains des indigènes, et là où le colon européen obtient jusqu'à quatorze hectolitres de blé à l'hectare, l'indigène n'en obtient que cinq ou six hectolitres au plus. Pour les autres productions, telles que

IV. Le pays de Barcah.

A l'Est de la Tripolitaine proprement dite, dans le désert qui borde l'Egypte à l'ouest, sont situés les petits Etats dont nous avons parlé ci-dessus et qui *officiellement* placés sous la suzeraineté du Bey de Tripoli, obéissent en réalité à des chefs complétement indépendants, non seulement de celui-ci, mais, pour la plupart, du Grand-Seigneur lui-même.

Pour suivre l'ordre adopté par Malte-Brun, qui une fois encore, va nous servir de guide, nous allons intervertir la marche que nous avons suivie jusqu'ici, c'est-à-dire qu'au lieu de continuer notre étude des côtes barbaresques en partant de Tripoli pour aller joindre l'Egypte, c'est de l'Egypte que nous partirons pour revenir vers Tripoli.

Le *pays* de *Barcah* se présentera ainsi le premier à nous. La plupart des auteurs qualifient cet Etat de *désert*, dénomination pleinement justifiée par l'intérieur du pays.

l'avoine ou le maïs, la proportion est la même entre le travail européen et le travail indigène, si nous en croyons un intéressant travail fait par M. Kersanté.

» Précisons encore davantage en nous servant des données statistiques de M. Wahl :

» Avant la conquête française, la culture des céréales était presque la seule qui fût pratiquée par les Arabes. Maintenant encore elle occupe les neuf-dixièmes du territoire mis en valeur. En 1880, la culture enropéenne ne comprenait, pour les céréales, que 372,000 hectares, tandis que les indigènes avaient ensemencé 2,500,000 hectares. La culture européenne se fait avec des machines perfectionnées. La culture indigène emploie des procédés absolument primitifs. Pour les indigènes, travaillant à leur manière, le capital d'exploitation nécessaire à un hectare est évalué à 60 francs, le capital de roulement à 50. Pour des Européens, la dépense de première installation sera de 300 à 500 francs, le capital de roulement de 100 francs par hectare.

» La population agricole comprend 2,300,000 indigènes, c'est-à-dire la presque totalité, et 138,000 Européens. Ici encore, il importe de faire une distinction entre les deux éléments ; l'outillage, les conditions d'installation ne sont pas comparables. A eux tous les indigènes possèdent des constructions pour une valeur de 48 millions et un matériel estimé à 2,960,000 francs ; les Européens, seize fois moins nombreux, ont pour 156 millions de constructions et pour 10,762,000 francs de matériel.

» Il est inutile de pousser plus loin la comparaison. Les chiffres que nous venons de donner prouvent que la terre restera toujours frappée de stérilité entre les mains de l'Arabe. Les fertiles plaines du Tell ne peuvent atteindre toute leur puissance de production qu'entre les mains des colons européens. »

D'autres géographes, se fondant sur ce que le territoire de Barcah correspond à l'ancienne Cyrénaïque qui, sous une branche des Ptoléméus, formait un État indépendant, lui conservent le nom de *royaume ;* en réalité, le Barcah est administré par un gouverneur, nommé par le Bey de Tripoli.

La côte de Barcah, jadis fameuse par ses triples récoltes, est aujourd'hui très mal cultivée, les nomades du désert ne laissant aux habitants aucun repos, aucune sécurité.

Benghazi, où réside le gouverneur, possède un port médiocre sur une côte poissonneuse et dans un territoire fertile d'où l'on exporte des laines estimées.

Bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Bérénice, cette ville voit son importance grandir d'années en années.

Le Barcah est tout couvert encore des souvenirs et des vestiges de l'antiquité. Parmi les magnifiques ruines de *Cyrène*, coule encore la source limpide de Cyré, qui donna son nom à la ville, et les tribus arabes qui viennent tour à tour animer cette solitude, placent leurs tentes parmi des statues mutilées et des colonnades à demi écroulées.

Tolometa ou l'ancienne *Ptolemaïs* conserve, dans l'enceinte de ses anciens murs que le temps a respectés, les restes d'un temple, des inscriptions intéressantes pour l'histoire et l'archéologie, et d'autres ruines remarquables.

Cette cité, autrefois si illustre, aujourd'hui si abandonnée, semble inviter les Européens à venir s'y établir ; une colonie y retrouverait les beaux sites et y rétablirait sans peine les cultures renommées que les anciens avaient surnommés *Collines des Grâces* et *Jardins des Hespérides*.

V. Le Syouah et l'Audjedah.

Hermann a le premier fait connaître aux Européens les contrées situées derrière Barcah.

D'après cet intrépide voyageur, une chaîne de montagnes

se dirige à l'ouest du lac Natron, au sortir de l'Egypte, et prenant successivement les noms de *Mokarrah* et de *Groudobah*, elle s'étend jusqu'à l'oasis d'Audjédah, sur une longueur d'environ quatre milles.

Ces montagnes sont calcaires, nues et escarpées ; à leur pied s'étend un terrain plat, humide et marécageux, ayant en largeur depuis un mille jusqu'à six et abondant en sources.

En suivant ces montagnes à l'ouest, on rencontre d'abord l'oasis de *Syouah*, qui forme un petit Etat indépendant et dont les habitants parlent un dialecte berbère ; c'est le pays d'Ammon des anciens.

Les ruines d'*Oummibida* paraissent être celles d'un caravansérail fortifié qui attenait au temple même de Jupiter-Ammon. Elles présentent des hiéroglyphes en relief fort curieux. La matière qui a servi à leur construction est une pierre à chaux tirée des montagnes voisines et contenant des pétrifications de coquillages et de petits animaux marins.

Le terrain cultivable de l'oasis de Syouah a environ six milles de long sur quatre milles de large.

Les principales plantations sont celle de dattiers, mais il y a aussi des grenadiers, des figuiers, des oliviers, des abricotiers, des bananiers ; on y cultive une grande quantité de riz dont le grain rougeâtre diffère de celui du Delta. Le terrain fournit, en outre, assez de blé pour la consommation des habitants.

On y trouve en abondance de l'eau douce et de l'eau salée, mais les sources qui fournissent la première sont généralement chaudes et causent aux étrangers des fièvres dangereuses.

La population de Syouah peut fournir environ quinze cents hommes en état de porter les armes. D'après les auteurs arabes, on rencontre le zèbre dans les déserts voisins.

De Syouah à Audjédah, les montagnes s'élancent à pic du milieu de la plaine ; le rocher nu n'offre pas le moindre revê-

tement de terre ou même de sable. Une plaine sablonneuse, au pied de ces montagnes, présente dans sa superficie un immense banc calcaire horizontal qui ne renferme aucune trace de pétrifications, tandis que les montagnes adjacentes, aussi calcaires, sont remplies de débris d'animaux marins et de coquillages qui s'y rencontrent par grands amas isolés.

L'oasis d'*Audjédah*, qui répond à l'*Augila* d'Hérodote, contient trois villes ou villages et est la résidence d'un bey qui dépend de celui de Tripoli.

A Audjédah se termine cette longue chaîne de montagnes qui borne au nord le désert de Barcah et le sépare de celui de Libye, en se dirigeant toujours vers l'ouest pour se rendre dans le Fezzan.

On rencontre peu après une autre chaîne nommée *Maraï*, dont l'étendue et la direction nous sont peu connues, mais qui paraît prolonger ses ramifications vers le nord.

VI. Le Haroudjé.

On arrive ensuite au singulier désert montueux appelé *Haroudjé*, et qui est probablement le *Mons Ater* de Pline.

Le Haroudjé offre un amas de montagnes brisées, le plus souvent nues et stériles, composées de basalte noir; leur apparence est volcanique, leur aspect sauvage.

En plusieurs endroits des rangées de rochers de basalte alternent avec des rangées de pierres calcaires; les collines, basses et calcaires, qui bordent ces plaines, sont composées de pétrifications et surtout de têtes de poissons pétrifiées.

VII. Le Fezzan.

En sortant du Haroudjé, on entre dans le Fezzan, que l'on croit être le pays des anciens Garamantes.

Le Fezzan a l'Etat de Tripoli au nord, le désert de Barcah

à l'est; et le grand désert, ou désert de Sahara à l'ouest et au sud.

La plus grande longueur du pays cultivé, du nord au sud, est d'environ 255 milles ; et sa plus grande largeur, de 200 milles, de l'est à l'ouest.

Il renferme, suivant Hornemann, cent villes ou villages dont *Mourzouk* est la capitale.

Il nomme encore *Sakna, Wadan*, *Germah*, qui rappelle le *Garama* des anciens et *Zouilah.*

Quand le vent souffle du sud, la chaleur est à peine supportable, même pour les indigènes. On humecte alors les appartements avec de l'eau afin de pouvoir y respirer.

L'hiver serait doux, s'il ne régnait souvent, pendant cette saison, un vent du nord si âpre et si pénétrant qu'on est forcé de se réfugier près d'un bon feu, comme dans nos climats septentrionaux. Les pluies sont rares et peu considérables ; les ouragans, qui sont fréquents, viennent du nord au sud, et, enlevant par tourbillons la poussière et le sable, répandent une teinte jaunâtre jusque dans l'atmosphère.

Il ne coule dans toute la contrée aucune rivière, aucun ruisseau qui mérite d'être mentionné. Le sol est un sable profond recouvrant des rochers ou de la terre calcaire et quelquefois argileuse. Des sources, assez nombreuses, fournissent l'eau nécessaire à l'alimentation des hommes et des animaux, ainsi qu'à la culture.

Les dattes constituent la production naturelle et la principale richesse du Fezzan. Le figuier, le grenadier, le limonier y prospèrent. On y cultive beaucoup de maïs et d'orge, mais l'indolence des habitants les empêche de cultiver suffisamment de blé pour leur consommation ; le surplus leur est apporté par les Arabes. Les légumes et les plantes culinaires abondent.

L'animal domestique ordinaire est la chèvre ; on nourrit des moutons dans la partie méridionale. L'âne sert généralement pour le trait, le fardeau et le transport. Les chameaux y sont très rares et, par suite, d'une cherté exces-

sive. On nourrit tous ces animaux de dattes ou de noyaux de dattes.

Dans la province de Mendrah, le Natron flotte en grandes masses à la surface de plusieurs lacs couverts d'une fumée ou vapeur épaisse.

Les Fezzanais envoient des caravanes à Tripoli, à Tombouctou et à Bournou. Ils font le commerce de la poudre d'or et des esclaves noirs.

Depuis octobre jusqu'en février, Mourzouk est le grand marché et le rendez-vous des différentes caravanes qui viennent du Caire, de Benghazi, de Tripoli, de Ghedamès, de Tenat et du Soudan.

Le sultan du Fezzan est tributaire du Bey de Tripoli ; la population, sur laquelle il exerce l'autorité la plus despotique, est évaluée à 60 ou 70,000 âmes. La variété de nuances et même de couleurs que l'on rencontre parmi les Fezzanais indique que la population est très mélangée ; la race vraiment indigène est d'une stature ordinaire, dénuée de vigueur, avec la peau très brune, les cheveux noirs et courts, la forme du visage telle qu'elle passerait pour régulière en Europe, et le nez moins aplati que les nègres.

Selon Hornemann, tous les Fezzanais sont musulmans ; selon d'autres voyageurs, il y a parmi eux des payens.

Les hommes s'enivrent avec une espèce de vin extrait du dattier ; ils sont du reste généralement sobres, en partie par nécessité.

A Mourzouk, toujours selon Hornemann, pour désigner un homme riche, on a coutume de dire : « Il mange du pain et de la viande tous les jours. »

Les maisons du Fezzan, extrêmement basses, et ne recevant le jour que par la porte, sont bâties en pierres calcaires et en glaise séchée au soleil.

Les Thibbous. — Les Thibbous ou Thibbos, de nationalité berbère, occupent les régions à peu près désertes qui, du sud-est du Fezzan, s'étendent vers l'est en longeant la partie sud du Hadjoue et du désert d'Audjédah jusqu'au vaste

désert de sable de Levata qui ferme l'Egypte du côté de l'ouest.

Ce désert forme la limite orientale des Thibbous.

Au sud , des Arabes errants possèdent l'espace qui est entre les Thibbous et l'empire de Bornou.

IX

Le Maroc.

En traversant, en sens inverse de notre première excursion les Régences de Tripoli et de Tunisie pour rentrer en Algérie, nous arriverons, après avoir longé la côte des provinces d'Oran, d'Alger et de Constantine, à ce célèbre empire du Maroc, dont le souverain jouit de prérogatives religieuses qui le placent, aux yeux de certaines sectes musulmanes, sur le même rang que le sultan de Constantinople.

Au point de vue des intérêts européens et en particulier des intérêts français, qui doivent nous occuper surtout dans l'étude des peuples barbaresques, cet empire que les Maures appellent *Magreb*, est de tous les Etats de l'Afrique septentrionale celui qui se rapproche le plus de nous, soit que nous tenions compte de sa situation par rapport à l'Europe, soit que nous le considérions au point de vue de nos possessions en Afrique, de cette Algériee, qui de plus en plus mérite le nom de *Nouvelle France*, que quelques écrivains lui ont donné. Cependant, c'est parmi les pays, en rapport avec la civilisation moderne, un des moins connus en même temps qu'un des plus rebelles à tout ce qui touche à cette civilisation.

I. Le Maroc et le Riff.

Placée entre la Méditerranée et l'Océan, cette admirable partie du littoral septentrional de l'Afrique est coupée de

l'est à l'ouest par une prolongation de l'Atlas qui dans ce parcours offre d'abondantes richesses minérales, or, argent, cuivre, fer, etc., lesquelles n'ont jamais été exploitées.

Du sommet des mêmes montagnes, descendent plusieurs cours d'eau importants qui arrosent de vastes prairies et les fertilisent de telle sorte qu'en dépit du manque de bras et d'intelligence qui livre en quelque sorte le sol à lui-même, ce sol donne une variété infinie de produits admirables : presque toutes les plantes utiles, depuis les céréales jusqu'aux fruits des tropiques s'y propagent et y prospèrent sans culture.

Laissons ici parler un témoin oculaire, M. H. de T. d'Arlach (1).

Rien ne pourrait, assure-t-il, donner une idée exacte des incalculables trésors enfouis dans ce sol, des richesses sans nombre de ces fertiles contrées, dont le climat est certainement un des plus beaux et des plus salubres qui se puissent voir.

Non loin de cette étonnante végétation, au Sud, sur les confins du Sahara, la nature s'est plu à réunir les plus étranges contrastes ; sur ces plages embrasées, dont le terrible simoun semble interdire l'approche, s'étend la stérile province de l'Oued-Noun. Les hordes sauvages qui l'habitent vivent de rapines.

A l'autre extrémité de l'empire, la rive nord-est, sur la Méditerranée, laisse entrevoir une infranchissable muraille de rochers. C'est la sauvage province du Riff, dont les habitants sont fort redoutés. Ils se livrent à la piraterie et sont dispersés dans plusieurs villages sous la conduite d'un cheik ou chef.

Parmi ces différents villages qui occupent une grande étendue de territoire, il y en a principalement un dont les habitants se distinguent par leur férocité. Il se nomme Azanen et est situé à l'extrémité d'une petite baie, sur le sommet d'une grande colline.

(1) *Le Maroc et le Riff en* 1856. — Chez Ledoyen, libraire éditeur, à Paris.

Les Azanéens, qui appartiennent à la tribu sauvage des Guelaïa, ont à leur disposition une assez grande quantité d'armes et des barques grossièrement construites.

Leur seule industrie est la piraterie, qu'ils ont exercée dans ces dernières années (1) avec un redoublement de sauvage énergie. Plusieurs bâtiments de commerce sous pavillon français et anglais sont tombés entre leurs mains, et on est en droit de s'étonner que de pareils faits puissent se passer à deux pas de cette Europe civilisée, qui malgré sa supériorité intellectuelle, malgré les forces effectives dont elle dispose, a été impuissante jusqu'à ce jour à extirper de cette terre de ténèbres, les idées dont elle a été nourrie et à apprendre à ce peuple voisin celles dont vivent d'autres civilisations.

Il faut le reconnaître toutefois, si les nations civilisées ont fait preuve d'une si longue patience en présence des actes d'odieuse piraterie qui se commettent sans cesse sur les côtes du Riff, c'est que probablement, il leur aura été démontré, par l'expérience, qu'il est presque impossible de châtier ces pirates d'une manière salutaire, autrement que par l'extermination complète des hordes barbares parmi lesquelles ils se recrutent incessamment.

..... On parle en Europe de la province du Riff à peu près comme un aveugle parle des couleurs : Comment en serait-il autrement puisqu'aucun étranger n'a encore pénétré dans ces rudes contrées.

Tout ce que nous connaissons, en effet, du Riff, c'est que c'est un pays montagneux, dont les habitants qui appartiennent, en grande partie, à l'indomptable race des Berbères, se soumettent rarement et dans de très faibles limites à l'autorité de l'empereur du Maroc, qu'ils se bornent à reconnaître pour chef religieux.

Le Riff est séparé de l'Algérie par le désert d'Angad et Lalla-Magria. Il est habité par douze à seize grandes tribus sur lesquelles on ne possède que de vagues données.

On sait seulement qu'une partie de la population vit dans

(1) De 1850 à 1854 ou 1855.

des cavernes et que tout le littoral est bordé de montagnes inaccessibles ou de promontoires escarpés.

La mer a creusé, de distance en distance, sur cette côte hérissée de périls, des petites criques du fond desquelles les pirates Riffains épient les petits bâtiments dont ils font leur proie, et où ils se retirent en cas d'insuccès, sans qu'on puisse non seulement les poursuivre dans ces retraites inaccessibles pour tout autres que pour eux, mais encore sans qu'on puisse débarquer des forces suffisantes pour pénétrer en armes chez eux, puisque la côte n'offre aucun lieu de débarquement connu, si ce n'est une petite baie, située dans une position très désavantageuse pour une attaque, non loin du cap Tres-Forcas.

Le Riff, selon nous, n'est donc accessible que par terre, c'est à dire par la frontière du Maroc ; mais il ne faut pas se dissimuler que ce moyen nécessiterait des forces considérables et serait le début d'une guerre longue et cruelle.

Il est, en effet, hors de doute, que le Maroc se soulèverait comme par enchantement et que l'on verrait toutes les différentes races qui peuplent cet empire se coaliser contre l'invasion européenne.

Tanger. Près de la ville de Tanger se trouve le cap Spartel, où commencent les côtes qui longent l'Océan et qui donnent accès aux principaux ports du Maroc, parmi lesquels ceux de Rabat, de Mogador, de Saffy, de Mazagan et de Casablanca, offrent seuls quelque intérêt pour le commerce.

Résidence du corps consulaire, Tanger s'élève sur une hauteur, au fond de la baie dont elle porte le nom.

Antérieurement à la domination romaine, cette ville, qui portait alors le nom de *Tingis*, joua un grand rôle dans l'histoire et fut fondée, dit-on, par Anté. Après avoir traversé les mêmes vicissitudes que les autres parties du territoire barbaresque, Tanger fut, vers 1472, occupée, par les Portugais. En 1662, Alphonse VI la céda, comme dot de sa sœur Catherine, au roi d'Angleterre Charles II ; mais en 1684, les Anglais, après avoir détruit le môle qui abritait



Tanger.

le port, l'abandonnèrent. Les Marocains en prirent aussitôt après possession et ils l'ont gardée depuis.

A une certaine distance de la terre, l'aspect de Tanger est agréable ; la ville est bâtie sur un plateau qui va mourir à gauche dans les plaines basses et sablonneuses de la rivière du vieux Tanger, et qui s'étend à droite un peu plus loin sur la route de Fez.

Un grand nombre de maisons d'une blancheur éclatante, avec des encadrements rouges ou jaunes, le dôme de quelques mosquées construites avec de petites pierres de différentes couleurs, qui imitent assez la mosaïque, le solide édifice de la Kasbah, qui est la résidence du gouverneur, le palais de France, avec son élégant belvéder, tel est l'ensemble qui frappe les yeux et qui séduit assez avant de descendre à terre. Tout autour de la ville, les murailles garnies de meurtrières démantelées offrent un aspect pittoresque qui éveille l'idée d'une force passée. Mais à mesure que l'on se rapproche de la terre, une partie du charme disparaît... le désordre, l'incurie, l'abandon qui règnent dans les cités musulmanes, changent l'admiration en étonnement d'abord et bientôt en tristesse profonde.

.... Grâce cependant aux terrasses plates qui couvrent les maisons, l'aspect de Tanger est assez gai ; il y a dans toutes les rues de la lumière et du jour, quoique les bâtisses soient très rapprochées les unes des autres et qu'il n'y ait, à l'exception du palais consulaire, aucun jardin dans l'intérieur de la ville ; mais, aux extrémités de la ville, ce ne sont que jardins dans lesquels on cultive plus l'utile que l'agréable.

Le fort de la Kasbah qui, avec une mosquée de quelque importance architecturale, constitue toute la richesse de Tanger en édifices publics, est situé au sommet d'une petite colline et domine la ville. Le trajet dure environ dix minutes et la pente est fort rapide.

Son intérieur ne présente, sur la première cour, qu'un assemblage confus et disgracieux de constructions élevées à différentes époques, mais le palais du pacha, dans la cour

d'honneur, présente un aspect pittoresque et réserve au visiteur les plus agréables surprises en fait de boiseries sculptées et en imitations de mosaïques.

La population de Tanger se compose de Maures, de chrétiens et de juifs ; les Maures y figurent pour 8,000 âmes environ et les juifs pour 3,000.

II. Population.

Si du Riff et de Tanger, qui ont dû nous occuper tout d'abord, le premier à cause de sa proximité de l'Algérie et de l'héritage odieux que ses habitants se sont attribué en continuant les traditions de la piraterie barbaresque ; le second, parce que c'est à peu près le seul centre de population marocaine, où ait pénétré jusqu'ici l'élément Européen : si, disons-nous, du Riff et de Tanger, nous passons aux considérations générales sur le Maroc que nous croyons de nature à intéresser nos lecteurs, nous avons, avant tout, à jeter un coup d'œil sur les divers peuples qui concourent à peupler ce mystérieux et — oserons-nous dire, en dépit du soleil qui le baigne de ses radieux rayons, — ce sombre empire, où se conservent, comme souvenirs vivants du passé, toute la cruauté, tout le despotisme arbitraire et souvent sanglant des anciennes civilisations orientales, sur lesquelles est venu se greffer le fanatisme musulman dans ce qu'il a jamais eu de plus excessif.

Cette population se compose de Maures, d'Arabes, de Berbères ou habitants aborigènes, de sept cent mille juifs environ, de nègres, de chrétiens et d'un nombre très limité de renégats. De ces races diverses, les Maures sont les seuls qui, au Maroc, aient eu jusqu'ici des relations directes avec les chrétiens ; aussi dissimulés que cruels, ils n'ont rien conservé des qualités qui distinguaient leurs ancêtres et on se demande si ce sont bien là les restes de ces Maures d'Espagne, dont le caractère chevaleresque et le sentiment artistique ont laissé dans l'histoire de si belles pages.

Quoiqu'il en soit, d'ailleurs, de la grandeur passée des différentes races maures, arabes, berbères, qui constituent maintenant ce que chez nous on appelle *une nationalité*, mot inconnu au Maroc, tellement inconnu que si ce n'était le lien religieux, toujours si puissant parmi les populations musulmanes, surtout quand il s'agit de repousser tout ce qui touche à la civilisation européenne, ces races ne vivraient pas un seul jour en paix à côté les unes des autres; quoiqu'il en soit, disions-nous, de la grandeur passée de ceux qui l'habitent, le Maroc, au milieu de ses immenses richesses, dépérit ; ses habitants n'ont plus même conscience des faveurs sans nombre dont la nature a doté ce pays.

A voir, continue M. d'Arlach, la profonde indifférence de ce peuple, son unique souci d'amasser de l'or, que ses chefs lui arrachent toujours et souvent en prenant en même temps la vie de celui qu'ils dépouillent, l'Européen est saisi d'une pitié douloureuse.

Il nous reste maintenant à examiner comment un peuple belliqueux et chevaleresque comme celui qui a laissé en Espagne les traces de son admirable génie en est arrivé à l'état de décadence dans lequel il vit aujourd'hui.

On ne peut se dissimuler, en effet, que sur cette même terre d'Afrique, berceau de la civilisation arabe et foyer de l'islam, végète désormais une race de guerriers misérables et dégénérés qui, courbés sous le bâton des gardes noirs du sultan, assiste a sa lente agonie.

Mais quelque soit la profondeur du mal, il est impossible de désespérer de l'avenir d'un pays qui possède tous les éléments nécessaires d'une incommensurable prospérité.

Les déserts du Maroc sont destinés à se changer en provinces fertiles, et ses richesses minières, à l'aide de l'intelligence et des capitaux, se convertiront en trésors infinis. Tout cela se fera naturellement, le jour où ce pays, si maltraité par le fait des hommes, sera vivifié par l'émigration européenne ; le jour où le grand principe chrétien de la dignité humaine et de l'égalité devant la loi aussi bien que devant

Dieu de tous les citoyens d'un même pays, triomphera du fatalisme musulman et remplacera la dégradante dépendance d'un peuple d'esclaves par les nobles aspirations d'un peuple éclairé et libre ; le jour surtout où la sainteté du mariage, le respect et l'union qui sont l'honneur et la force du foyer domestique, se substituant à la polygamie, créeront dans toutes les classes et surtout dans les régions élevées de la société, la famille avec ses traditions et sa puissance morale.

Cette heureuse et désirable rénovation se fera peut-être attendre encore, mais elle se produira nécessairement et par la force même des choses. Comment admettre, en effet, que l'Europe civilisée, l'Europe chrétienne qui confine, en quelque sorte au Maroc, puisqu'elle n'en est séparée que par le détroit de Gibraltar, ne trouve enfin l'occasion d'intervenir et de faire prévaloir son influence.

Il y a longtemps déjà que la barbarie de ces rivages méditerranéens jette les plus insolents défis à la civilisation ; la France a relevé glorieusement et heureusement l'honneur du pavillon chrétien, en détruisant la piraterie en Algérie et en y établissant le règne de la justice ; elle se prépare à continuer pacifiquement son œuvre du côté de la Tunisie ; espérons que, d'accord avec les autres puissances européennes, elle pourra étendre sur le Maroc la même influence civilisatrice.

En attendant, formulons avec M. d'Arlach, un dernier vœu, celui de voir l'Europe, et la France en particulier, favoriser toutes les entreprises qui tendront à protéger le commerce en faisant souvent visiter ces mers par nos bâtiments de guerre,

Le pavillon qui flotte sur nos superbes vapeurs, dont les Marocains, malgré leur apparente indifférence, ne laissent pas que d'admirer la magnifique tenue, produit sur leur esprit une impression salutaire, qu'il est de notre devoir et de notre intérêt de renouveler le plus fréquemment possible.

III. Gouvernement. — Commerce.

Le gouvernement du Maroc se personnifie dans l'empereur.

L'arbitraire sous mille formes, l'anarchie dans les idées, tels sont les deux puissants moteurs de la machine gouvernementale de ce pays.

Abd-er-Rhaman, en sa qualité de prince des vrais croyants, tout en disposant de la vie et des propriétés de ses sujets, dirige même leur conscience; juge suprême, seul pouvoir dans l'Etat, il jouit d'une autorité sans limites : chaque loi de l'empire émane de lui ; impôts, monnaies, poids et mesures, tarifs douaniers, tout varie au gré de son caprice.

S'il est possible de s'expliquer, jusqu'à un certain point, pourquoi, à l'aide du fanatisme, un gouvernement aussi despotique est toléré par le peuple sur lequel il pèse, il est moins facile de comprendre comment il peut exister, en plein dix-neuvième siècle, un souverain assez ennemi de lui-même pour tenir, aux portes mêmes de l'Europe civilisée, son peuple dans une aussi passive abjection.

Le commerce européen au Maroc semble destiné à prendre, dans un avenir, plus ou moins prochain, un grand développement.

Ce pays produit, en effet, des articles de première nécessité pour nos fabriques : des laines (les meilleures de toute la côte d'Afrique), des cuirs, des peaux (1), de l'huile, de la cire, des gommes, des amandes douces et amères, ainsi qu'une quantité considérable d'articles de droguerie, de teinture, etc....

La quantité de laine qui s'exporte annuellement du Maroc s'élève de 100 à 125,000 quintaux. Les qualités de ces laines sont de diverses classes, depuis les plus fines jusqu'aux plus ordinaires.

(1) Les peaux de chèvres de Mogador jouissent, en particulier sur nos marchés, d'une très grande renommée. Marseille en a reçu, en certaines années, pour une valeur de 7 à 800,000 francs.

Les qualités les plus fines sont connues sous le nom de *tedla*, *ouerderia ;* elles ne se vendent qu'à Casablanca ; celles des prairies qui environnent Mogador sont les plus grossières.

A Laroche, Tanger et Tetuan, on achète des laines dites *hassenouia*, qui pourraient lutter de finesse avec les *ouerderia*.

Les laines du Maroc sont, en général, chargées de suint et de sable ; elles donnent au lavage de 40 à 60 pour cent, suivant les provinces d'où elles proviennent.

Le commerce des laines au Maroc était exploité par des négociants indigènes et quelques Européens qui les envoyaient sur les marchés de France et d'Angleterre. Vers 1850, des fabricants de Paris et de Lodève établirent plusieurs comptoirs sur les côtes et ils firent acheter des laines pour leur compte. Cet exemple a été suivi et on a ainsi trouvé, non seulement un abaissement de prix, mais l'avantage d'avoir de meilleures laines et celui surtout de pouvoir choisir la qualité, selon les besoins de la fabrication (1).

Le Maroc est très fertile en grains de toutes espèces, blé, orge, maïs, fèves, lentilles, etc., etc. Il pourrait en fournir d'immenses quantités à l'Europe et quoique ses ports soient moins bien situés et moins sûrs que ceux de la Mer Noire, il ne tarderait pas à rivaliser avec la Russie pour le commerce des céréales.

Les tendances naturelles de la population la portent d'ailleurs du côté de l'agriculture et du commerce ; le moindre encouragement suffirait à stimuler ces tendances ; des encouragements proprement dits seraient même superflus, il suffirait que le système de prohibitions et de restrictions commerciales, si malheureusement adopté par le gouvernement marocain, cessât d'arrêter l'exportation chaque fois qu'elle essaie de

(1) Dès 1856, la maison du baron Seillères, de Paris, tirait annuellement, de tous les points du Maroc, 15 à 20 chargements de laines, de 1,000 quintaux environ chacun. Une maison de Lodève, établie en 1852, en Afrique, en tirait bientôt après 8 chargements.

prendre son essor, pour que cette exportation acquit en peu d'années un immense développement.

Or, ce développement ne serait pas seulement avantageux au point de vue de l'abondance qu'il amènerait sur nos marchés ; il deviendrait encore un puissant élément de richesse pour notre marine marchande.

Les produits naturels offerts au commerce par le Maroc n'étant pas, en effet, des produits de luxe mais des matières premières, très encombrantes eu égard à leur valeur, ils demandent pour leur transport un grand nombre de navires et assurent, par suite, à la marine marchande un travail continu et remunérateur.

D'autre part, le Maroc n'ayant aucune fabrique est ainsi tributaire de l'Europe pour ce qui est produits manufacturés.

IV. Forces militaires.

M. d'Arlach n'a pas étudié avec moins de soin pendant les trois années qu'il a passées au Maroc (1) l'organisation et les forces militaires de ce pays.

L'empereur, assure-t-il, pourrait à un moment donné faire une levée considérable. Rien ne lui serait plus facile que de lever une masse imposante pour l'opposer à une invasion ennemie ; mais cette armée, quelque compacte qu'elle fût, manquerait de deux qualités indispensables pour son maintien : elle serait mal équipée et pécherait essentiellement par son organisation ; deux défauts assez puissants pour que, à nombre égal et même inférieur, elle put résister longtemps à des troupes habilement dirigées.

On peut évaluer que dans une occasion pressante où il s'agirait de combattre les chrétiens, les populations de l'empire, électrisées par la voix fanatique de leurs marabouts, se lèveraient et pourraient facilement présenter un nombre de plus

(1) De 1853 à 1856.

de cent cinquante mille hommes dont moins de la moitié il est vrai seraient bien armés ; toutefois, le restant se trouverait bientôt muni d'armes de toute espèce qui, dans la mêlée, n'en porteraient pas moins des coups meurtriers.

Il est certain aussi que l'Alcasar renferme de nombreuses pièces de canon et plusieurs milliers de mousquets.

Lorsque l'empereur projette une expédition, il donne l'ordre à ses alcaydes de lui fournir les troupes dont il a besoin.

Chaque alcayde lève alors le nombre d'hommes que comporte l'importance de la province qu'il administre et le plus puissant d'entre eux en fait ensuite la répartition.

Quand cette armée improvisée est ainsi levée, chacun des hommes qui la composent, depuis l'officier jusqu'au soldat, est obligé de s'équiper et de se nourrir à ses frais pendant toute la durée de la campagne.

La plupart des individus qui en font partie étant très misérables et n'ayant pas en leur possession d'armes à feu se servent de lances, d'épées et au besoin même de bâtons ; toutefois, le fait ne se présente que lorsqu'il s'agit d'une levée générale ; dans les cas ordinaires il y a dans chaque ville et village de l'empire un certain nombre d'hommes parfaitement armés qui doivent toujours se tenir prêts à marcher au premier commandement.

C'est ce qu'on appelle le *maghzen* (troupes de l'empereur).

Le Maroc aurait oublié toutes les traditions du passé ; ses habitants ne descendraient, pas en partie au moins, des anciens Numides si, à côté de l'infanterie qui fait le fond du maghzen dans les villes, ne se trouvait une cavalerie relativement nombreuse et parfaitement exercée au maniement du cheval et à celui des armes.

C'est le gouvernement marocain qui fournit le cheval, l'entretien de ce dernier est seul à la charge du cavalier.

Tous ces hommes, indistinctement, sont exempts de toute garamne (de tout impôt) et sont entretenus, non pas aux dépens de l'empereur, mais aux frais des provinces dans lesquelles ils résident.

Le nombre de ces troupes que, par extension du mot tel que nous l'employons nous appellerons *régulières*, est plus que suffisant pour les besoins ordinaires, c'est-à-dire pour entretenir l'ordre et la paix dans l'empire et en surveiller, au besoin même en défendre les frontières contre une attaque imprévue et soudaine.

Cette force armée, trouve d'ailleurs assez rarement son emploi. Malgré en effet les éléments bizarres et contradictoires qui divisent l'empire du Maroc, malgré les ferments de division que ces diversités devraient sans cesse mettre en jeu, les Maures n'aiment pas à se faire la guerre entre eux. On attache donc, selon nous, une trop grande importance aux mouvements partiels des Berbères qui se produisent de temps à autre au cœur du pays.

La race énergique des Berbères occupe, comme on le sait, presque tout le territoire qui s'étend entre les villes de Fez et de Maroc, et, bien que vivant dans une indépendance presque absolue depuis qu'elle a rejeté du centre qu'elle occupe l'élément Arabe qui y avait pénétré avant la conquête, elle n'en reste pas moins soumise au pouvoir qui représente cet élément. C'est ce qui explique pourquoi au lieu d'être une cause d'affaiblissement pour le pouvoir marocain, les luttes qui divisent les tribus berbères, lui prêtent, au contraire, une plus grande force, car le pouvoir de l'empereur empruntant dans sa personne un caractère religieux que ces populations reconnaissent sans conteste, le prestige seul qui s'attache à son nom et à l'organisation des marabouts est toujours pour lui un moyen efficace d'action.

En outre de son maghzen, l'empereur du Maroc est constamment entouré d'une sorte de garde d'honneur composée de huit à neuf cents noirs aussi richement équipés que bien armés (1).

(1) L'empereur n'entretient auprès de lui que huit à neuf cents de ces gardes du corps, mais leur nombre total est au moins dix fois plus considérable. Ceux qui ne sont pas de service à Fez sont répartis dans les divers chef-lieux des provinces. On peut dire que ce corps d'élite est le noyau de toute armée marocaine. Dans la mémorable bataille d'Isly, ce fut le seul corps qui, parmi les troupes de l'empereur, tint bon devant nos braves soldats.

On les entretient grandement et leur costume est d'une remarquable beauté. Ils s'entendent admirablement au maniement des armes et sont fort courageux.

La maison de l'empereur a pour principaux officiers une quinzaine d'alcaydes qui forment sa cour et n'approchent jamais leur souverain qu'avec les marques du plus profond respect.

Les alcaydes de première classe sont les gouverneurs de provinces, les alcaydes de seconde classe sont les gouverneurs particuliers des grandes villes ou des hommes à qui la confiance du souverain confie la direction de l'armée ou certaines fonctions auprès de sa personne.

Ces derniers seulement sont attachés à la cour, les autres sont tenus de résider à leurs postes respectifs.

Parmi eux il faut citer le grand muphty , pour tout ce qui concerne la religion et la justice; le grand trésorier pour ce qui se rattache aux dépenses intérieures du palais seulement, car, au-delà du strict nécessaire, il est obligé de remettre toutes les sommes qu'il perçoit à l'empereur qui ne manque jamais de les enfermer soigneusement et de manière à ce que personne ne puisse en évaluer à peu près le total ; enfin le ministre d'Etat qui soumet au sultan les questions intérieures et sert principalement d'intermédiaire entre le monarque et le ministre des affaires étrangères qui réside à Tanger.

V. Conclusion.

A Abd-er-Rhaman, empereur du Maroc et âgé déjà de 70 ans à l'époque où M. H. d'Arlach écrivait l'historique dont nous avons reproduit les principaux passages, succéda bientôt, comme il le prévoyait, Sidi-Mohammet son fils aîné, héritier de son despotisme, de son système d'exactions et d'extorsions. aussi bien que de son trône.

En 1873, à la mort de ce prince, Muley-Hassam a été proclamé sultan (25 septembre). Contrairement à ce qui, de temps

immémorial, se passait au Maroc dans des occasions semblables, aucune exécution parmi les princes de la famille ou les favoris du monarque précédent n'a marqué l'avènement du nouveau souverain, ce qui a semblé — et les événements survenus depuis sont de nature à confirmer cet espoir — ce qui a semblé, disons-nous, d'un heureux augure pour l'avenir du Maroc.

Il n'y a pas à s'y méprendre cependant, les Maures sont de tous les musulmans les plus fanatiques et ce fanatisme qui, en dépit de leurs aptitudes naturelles, les a maintenus jusqu'à ce jour en dehors de la civilisation, ne cèdera que très lentement aux influences venant de l'extérieur.

Tous les grands dignitaires du Maroc, ainsi que les fonctionnaires publics sont plus superstitieux encore que le peuple qui, privé d'instruction, ne fait qu'imiter les exemples qu'il reçoit d'en haut.

Aussi, doit-on reconnaître que l'abrutissante dégradation du peuple n'est que le triste reflet des préjugés et des vices qui règnent dans les classes élevées.

On a dit et répété souvent que cette dégradation et cet affaiblissement de la population mauresque étaient incompatibles avec le fanatisme religieux; c'est une erreur profonde en ce qui touche aux sectateurs de la loi musulmane. En Afrique notamment, une formidable levée de boucliers pourra toujours, quand un chef habile le voudra, se faire au nom de la religion, car, si sur ces côtes barbaresques où il a été si puissant et si terrible, l'islamisme ne peut prétendre à de nouvelles conquêtes, il n'a pas renoncé et il ne renoncera que dominé par des forces supérieures aux siennes, à se défendre et à se conserver.

FIN



TABLE

— Lille. Typ. J. Lefort. 1882 —

